



Libertinage et apprentissage dans le roman du XVIII^e siècle

Sharon Callens

Promotor : Dr. B. De Baere

Verhandeling voorgelegd tot het behalen van de graad Master in de taal- en letterkunde :

Frans-Spaans

2007-2008

Qu'il me soit permis de remercier Benoît De Baere pour son aide et ses conseils lors de l'élaboration de ce travail. Ma reconnaissance s'adresse également à mes parents qui m'ont donné la possibilité de faire ces études. Merci Elien, Kim et Liezelotte pour leur aide, leurs encouragements et surtout leur amitié pendant ces quatre dernières années. Finalement, je remercie Dietrich pour son soutien.

1 Avant-propos

Ce mémoire traitera des romans libertins du XVIII^e siècle. Tout le monde connaît les grands chefs-d'œuvre du libertinage, comme *Les Liaisons dangereuses*. Pourtant, le libertinage contient beaucoup plus de livres intéressants ; il y a beaucoup de textes peu étudiés qui présentent un apport réel et important au genre. Dans cette petite étude, nous présenterons donc quelques-uns de ces ouvrages moins connus. L'intérêt de ce travail tient, croyons-nous, au fait que contrairement à l'opinion généralement répandue, le roman libertin est bien plus qu'un « récit aux mœurs légères ». Nous tenterons donc non seulement de montrer ce côté plus « amusant » du genre, mais d'examiner les arguments philosophiques qui y sont développés. C'est pour cette raison que nous nous concentrerons sur l'éducation qui se trouve dans les romans libertins : ces ouvrages présentent, en général, des récits d'initiation. Il est intéressant d'analyser en quoi cette éducation consiste et ce qui est le regard sur le monde. À cela s'ajoute que le personnage n'est pas le seul à connaître un apprentissage : le lecteur peut, lui aussi, connaître une éducation.

Afin de mieux situer ces thèmes, nous commencerons par une présentation générale du libertinage. Nous y expliquerons comment le terme « libertin » a évolué à travers les siècles. Ensuite, nous enchaînerons avec le problème de la délimitation du libertinage et du roman libertin pour après examiner les deux principaux groupes de romans libertins, à savoir les romans de la bonne compagnie et les romans de l'ascension de la jeune fille. Nous présenterons également différents concepts que nous trouvons dans ces romans : le monde, les acteurs, l'amour, la dissimulation et l'ennui. Nous aborderons évidemment aussi l'apprentissage récurrent dans les romans libertins.

Dans un deuxième chapitre, nous analyserons les étapes de l'évolution libertine des personnages. Nous nous concentrerons, entre autres, sur les débuts du libertinage : comment les libertins sont-ils introduits dans le libertinage ? Ensuite, nous traiterons la pratique du libertinage afin de connaître la raison pour laquelle les personnages s'adonnent au libertinage, quelles personnes ils fréquentent... Nous observerons aussi la nature de l'évolution du libertinage des personnages.

Vu que les personnages parcourent une évolution, nous nous demanderons aussi si cette évolution est toujours la même, s'il y a donc des « concepts universels » dans le libertinage. En outre, nous tenterons de répondre à la question de savoir s'il y a d'autres généralités dans les romans, donc si nous pouvons parler d'un « système » libertin ou non.

En dernier lieu, nous établirons une réflexion sur l'éducation du lecteur qui constitue un procédé « spéculaire » vu que nous assistons également à l'apprentissage du personnage. Nous constaterons que les auteurs essaient de guider la lecture des lecteurs au moyen de leurs remarques dans la préface de leur œuvre. Parfois, les personnages eux-mêmes s'adressent d'ailleurs aux lecteurs, afin de leur annoncer des choses et de leur faire remarquer une certaine critique ou remarque. Il s'ensuit que nous aurons aussi de l'attention pour les critiques que nous trouvons dans les différents romans libertins. Enfin, nous regarderons les lectures des personnages mêmes.

2 Introduction

Dans ce chapitre, nous présenterons un aperçu général du libertinage et des romans libertins. Nous commencerons toutefois par un petit bilan de l'évolution qu'a connue la conception du libertinage : cela permettra de montrer la valeur du libertinage au XVIII^e siècle. En deuxième lieu, nous analyserons les différentes frontières que les critiques ont essayé de tracer entre le libertinage et certains autres concepts, comme par exemple la pornographie. Pour finir, nous nous concentrerons sur deux groupes de romans libertins (les romans de la bonne compagnie et les romans de l'ascension de la jeune fille) pour en présenter les généralités.

2.1 L'origine du libertin et du libertinage

Le mot *libertin* a connu bien des acceptions au cours des siècles. Il est dérivé étymologiquement du mot latin *libertinus*, qui désignait un homme qui avait été libéré, un affranchi ; dans le droit romain, ce terme s'opposait à *ingenuus*, un homme né libre.

La première occurrence du mot en français se trouve dans le *Nouveau Testament* traduit par Lefèvre d'Étaples ; il y est question « du grec *libertinos*, latin *libertinorum*. Ce semble avoir été une synagogue composée de fils d'affranchis, *libertini* ; cette synagogue était comptée parmi les synagogues formée d'étrangers¹ ». Ainsi, nous remarquons un premier glissement de sens, à savoir d'esclaves affranchis à fils d'hommes libérés et ensuite on passe à une synagogue d'étrangers.

Si le *Littré* en reste là, par précaution, le *Grand Larousse* précise que cette synagogue formée d'étrangers est, en fait, une secte juive, ce qui entraîne donc encore un glissement de sens de sorte que le mot apparaît dans le XVI^e siècle avec des étymologies et des sens obscurs.

2.1.1 Le XVI^e siècle

Cette incertitude en ce qui concerne le sens du mot *libertin* se reflète dans les différentes définitions que nous retrouvons de cette époque. Si, en un premier temps, l'adjectif signifie « rebelle aux croyances », une définition de 1568 du *Dictionnaire* de Richelet en désigne une personne « qui hait la contrainte, qui suit sa pente naturelle, sans s'écarter de

¹ Rosy Pinhas-Delpuech, « De l'affranchi au libertin, les avatars d'un mot », dans : François Moureau et Alain-Marc Rieu (dir.), *Éros philosophe : Discours libertins des Lumières*, Genève/Paris, Éditions Slatkine, 1984, p. 12.

l'honnêteté² » où s'accroît donc la moralité des libertins. En 1585, le dictionnaire de Trévoux donne comme définition « qui ne saurait s'assujettir aux lois de la religion, soit pour la croyance, soit pour la pratique³ ». Tout bien considéré, la signification du mot se restreint donc à un champ sémantique particulier : « il désigne tous ceux, et ils sont nombreux, qui critiquent, mettent en doute ou refusent les lois de l'institution religieuse⁴ ».

Même si nous trouvons des définitions des libertins dans certains dictionnaires du XVI^e siècle, plusieurs autres dictionnaires ne les mentionnent pas. Cette ignorance signifie-t-elle pour lors que les libertins n'avaient pas de réelle importance dans ce siècle ? Nous pouvons réfuter cette thèse en indiquant le pamphlet de Calvin « *Contre la secte phantastique et furieuse des libertins qui se nomment spirituelz* » dans lequel il s'élève contre la secte des « libertins » qui prône la libération sur tous les plans (le plan religieux, moral, politique, économique et sociale) – on doit redouter, écrit-il, qu'elle obtienne encore plus d'adhérents ! Il faut aussi mentionner la défense de Marguerite de Navarre de nombreux de ses protégés libertins comme réponse au pamphlet de Calvin. Nous ne pouvons donc absolument pas négliger les libertins du XVI^e siècle, vu qu'ils sont l'objet de discours et écrits à Genève et à la Cour de Marguerite de Navarre. En outre, la différence des significations du mot *libertin* au XVI^e siècle et au XVII^e siècle n'empêche pas que les origines du libertin du XVII^e siècle sont bien à trouver dans le XVI^e siècle.

2.1.2 Le XVII^e siècle

En effet, au cours du XVII^e siècle, nous assistons à une transformation sémantique du mot qui aboutit à une dégradation du concept du libertinage, qui en vient à désigner les mœurs dévergondées. La signification philosophico-religieuse s'efface donc en faveur d'une signification morale dominante.

Cet estompage s'explique en partie par l'absence de la secte des libertins du XVI^e siècle dans les dictionnaires du XVII^e siècle : quand nous regardons la première édition du *Dictionnaire de l'Académie*, nous constatons qu'il ne fait pas mention des libertins du XVI^e siècle tandis qu'il parle des autres sectes de cette période, comme les sacramentaires, les cabalistes etc. La secte des libertins est donc volontairement exclue de cette édition ; J.-P.

² *Dictionnaire* de Richelet, dans: Rosy Pinhas-Delpuech, *op.cit.*, p. 13.

³ Rosy Pinhas-Delpuech, *op.cit.*, p. 13.

⁴ *Id.*

Seguin⁵ propose d'y voir la marque d'une crainte, qui s'est développée à cause de leur volonté de libération : la société redoute le renversement de son mode de vie, les gens appréhendent l'anarchie. On essaie donc de soumettre et de faire oublier cette peur en effaçant jusqu'à la référence à la « liberté » *libertine* du dictionnaire, car le goût pour la liberté est conçu comme socialement dangereux. Il est remarquable, aussi, que les éditions ultérieures insistent de plus en plus sur une tendance vers l'immoralité et la conduite dissolue, au détriment de l'incroyance religieuse et l'aspect philosophique du XVI^e siècle.

Il reste néanmoins à expliquer comment cette évolution a pu prendre place. À la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle, plusieurs hommes sont accusés d'être des libertins ; tous s'opposent au catholicisme et ses dogmes ; plusieurs d'entre eux sont condamnés au bûcher. On ne leur reproche pas seulement d'être des athées, mais aussi de pratiquer un libertinage de mœurs : Geoffroy Vallée est accusé d'homosexualité et Vanini serait un sodomite lascif. Ici nous constatons déjà le lien entre le libertinage d'idées et le libertinage des mœurs.

À ces solitaires libertins suit une vraie résurgence du libertinage, qui coïncide avec le moment où Louis XIII et Richelieu dressent les bases du pouvoir central. La *Confrérie de la Bouteille*, réunie autour de Théophile de Viau, est une élite jeune qui répand un « esprit libre, élitiste, épicurien et par-dessus tout irréligieux⁶ ». En réaction, plusieurs ouvrages sortent avec le but de détruire le libertinage de ce groupe, pensons surtout au père Garasse. En réalité, toutefois, ils forment la base de la diffusion du libertinage ; en outre, le fait qu'on écrive sur les libertins montre l'importance de ce courant. La victoire de Théophile de Viau à son procès renforce encore le libertinage. Cependant, cette publicité a ses répercussions : le libertinage se révèle plus systématisé, puisque pour l'attaquer, il faut savoir en quoi il consiste effectivement. Or, étant donné que le libertinage est en fait condamné et que Théophile de Viau a souffert de son emprisonnement, le libertinage se fait plus discret, voire hypocrite. Le libertinage se cache et donne ainsi lieu au développement du libertin du XVIII^e siècle. En plus, deux nouvelles tendances se développent : le « libertinage érudit » et le libertinage qui s'intéresse aux « implications⁷ morales de la philosophie épicurienne ». La première tendance est représentée par la *Tétrade*, à laquelle appartiennent entre autres Gassendi et F. La Mothe le Vayer. Ce groupe

⁵ Jean-Pierre Seguin, « Le mot « libertin » dans le dictionnaire de l'Académie, ou comment une société manipule son lexique », *Le français moderne* n°40 (1981), p. 193-205.

⁶ Rosy Pinhas-Delpuech, *op.cit.*, p. 17.

⁷ *Ibid.*, p. 18.

[travaille] systématiquement à la ruine d'Aristote, à l'avènement d'une science fondée sur l'expérience, à la propagation d'une philosophie matérialiste, qui a l'avantage non seulement de tout expliquer par des causes naturelles, mais aussi de détruire les croyances fondées sur les miracles, le surnaturel et la superstition. [...] [Ils] travaillent à l'avènement du règne de la raison, d'une raison critique s'exerçant dans les limites du monde phénoménal et préfigurant celle de Kant⁸.

Des Barreaux et Saint-Amand représentent la deuxième orientation en exprimant « dans leurs sonnets leur obsession de la mort, du néant d'une raison enveloppée de ténèbres⁹ ».

Nous constatons donc qu'à la fin de la première moitié du XVII^e siècle, « libertinage érudit, critique, libertinage de mœurs, feutré et discret, catholiques, protestants convertis ou non, déistes, croyants et athées se rencontrent, se côtoient ou cheminent parallèlement¹⁰ ». La critique de la religion et la société que nous voyons ici est la préparation à l'esprit critique, aux Lumières du siècle suivant.

Pourtant, le libertinage ne se cache pas durant tout le XVII^e siècle : avec la mort de Richelieu et la Fronde, le libertinage l'emporte à nouveau et la religion est encore une fois le centre de la critique. Mais avec l'échec de la Fronde et la constitution de la monarchie absolue, l'hypocrisie prend définitivement le dessus. La représentation la plus frappante de cette évolution du libertinage publique au libertinage hypocrite se trouve dans *Don Juan*.

Pendant quatre actes, Don Juan est libertin, à la façon du XVII^e siècle : il ne croit pas et ne s'en cache pas, il est infidèle et ne s'entoure pas de précautions. [...] Mais à partir de l'acte V, dans son long plaidoyer pour l'hypocrisie, Don Juan parle déjà avec le cynisme des Valmont, des Merteuil, des personnages de la *Vie de Marianne*. Bref, il préfigure le libertin du XVIII^e siècle, celui qui laisse sur le mot des empreintes définitives¹¹.

Les deux plans, l'irréligion et la débauche morale restent longtemps réunis ; aussi Pierre Bayle sera-t-il le premier à essayer de briser l'alliance entre la religion et la morale. Nous sommes alors à la fin du XVII^e siècle. Dans les *Pensées diverses sur la comète*, il développe le point de vue selon lequel les bonnes lois sont plus importantes que la religion pour l'organisation d'une société ; dès lors, il devient possible d'imaginer une société d'athées. Ainsi, Bayle fait l'opposition entre le libertinage d'esprit et le libertinage de mœurs.

Il n'empêche que, dès la fin du XVII^e siècle, le libertinage désigne surtout une perversion morale et une débauche sexuelle – c'est ce qui explique que dans l'*Encyclopédie*, on trouve la définition suivante du libertinage :

C'est l'habitude de céder à l'instinct qui nous porte aux plaisirs des sens ; il ne respecte pas les mœurs, mais il n'affecte pas de les braver ; il est sans délicatesse, et n'est justifié de ses choix que par son inconstance ; il tient le milieu entre la volupté et la débauche ; quand il est l'effet de l'âge ou du

⁸ Rosy Pinhas-Delpuech, *op.cit.*, p. 18.

⁹ *Id.*

¹⁰ *Ibid.*, p. 19.

¹¹ *Id.*

tempérament, il n'exclut ni les talents ni un beau caractère. César et le maréchal de Saxe ont été libertins¹².

2.1.3 Le XVIII^e siècle

À partir du dix-huitième siècle, le mot *libertin* ne désigne donc plus un libre penseur ; la langue, en quelque sorte, ne le permet plus. C'est la « philosophie » qui réclame

le droit à la moralité et à la vérité [de sorte que le] libertin, l'esprit fort, le libre penseur deviendront les « philosophes », et [que] le libertinage désignera, à travers des acceptions de plus en plus flottantes, toute frivolité ou dérèglement du comportement, évoquera dévergondage et dissipation¹³.

Dans ce contexte, le mot *libertin* finit par ne plus désigner que l'éros, le dévergondage des mœurs, tandis que le libertinage d'esprit devient la philosophie. Le libertinage n'est donc perçu que comme une atteinte mineure aux mœurs – ce qui explique que dans les rapports de police on trouve une assez grande fréquence d'accusations de libertinage : *libertine* y égale souvent *prostituée*. Cette séparation entre l'esprit et les mœurs n'empêche pas, bien entendu, que certaines œuvres se fondent sur un libertinage d'esprit pour développer un libertinage des mœurs... ou inversement !

Quant au libertin (au masculin), il est aussi connu sous les noms de « petit-maître » ou de « roué », le premier terme ne s'utilisant pas avant 1730, le second étant attribué aux débauchés qui entouraient Philippe d'Orléans dans le temps de son Régence :

Nous appellerons libertins classiques ou traditionnels ces types littéraires que le succès des ouvrages rendit plus effectifs et plus influents que leurs modèles réels car, ici, fiction et réalité s'entremêlent et se complètent sans cesse¹⁴.

Dans les deux cas, le libertinage constitue la conduite sociale d'une certaine classe de la société, l'aristocratie. Le libertin dont nous trouvons le portrait dans les œuvres littéraires de l'époque est donc avant tout un aristocrate débauché, souvent cynique, qui réagit contre la morale régnante et cherche le plaisir instantané ; il est possible (mais pas nécessaire) qu'un libertinage d'esprit s'ajoute à son libertinage des mœurs. Pourtant – et il importe de le signaler – on trouve aussi, tant dans « le monde » que dans la littérature, des exemples de personnages qui font du libertinage un moyen de survie. En effet : certaines filles parviennent à se procurer une vie aisée en séduisant des hommes appartenant à une classe sociale plus élevée. Moyennant l'échange de leurs corps, ces courtisanes obtiennent de ces hommes qu'ils leur

¹² Raymond Trousson, *Les romans libertins du XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Robert Laffont, S.A., 2001, p. VII.

¹³ *Ibid.*, p. V.

¹⁴ Philippe Laroch, *Petits-mâîtres et roués : Évolution de la notion de libertinage dans le roman français du XVIII^e siècle*, Québec, 1979, p. 2.

fournissent le nécessaire, jusqu'à ce qu'elles trouvent un meilleur parti qui leur garantit un revenu plus grand encore, et d'une place encore plus estimée dans la société.

2.2 Le roman libertin

2.2.1 Libertinage, érotisme, pornographie

Les romans libertins du XVIII^e siècle ne montrent pas que la dépravation des mœurs, ce qui est peut-être en opposition avec ce que nous prévoyions en considérant la signification du mot libertin dans ce siècle. Les romans s'intéressent aussi, et dans certains cas même surtout, au libertinage de l'esprit :

Il existe, de Crébillon à Laclous, un « libertinage de la bonne compagnie » qui opère le passage de la littérature licencieuse à la littérature de séduction, étant entendu que « le véritable libertinage ne consiste pas à braver les bienséances de la façon la plus directe »¹⁵.

Il semble donc raisonnable de vouloir établir une distinction entre « un roman libertin qui veille à l'élégance de l'expression, à l'honnêteté des termes, quand le roman licencieux ou pornographique verse dans la crudité et la vulgarité¹⁶ ». En effet : ne trouve-t-on pas, dans ces romans érotiques, un vocabulaire d'une rudesse pornographique, un érotisme excessif qui défie « l'honnêteté » et brise la conception de l'amour d'antan par la dureté de l'expression, l'écrivain faisant allusion à et exaltant la chair ? Là où le roman « libertin » cherche surtout à esquisser la démarche, le parcours, le roman pornographique montrerait donc le résultat, la description de la possession.

Or, cette opposition n'est pas toujours aussi tranchée qu'on ne voudrait. Il y a pour cela trois raisons. Tout d'abord : une œuvre peut changer de ton ; ensuite, le libertinage se trouverait ainsi restreint à la « bonne compagnie » (l'aristocratie) ; et enfin, les œuvres de Sade ne seraient pas des œuvres libertines car les aristocrates y utilisent un vocabulaire proche de celui qui est utilisé dans les romans pornographiques. Cette distinction n'est donc pas satisfaisante. Est-il possible de la sauver, en faisant appel à d'autres critères ?

Selon J.-M. Goulemot¹⁷, le roman érotique se distingue du roman libertin par l'ignorance de l'obstacle, qui est indispensable au roman libertin. Le roman érotique ne met pas vraiment en scène un séducteur, de sorte qu'il n'y a pas de vraie séduction. Le plaisir seul y règne, de fait que la retenue est toujours courte et que les corps s'offrent très volontairement. Une autre différence s'établit dans la technique narrative : dans les deux

¹⁵ Raymond Trousson, *op.cit.*, p. IX.

¹⁶ *Id.*

¹⁷ J.-M. Goulemot, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1991, dans : Raymond Trousson, *op.cit.*

genres, les personnages brisent les frontières des règles religieuses, morales et sociales afin de jouir de plaisirs interdits. Or, le roman libertin se base sur la parole intellectuelle et sur la dialectique pour convaincre, tandis que le roman érotique met au centre le voyeurisme : la représentation s’y substitue à la parole. Mais une fois de plus, la distinction n’est pas absolue : il y a des œuvres qui mélangent le voyeurisme avec les stratégies du verbe.

P. Nagy¹⁸ jette encore un autre regard sur la différence entre la littérature libertine et la littérature érotique. En effet, écrit-il, au départ il s’agit de thèmes et de formes érotiques, mais en se dirigeant vers la philosophie cette littérature devient, pour ainsi dire, libertine. Selon Delon et Malandain¹⁹, la distinction entre littérature libertine et littérature érotique est que la première se limite à la haute société et esquisse les stratégies de séduction tout en demeurant allusive, tandis que la littérature érotique raconte les aventures libertines de gens n’appartenant pas à la haute société ; aussi est-elle plus explicite. (Le terme « pornographie » est d’ailleurs un néologisme pour la littérature érotique, qui ne voit la lumière qu’en 1803.)

D’autres commentateurs proposent plutôt de maintenir la différence entre l’érotique et le pornographique, d’une part, et l’obscène, d’autre part : elle est, selon eux, plus pertinente. Dans cette optique, l’érotisme et la pornographie tiennent au fait que « les relations sexuelles sont décrites avec insistance et complaisance²⁰ » alors que l’obscène « ravale la chair, y associe la saleté, les infirmités, les plaisanteries scatologiques, les mots orduriers²¹ » :

La pornographie est la description pure et simple des plaisirs charnels, l’érotisme est cette même description revalorisée en fonction d’une idée de l’amour ou de la vie sociale. Tout ce qui est érotique est nécessairement pornographique, avec quelque chose en sus. Il est beaucoup plus important de faire la distinction entre l’érotique et l’obscène. En ce cas, on considère que l’érotisme est tout ce qui rend la chair désirable, la montre dans son éclat ou dans sa fleur, éveille une impression de santé, de beauté, de jeu délectable²².

Bien entendu, cette distinction non plus n’est pas toujours nette...

Autant dire qu’il est particulièrement difficile de définir avec exactitude « le » roman libertin, comme nous éprouvons aussi des problèmes si nous voulons proposer une définition exacte de la signification du mot *libertin*. C’est la raison pour laquelle Henri Coulet²³ se résigne à distinguer deux groupes dans les romans libertins. Les romans galants constituent le premier groupe : ils ont pour traits essentiels le scepticisme moral et la satire – pensons aux *Confessions du comte de **** de Duclos et aux *Bijoux indiscrets* de Diderot. Les romans

¹⁸ P. Nagy, *Libertinages et Révolution*, Paris, Gallimard, 1975, dans : Raymond Trousson, *op.cit.*

¹⁹ Michel Delon, Pierre Malandain, *op.cit.*

²⁰ J. Barchilon, *Le Conte merveilleux français de 1690 à 1790*, p. 97-98, dans Raymond Trousson, *op.cit.*

²¹ S. Alexandrian, *Histoire de la littérature érotique*, Paris, Seghers, 1989, p. 8, dans Raymond Trousson, *op.cit.*

²² *Id.*

²³ Henri Coulet, *op.cit.*

cyniques forment le second groupe, avec *Margot la Ravaudeuse* de Fougeret de Monbron et *Mademoiselle Javotte* : ils mettent en scène des prostituées ou des filles entretenues.

2.2.2 L'extension du roman libertin

Selon les auteurs ci-dessus mentionnés, nous pourrions restreindre le roman libertin au roman de la bonne compagnie ; ce serait là le prototype du roman libertin. Il faut, toutefois, se garder de perdre de vue d'autres aspects du libertinage, comme le côté plus explicite du langage, le libertinage comme moyen de survie etc. Évidemment, le roman libertin et le roman érotique ont plusieurs points en commun : ils ont pour objet les « jeux » de l'amour. Ils traitent de l'amour, des sens et du plaisir, sans se perdre dans le sentimentalisme. Même si dans les romans de la bonne compagnie, on joue avec les apparences et on se cache derrière des masques, tandis que dans les romans érotiques on met au centre la jouissance, la satisfaction et l'autonomie du moi, on a toujours l'objectif de triompher en possédant l'autre de manière physique.

En outre, les auteurs mêmes ne considèrent pas le roman de la bonne compagnie comme le prototype du roman libertin : plusieurs œuvres, tant des romans de la bonne compagnie que des romans érotiques, sont citées dans les romans libertins mêmes, ce qui montre que pour les auteurs des romans libertins il y a *continuité* entre les romans libertins et érotiques. Ainsi,

[dans] *Vénus dans le cloître*, Agnès et Angélique se recréent en feuilletant *L'École des filles*, *L'Académie des dames* et *l'Aloysia*. *Le Sopha*, cité avec *L'Écumoire* dans *Les Bijoux indiscrets*, est encore lu par Mme de Merteuil dans *Les Liaisons Dangereuses* ; *Le Portier des Chartreux* fait les délices de l'héroïne de *Thérèse philosophe*, dont les exploits éveillent à leur tour, chez Nerciat, la sensualité de Félicia. Quand Sade évoque les classiques du libertinage, il cite *Le Portier*, *L'Académie des dames*, *L'Éducation de Laure*, de Mirabeau, et surtout *Thérèse philosophe*²⁴.

C'est pour les mêmes raisons qu'il ne faut peut-être pas tracer une ligne infranchissable, comme nous l'avons déjà mentionné antérieurement, entre le libertin du XVII^e siècle et celui du XVIII^e siècle, entre le libre penseur et le noceur. Plusieurs œuvres se réfèrent à la philosophie, aux réflexions religieuses et morales, parfois même dans le titre : *Thérèse philosophe* de Boyer d'Argens et *La Philosophie dans le boudoir* de Sade. Cela s'explique par le fait que le libertin cherche

la poursuite de sa pleine réalisation et l'exercice de son autonomie [...] ce qui rend compte, dans le libertinage mondain comme dans le libertinage scandaleux, de l'importance d'une éducation qui le met en mesure de se réaliser pleinement sans subir le joug des conventions étrangères à sa nature et qui lui imposeraient, au-delà de lui-même, le respect des présupposés moraux ou religieux²⁵.

²⁴ Raymond Trousson, *op.cit.*, p. XIV.

²⁵ *Ibid.*, p. XIX.

La liberté factice à laquelle il aboutit est concrétisée par la jouissance : le libertin dépasse les règles qui établissent le fonctionnement de la société par le bonheur immédiat et instantané, dans la satisfaction des sens et de l'esprit.

Même si nous pouvons distinguer plusieurs groupes de romans libertins, il ne s'agit donc jamais d'une séparation nette : les caractéristiques des différents groupes se combinent dans plusieurs romans. À cause de cela, J. Rustin propose de qualifier tout roman comme libertin s'il peint l'univers du libertinage dans tous ses aspects et finalités. De cette manière, on englobe aussi bien le roman libertin de l'aristocratie que le roman de filles.

Dans ce qui suit, nous élaborerons la distinction entre le roman galant de la bonne compagnie et le roman libertin hors de la mondanité.

2.2.3 Le roman libertin de la bonne compagnie

Dans cette première section, nous nous proposerons d'étudier en quoi consiste cette « bonne compagnie », et quelles sont les valeurs qui la régissent.

2.2.3.1 La mondanité

De fait, la bonne compagnie est un milieu qui cherche à se distancier de la bourgeoisie en insistant sur son origine, sur sa naissance qui lui donne de prime abord des qualités liées au nom qu'elle porte. Dans ce monde, les bourgeois (même vertueux) n'ont pas de place. Dès lors, il y a une distance entre la bonne compagnie et le peuple : celui-ci n'est présent que sous forme de domestiques : chambrière, messenger, laquais etc.

Le « monde » libertin consiste donc en une société renfermée, guidée par des règles implicites qui font qu'elle est vue comme un théâtre dans lequel les gens jouent un rôle : « Le libertin lui-même n'a d'être que social, il n'existe que dans et par le groupe et n'a de psychologie que du comportement social²⁶ ».

C'est cette société qui forme la matière de la littérature. Les écrivains tentent de condamner le mode de vie de la mondanité, mais en fait ils répandent la vision de cette société ; l'aristocratie est le groupe de référence par excellence, la bourgeoisie et le peuple essaient d'imiter leurs comportements pour atteindre l'idéal que la mondanité propage. La critique de ces récits ne fait qu'augmenter le désir de les lire...

²⁶ Raymond Trousson, *op.cit.*, p. XXVIII.

Évidemment, cette bonne compagnie privilégie un certain espace pour se fréquenter : la capitale, Paris. Les salons forment le lieu de rencontre par excellence ; ce sont toujours les mêmes gens qu'on y trouve. D'autres lieux d'importance sont la Comédie, l'Opéra et la promenade des Tuileries. Parfois un groupe d'aristocrates se retire à la campagne pour un certain temps, mais cette campagne ne constitue pas un lieu défini ; il s'agit, simplement, d'une extension du lieu de rencontre originel. On ne s'intéresse pas vraiment au pittoresque ni aux descriptions,

[les] objets eux-mêmes, plutôt que familiers, sont fonctionnels ou symboliques : la duchesse convie à la galanterie, le sofa ou l'ottomane à la volupté, dans le boudoir les coussins remplacent les fauteuils dans un dessein non équivoque²⁷.

Les romanciers n'accordent de l'importance descriptive qu'au lieu érotique. Ils ne visent donc pas à aboutir au réalisme du XIX^e siècle : s'ils mettent en scène la mondanité, c'est « pour en étudier le fonctionnement, le système de relations et les valeurs. [...] [Les écrivains décrivent] les conduites sociales dans un cercle restreint²⁸ ». Dans ce cercle se meuvent des personnages que nous pouvons essentiellement diviser en plusieurs groupes.

2.2.3.2 Les acteurs

Le nombre de personnages est, lui aussi, réduit. Il s'agit, la plupart du temps, de types aisément identifiables plutôt que [de] personnages vigoureusement individualisés : jeunes gens sans expérience qui font leurs débuts dans le monde, petits-maîtres et coquettes versés dans la galanterie, roués capables de penser le libertinage et de théoriser leur pratique, jeunes ingénues objets de la convoitise, chaperonnées par quelque dévote mûrie²⁹.

Robert Mauzi³⁰ distingue trois catégories de personnages : les femmes mariées, le jeune débutant et le roué. Les romanciers mettent en scène une opposition entre la femme comme objet passif du désir, d'une part, et l'homme entrepreneur, d'autre part. En outre, la femme serait apte à la sensibilité tandis que l'homme est le stratège.

2.2.3.2.1 La femme

La femme est toujours présente, soit comme une sage, soit comme une libertine. Elle est le plus souvent représentée comme la victime du jeu de l'homme, elle veut être prudente et fidèle, mais elle se laisse capturer par les actions de l'homme. Les femmes mariées se laissent séduire aux aventures extraconjugales, et ce pour l'une de deux raisons : soit elles sont

²⁷ Raymond Trousson, *op.cit.*, p. XXXI.

²⁸ *Ibid.*, p. XXXII.

²⁹ *Ibid.*, p. XXXIV.

³⁰ Robert Mauzi, *Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, dans Philippe Laroche, *op.cit.*

abandonnées par un mari inconstant ou négligées par un mari vieux, soit des petits-mâtres parviennent à les séduire. Exceptionnellement, la femme se lance délibérément dans le libertinage et domine les hommes autour d'elles : c'est le cas de Mme de Merteuil dans *Les Liaisons dangereuses*. Pourtant, même si la femme se trouve dans cette position de force, elle doit respecter les apparences, faire semblant d'obéir aux règles ; elle n'est pas autorisée à prendre l'initiative. L'homme par contre ne doit rien masquer et peut révéler ses victoires :

Là où l'homme claironnera sa victoire, la femme doit la savourer dans le mensonge et le secret, il lui est interdit de publier des prouesses dont elle ne peut se flatter que devant elle-même³¹.

Ainsi la femme est-elle réduite à l'esclavage d'un maître dont elle essaie de se défendre en utilisant de la feinte et des ruses. « Jeune, la femme [...] est proie ; plus âgée et expérimentée, on attend d'elle l'initiation du jeune homme³² ». Par conséquent, nous déduisons qu'il n'existe pas un seul prototype de l'homme libertin.

2.2.3.2.2 *Le jeune débutant*

Les romans libertins comportent différents types d'hommes libertins. Le type le plus classique est constitué par le jeune homme qui entre dans le monde et qui subit une éducation théorique et pratique qui lui donnera la capacité d'évoluer dans le monde et de vivre dans le libertinage. Le deuxième type est celui du petit-mâitre,

un personnage inconsistant, créé par la mode, qui fait de la futilité une attitude existentielle et pratique la frivolité comme l'un des beaux-arts, tout en apparences, en ronds de jambe et en colifichets³³.

Quand le jeune homme a accompli son apprentissage, il devient un petit-mâitre.

2.2.3.2.3 *Le roué*

Le petit-mâitre ne pose aucun danger aux femmes, contrairement au roué qui va plus loin et qui est un

tacticien de la séduction, [un] Machiavel des salons. Le mot avait désigné les élégants compagnons de débauche du régent Philippe d'Orléans, à la fois impies et dévergondés, et il convient aux maîtres de la séduction, de Versac à Valmont³⁴.

Le roué voit les femmes comme des objets dont il doit se rendre le maître ; il est obligé à toujours vaincre, sinon il perd une fois pour toutes sa réputation. Il cherche pourtant des victimes dignes de son attention et de sa position, et il les séduit suivant les stratégies d'une bataille. Le roué se distingue surtout du petit-mâitre par le fait qu'il suit une méthode, qu'il a une stratégie de séduction, qu'il prévoit tout ce qui doit arriver et qu'il décide *quand* tout cela

³¹ Raymond Trousson, *op.cit.*, p. XXXVII.

³² *Ibid.*, p. XXXVIII.

³³ *Id.*

³⁴ *Ibid.*, p. XXXIX.

arrivera. Le petit-maître, lui, est inconsistant. D'ailleurs, pour le roué il ne s'agit pas tant de la possession physique que de l'humiliation et de la soumission de la femme, du désir de s'imposer (à l'égard de la femme et dans la société). Aussi le roué se sert-il du libertinage afin de poursuivre ses propres fins :

Nous nommerons donc petits-mâtres les libertins dont la seule ambition est de se faire admirer par les dames puis de les séduire par vanité, et roués ceux qui cherchent à se venger sur toutes les femmes d'une infidélité qui les a mortifiés, en menant leurs intrigues à grand bruit. Aux premiers nous associerons aussi les « apprentis » libertins qui découvrent dans l'amour-goût une activité sociale et sentimentale à mi-chemin de la passion et de la sensualité³⁵.

2.2.3.3 L'amour

Dans ce monde clos, où rien ne pénètre des réalités et contraintes du monde extérieur, la grande, l'unique affaire est l'amour, la forme la plus intense de la relation mondaine, parce qu'elle réunit admiration et désir, complaisance et séduction, plaisir de dominer et goût de l'infraction³⁶.

Il n'empêche que, par rapport au siècle précédent, l'amour a changé d'aspect : il ne s'agit plus de sentiments et de soupirs. L'amour ne connaît que les désirs et les sensations ; il est réduit à une sorte de commerce. Il est dirigé par des règles, il est accompagné d'un comportement social ; séduire et se laisser séduire forment la base de la société, le débutant est obligé d'apprendre les règles de la séduction et de l'amour et l'homme doit constamment augmenter sa liste de conquêtes. On n'accorde pas beaucoup d'importance aux suites de l'amour ; seul le préambule à la séduction - la stratégie mise en œuvre - compte. En fait, on trouve le plaisir dans tout ce qui précède la victoire : les obstacles et les stratégies utilisées. Les gens ne se connaissent pas, ils se déguisent : « [l'art] suprême est de feindre à la perfection ce qu'on n'éprouve pas³⁷ ». L'amour est le prétexte qui explique toutes les actions et les chutes.

Le XVIII^e siècle estime – en général – que le bonheur est déterminé par le cœur *et* par l'esprit. Il s'ensuit que la distinction entre les affectations des sens, de l'esprit et du cœur peut apparaître. L'affectation des sens peut mener vers différentes réactions, une personne peut s'abandonner à l'héroïsme, au sacrifice, à la sentimentalité, au sensualisme etc. En dépit de l'assurance du libertin de ne jamais s'éprendre de quelqu'un, il tombe parfois dans le piège de l'amour. Quand un homme tombe amoureux, il est difficile pour lui de s'en revenir, ce qui n'est pas le cas d'une affectation de l'esprit qu'on peut surmonter avec facilité. En revanche, quand l'esprit est affecté, les gens sont susceptibles à la vanité et par la suite à la ruse et à l'inconstance, puisqu'ils n'écoutent plus ce que leurs cœurs leur disent.

³⁵ Philippe Laroch, *op.cit.*, p. 3.

³⁶ Raymond Trousson, *op.cit.*, p. XLIII.

³⁷ *Ibid.*, p. XLVI.

Il est d'ailleurs nécessaire de faire encore une autre distinction - à savoir, celle entre l'amour et le goût. Celui-ci est assez libre, consiste en un simple échange social, tandis que celui-là lie les deux amants l'un à l'autre de manière égoïste : il ne permet pas d'autres liaisons. Dans ce monde qui oppose l'amour au goût, on peut parfaitement rester fidèle à la personne qu'on aime tout en suivant son goût puisque la pensée est toujours unie à l'objet aimé : on ne trahit pas la personne qu'on aime si, en suivant son goût et ses passions, on reste fidèle à l'amour dans ses pensées et dans son cœur :

À l'opposé du sentimentalisme, l'art de vivre libertin donne l'épicurisme pour une morale et une règle de conduite, fait de la sécheresse du cœur un moyen d'autodéfense, prêche l'économie dans la passion et la prodigalité dans le plaisir³⁸.

2.2.3.4 La dissimulation

Le libertin du XVIII^e siècle se définit aussi par sa compétence à tromper, à combiner plusieurs liaisons et à rompre. Cette dernière étape est déjà prévue au moment même que la relation débute, voire avant, et la victoire et la rupture sont les moments ultimes de publicité. La sincérité ne se trouve jamais chez les libertins, parce qu'elle mène nécessairement à la destruction. Leur société est donc une pure feinte : si elle se sert de la parole, c'est pour masquer, pour dévoiler. La bonne compagnie se sert d'un jargon, elle ne parle que des choses superficielles et n'approfondit aucune conversation. « L'indice de cette légèreté est l'afféterie, le détournement du sens propre, la création d'un sens conventionnel, l'art de la litote ou au contraire de l'hyperbole³⁹ ». Comme la sincérité, Dieu est absent du monde du libertinage ; l'existence sociale est pour le libertin plus importante et il ne croit à rien.

Dans cette société de mensonges, l'inconstance s'introduit, qui très vite ne se rend plus compte des frontières du mariage et représente le critère de base dans les relations amoureuses. On vante l'instant au-dessus de la durée. Le plaisir est le but des libertins, mais il est déguisé comme le libertin se masque afin de ne jamais laisser entrevoir son véritable être. Dans cette tentative de déguisement, le langage joue un rôle important : il « ne sert pas à rendre les choses moins claires, mais seulement à les draper de décence, à offrir à la morale le compromis du code amoureux⁴⁰ ».

³⁸ Raymond Trousson, *op.cit.*, p. XLVIII.

³⁹ *Ibid.*, p. LI.

⁴⁰ *Ibid.*, p. LV.

2.2.3.5 L'ennui du mode de vie

Malgré toutes les occupations amoureuses, la vie de la bonne compagnie est remplie d'ennui. Il faut, toutefois, prendre garde à être toujours occupé – cela permet d'éviter d'avoir à penser au néant de la vie. La journée d'une dame mondaine peut aisément être reconstituée à partir des romans ; on y déduit l'inutilité de toutes ses actions :

[rentrée] à l'aube d'un bal et d'un souper, elle n'ouvre les yeux que vers midi, s'inquiète du temps qu'il fait, goûte sans appétit à une tasse de chocolat. Puis ses femmes s'affairent autour d'elle, préparant pâtes et mouches, blanc et rouge, proposent des parures, et Madame se fait lacer derrière un paravent tandis qu'un élégant lui conte les nouvelles du jour. Enfin prête, elle reçoit fournisseurs et colporteurs [...] qui [l'approvisionnement] en pamphlets et anecdotes scandaleuses. Viendront la promenade, les visites faites ou reçues la navette à la main, à faire des nœuds pour avoir l'air de s'occuper en ne faisant rien, le spectacle, le souper et l'aube...⁴¹

Pour chasser cet ennui, les libertins parlent : ainsi ils ne sont pas en proie au silence et ne subissent pas de moments vides. En outre, ces conversations leur permettent de confirmer leur existence : dans le monde des libertins, on existe... quand on parle !

De manière significative, les pères sont absents de l'univers libertin et le grand nombre de relations amoureuses ne voit pas naître des enfants. « Sans passé, parce que coupé des valeurs d'autrefois, le libertin est aussi sans avenir, parce que incapable d'en créer⁴² ». Il est alors obligé à se réfugier dans l'instant et le plaisir fugace afin de combler l'ennui et sa propre existence.

Le lieu par excellence du divertissement [...] semble être la fête, triomphe de l'instant, avec ses artifices et ses masques, son éclat et la réunion des plaisirs, tentative dérisoire d'éterniser l'instant, de fixer le fugace, de pousser la note la plus aiguë du cri de l'existence⁴³.

2.2.3.6 Le roman d'éducation

À côté d'une peinture des mœurs, le roman libertin est souvent aussi un roman de formation qui raconte l'éducation d'un jeune noble. Le roman libertin est alors un

roman de l'éducation sentimentale et sexuelle, [...] une forme caractéristique de la littérature française qui se joue dans le monde clos de « la bonne compagnie », « le monde », c'est-à-dire dans le milieu de la vie sociale de l'aristocratie à Paris⁴⁴.

C'est la raison pour laquelle plusieurs romans libertins ont recours à la forme des « mémoires » : ils mettent en scène un libertin âgé qui examine son passé et a l'intention de servir aux jeunes gens qui le suivront dans l'expérience du monde :

À l'intention pédagogique du narrateur qui prétend, par son exemple, se rendre utile aux générations montantes, répond, à l'intérieur du récit, l'apprentissage du héros. Néophyte, il pénètre ignorant dans un

⁴¹ Raymond Trousson, *op.cit.*, p. LII.

⁴² *Ibid.*, p. LVI.

⁴³ *Ibid.*, p. LV-LVI.

⁴⁴ Alain Montandon, *op. cit.*, p. 303.

cercle dont les lois et les règles non écrites lui préexistent et qu'il lui incombe d'assimiler, non sans peine. Pris en main par des instituteurs qui détiennent les clés du code social, il est avant tout passif. Au début du moins, ce n'est pas lui qui pourchasse les femmes, mais celles-ci qui jettent leur dévolu sur lui [...]. L'enseignement théorique ne suffisant pas, le débutant est mené à l'expérience par une femme plus âgée [...]⁴⁵.

Le but de cette éducation est de découvrir l'amour-goût et de prendre connaissance des stratégies amoureuses.

L'entrée dans le monde est présentée comme plus importante que la naissance, ou plutôt : il s'agit d'une seconde naissance. Avant d'occuper sa place légitime dans la société, le jeune homme a besoin d'établir une relation avec une femme estimée : c'est elle qui l'« introduit » dans le monde. Dans ce monde, il y a différents lieux où l'initiation prend place : « l'intimité d'un boudoir, la discrétion d'une folie, le confort d'une ottomane, la sensualité d'un sofa, le charme d'un bosquet, l'air vigoureux de la campagne⁴⁶ ». Ces lieux ont donc une importance particulière et là, la femme utilise différentes stratégies pour séduire l'homme. D'ailleurs, la stratégie la plus importante, au XVIII^e siècle, est la défaillance : ainsi la femme cherche à obtenir du plaisir en y joignant la manifestation de l'influence que l'homme a sur elle.

Un maître peut aussi s'occuper du jeune homme, afin de l'introduire dans la société : il partage avec lui son savoir tout en lui dévoilant les règles de la séduction. La formation ne consiste pas en une introduction à « la sincérité, [...] la spontanéité, [...] la modestie, poncifs de l'éducation classique, [mais à] l'hypocrisie et le rôle, le cynisme et la pratique du ridicule étudié, la domination et la fatuité⁴⁷ ». Le débutant doit se libérer de ses sentiments et de ses sens puisqu'ils sont dangereux. Dès lors, il arrive que les gens ne se lient pas par sentiment mais par vanité ; l'amour-passion des anciens romans disparaît en faveur de l'amour-goût. Le trajet que le héros libertin suit au cours du roman lui permet d'apprendre les codes qu'il doit maîtriser pour pouvoir fonctionner dans la société. Il doit être capable de parler et d'amuser les gens pendant plusieurs heures, même si ce qu'on dit n'a pas de véritable sens profond. Le roué essaie de guider son élève vers le libertinage, même s'il ne peut pas atteindre le niveau de son maître ou se retourne du libertinage vers les valeurs sincères : lorsque le libertin ressent un manque, il peut se lasser de la fugacité des plaisirs et de l'ennui de son mode de vie.

En effet : si l'amour véritable n'est pas le but du libertinage, il n'est pas pour autant exclu du roman libertin. Souvent, la personne idéale est présente dans le roman, parfois même

⁴⁵ Raymond Trousson, *op.cit.*, p. LVI-LVII.

⁴⁶ Alain Montandon, *op.cit.*, p. 331.

⁴⁷ Raymond Trousson, *op.cit.*, p. LVIII.

dès le début. Seulement, à cause de son éducation immorale, le héros du roman ne la reconnaît pas comme telle, ou n'a pas pu consacrer du temps à sa poursuite. Il y a donc nécessairement des obstacles à surmonter pour atteindre le vrai amour.

Ce nouvel amour, qui s'oppose à la vaine rhétorique mondaine, est seul susceptible de ramener à l'authenticité et à l'ordre naturel, de satisfaire l'aspiration au *je-ne-sais-quoi* et de combler le vide, de dissiper la déception et la morosité des liaisons glacées et sans lendemain⁴⁸.

Cet amour est considéré comme le seul sentiment persistant d'une époque antérieure où les grandes passions régnaient et où on était entièrement dévoué à la personne qu'on aimait.

Pourquoi alors la mondanité consacre-t-elle son temps au libertinage, quand elle a l'opportunité de découvrir le vrai amour ? Il s'agit d'une question sociologique ; l'aristocratie qui souffre d'un déclin féodal essaie de se battre contre sa déchéance en essayant de dominer, symboliquement, à travers le libertinage. La classe des aristocrates se trouve menacée par l'extension du pouvoir royal, d'une part, et par le développement de la bourgeoisie, qui s'impose de plus en plus dans la société (s'enrichit et s'introduit dans le cercle des nobles), d'autre part. L'aristocratie perd donc son pouvoir et cherche à le réhabiliter en exerçant le libertinage puisque les libertins se démarquent des autres en s'opposant aux règles et tabous et ils ont un certain pouvoir sur les autres.

La nostalgie de l'amour vrai, symbolique, pourrait dès lors traduire les regrets d'une classe dépossédée, non du prestige mais du pouvoir, et cherchant à renouer avec les valeurs d'autrefois. [...] Fonctionnant sur un double registre, le roman du libertinage mondain contiendrait à la fois la peinture de la dégradation des valeurs aristocratiques et la suggestion que ce déclin n'est pas inéluctable si l'on sait revenir aux valeurs d'antan⁴⁹.

De fait, certains libertins se retournent du monde et vont vivre à la campagne avec leur femme et leurs enfants ! Par conséquent, nous assistons à une « contradiction [...] entre la moralité de la conclusion [...] et l'amoralité du récit⁵⁰ ». Dans le récit, l'auteur esquisse les vices de ce temps et la force illimitée de la passion ; par la conclusion, il montre qu'il y a un remède contre ces vices, à savoir, le vrai amour et ses qualités qui étaient plus appréciées dans une époque antérieure.

Cet amour retrouvé rend au héros l'innocence avec laquelle il était entré dans le monde, une liberté véritable (puisque'il n'éprouvait que le poids des règles et de ses devoirs dans la société) et enfin une noblesse renouvelée, car il ne s'éprend que d'une femme noble.

C'est pour cette raison que Marie-Hélène Huet a vu, en la conclusion de bon nombre de ces romans, une réaction féodale⁵¹ : elle insiste sur le fait que les auteurs répondent ainsi au

⁴⁸ Raymond Trousson, *op.cit.*, p. LX.

⁴⁹ *Ibid.*, p. LXII.

⁵⁰ Marie-Hélène Huet, "Roman libertin et réaction aristocratique", *Dix-huitième siècle* 6 (1974), p. 130.

⁵¹ Marie-Hélène Huet, *op.cit.*

développement de la bourgeoisie et surtout au pouvoir de la monarchie absolue. Ceci se voit clairement dans la profusion de règles dans un monde « où les plus nobles ne sont que des courtisans, jouets dociles à la merci d'un caprice⁵² ». En outre, on jette toujours le discrédit sur les femmes, qui représentent l'autorité. Huet se demande donc avec raison si « [la] soumission provisoire du héros [est] comparable à celle que Louis XIV avait imposée à la noblesse⁵³ » ? Le roman de la bonne compagnie est donc l'image de l'ambition de la noblesse qui entend protéger ses droits et son pouvoir.

2.2.3.7 Conclusion

La description des mœurs et des comportements de la bonne compagnie se trouve au centre de ces romans, qui souvent racontent l'éducation du débutant libertin. L'histoire se passe dans une société réduite, constituée presque exclusivement d'aristocrates qui respectent scrupuleusement tout un « code » social. C'est la dissimulation qui forme la base de cette petite société ; l'amour y est restreint au plaisir immédiat. En outre, une forte opposition entre la femme soumise et l'homme séducteur existe.

2.2.4 Le roman libertin de l'ascension de la jeune fille

Une fois de plus, il importe de faire une analyse plus détaillée de ce deuxième groupe de romans libertins. Nous commenterons le monde et les personnages de ces romans, le concept de l'amour et du plaisir, la dissimulation et l'ennui et en dernier lieu l'apprentissage de la jeune fille au libertinage.

2.2.4.1 Le monde

Le monde dans lequel ces romans se déroulent est différent de celui de la mondanité : il ne s'agit plus de la noblesse (même si elle y apparaît de temps à autre) mais du peuple, et notamment d'une jeune fille qui s'adonne au libertinage. La finance et le clergé, absents des romans de la bonne compagnie, sont ici décrits. Nous assistons donc à la représentation de toutes les couches de la société : des aventuriers, des filles entretenues, des domestiques, la bourgeoisie, les nobles etc.

⁵² Marie-Hélène Huet, *op.cit.*, p. 140.

⁵³ *Id.*

Puisque nous pouvons retrouver ces mêmes classes dans la réalité du XVIII^e siècle, ces romans sont plus proches de la vie réelle : « ils dessinent [...] certains types sociaux, esquissent des habitudes et des comportements, intègrent des scènes de la vie réelle⁵⁴ ». Ils montrent la vie des quartiers pauvres, des domestiques, des filles entretenues. Le monde décrit contraste donc fortement avec celui de l'aristocratie décrit dans les romans de la bonne compagnie ; il s'agit de l'univers de la débauche qui est montré sous un jour favorable et comme « libre expansion vitale⁵⁵ » de l'existence. En outre, les descriptions sont beaucoup plus explicites, le monde extérieur est plus présent. Les auteurs livrent des descriptions du décor, des lieux, les maisons des filles sont situées dans une rue exacte... Ces romans-ci apportent donc plus de détails descriptifs.

Un autre aspect qui rapproche ces romans de la réalité est que les écrivains s'inspirent du roman picaresque et du roman d'ascension sociale en introduisant des laquais et des servantes qui participent vraiment à l'action du roman. Le libertinage est ici présenté comme un moyen de se procurer des biens financiers et matériels, et donc, considéré comme un moyen de survie – car ici non plus, il ne s'agit jamais de renverser l'ordre social existant. L'idéal de ce monde est de se procurer de l'argent et des ressources matérielles afin d'échapper à une vie dans la marginalité :

Le libertinage ne relève plus d'une stratégie de salon, il n'est plus une manière de se distinguer du vulgaire ou de fronder la vertu bourgeoise, de servir de substitut à l'action politique ou militaire, mais le produit d'une organisation sociale où l'argent est à la fois la cause de l'abjection et le moyen de s'en arracher⁵⁶.

2.2.4.2 Les personnages

Ce n'est pas seulement la conception du monde qui est différente : les acteurs aussi diffèrent de ceux que nous avons rencontrés dans les romans de la bonne compagnie. Nous y trouvons d'ailleurs un nombre élevé de personnages, issus de différentes catégories de la société. Les personnes principales sont, évidemment, les filles libertines, leur mère ou une femme plus âgée. À cela s'ajoutent les amants des filles, mais ceux-ci se succèdent rapidement de sorte qu'il y a beaucoup de variété.

2.2.4.2.1 Les filles entretenues

Ces femmes du monde sont divisées en différentes classes, comme la société. La première catégorie est constituée des femmes mariées qui offrent leur corps aux hommes qui

⁵⁴ Raymond Trousson, *op.cit.*, p. LXIII.

⁵⁵ *Ibid.*, p. LXVI.

⁵⁶ *Ibid.*, p. LXIV.

contribuent à améliorer leur train de vie et d'atteindre un certain luxe ; souvent elles ont obtenu l'approbation de leurs maris. Ensuite, nous trouvons les filles de l'Opéra, les danseuses... qui reçoivent en échange un appartement, des vêtements, des domestiques de leur amant. À leur tour, ces demoiselles entretiennent souvent un autre amant plus pauvre, qu'on appelle « greluchon ». Quant aux filles bourgeoises, les ouvrières..., elles se servent du libertinage afin de gagner de l'argent en plus pour se donner un peu plus de luxe. Parfois, elles se marient et retrouvent leur honnêteté et leur réputation. En dernier lieu, nous rencontrons les filles « en maison » qui, aux dépens d'une matrone, ont un logement et des vêtements, et qui reversent à elle leurs gains. Elles sont autorisées à garder elles-mêmes le « *ruban*, sorte de pourboire que leur laisse le client, selon son contentement et sa générosité⁵⁷ ».

La plupart de ces filles ne sont pas obligées au vice à cause de la misère ; elles ont librement choisi leur destin. Elles jouissent de leur sexualité en ignorant les lois de la religion et de la morale ; la liberté de leur corps est conçue comme une victoire sur les préjugés de la société, sur la contrainte des règles.

2.2.4.2 La mère ou une femme plus âgée

Les filles sont parfois introduites dans la vie libertine par leur mère qui a elle-même vécu dans la liberté et qui a essayé de se procurer une vie aisée en utilisant son corps pour séduire les hommes. C'est elle qui cherche le premier amant adéquat pour la fille – à savoir, celui qui donne assez de l'argent. Elle donne des conseils à sa fille et essaie de lui apprendre à satisfaire ses amants.

Si la mère n'a pas connu une vie libertine, une femme plus âgée que la fille prend la place de maîtresse et introduit la fille dans ce mode de vie. Souvent, ces femmes sont la matrone d'une maison de filles du monde.

2.2.4.3 Les hommes

Ces filles du monde ont des amants qui proviennent de toutes les classes de la société. Leur premier amant est souvent un garçon ou un homme du peuple qui satisfait leur curiosité. Or, il va de soi que si elles veulent parvenir à leur fin, elles doivent s'orienter vers des hommes de la bourgeoisie et de l'aristocratie, ou vers des ecclésiastiques.

⁵⁷ Maurice Lever, *Anthologie érotique, le XVIII^e siècle*, Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2003, p. 500.

2.2.4.3 L'amour et le plaisir

Comme dans les romans de la bonne compagnie, l'amour-passion est absent. Si les filles parlent de l'amour, c'est pour désigner l'appétit des sens ; le désir. Aimer et désirer ne sont pour les filles libertines qu'une seule et même chose. L'amour exclusif n'y est pas présent non plus, on vole d'un amant à l'autre.

Par conséquent, le bonheur est celui de l'instant. Le plaisir, toutefois, est partagé : il n'y a pas de relation de maître-esclave ou de vainqueur-perdant. L'homme et la femme partagent le désir... et le plaisir. En revanche, nous n'avons pas trouvé, dans les romans de l'ascension de la jeune fille, de vraies stratégies de séduction ou de l'éloquence verbale. Cela tient-il au fait qu'il n'y a pas de vrai obstacle à la séduction ?

L'homme et la femme, animés des mêmes instincts, jouent à égalité, revendiquent le même droit au plaisir parce que la passion de la jouissance l'emporte même sur l'intérêt matériel⁵⁸.

Le plaisir continue donc à régner, même si les filles sont parfois réduites à des poupées, à des jouets des hautes classes : « ecclésiastiques perversificateurs ou philosophes, [...] hauts prélats élégamment débauchés [...], prêtres et moines lubriques [...], proxénètes et 'greluchons', même noble, [...] des magistrats libertins, des financiers libidineux et grotesques⁵⁹ ».

L'aspiration au plaisir et l'envie de jouir de l'instant sont justifiées par la nature : les filles libertines jouissent d'une santé vigoureuse et leur appétit sexuel s'épanouit tôt, si bien qu'elles doivent bien y répondre. Elles sont « curieuses de franchir les interdits de la religion et de la morale⁶⁰ ».

2.2.4.4 La dissimulation

Sur ce point aussi, nous constatons une différence entre les romans de la bonne compagnie et les romans de l'ascension de la jeune fille. En effet : dans ces ouvrages-ci, les personnages se montrent tels qu'ils sont, sans masques. Les filles ont la réputation d'être des libertines, de sorte qu'il n'y a pas de distinction entre l'être et le paraître, sauf chez les dévotes et les membres du clergé.

Évidemment, les filles doivent parfois faire semblant de n'avoir qu'un amant alors qu'en vérité elles en ont plusieurs à la fois. De plus, pour obtenir de l'argent, elles se trouvent de temps en temps dans des situations qu'elles aimeraient avoir pu éviter de sorte qu'elles avouent parfois qu'elles éprouvent de la honte et du dégoût.

⁵⁸ Raymond Trousson, *op.cit.*, p. LXVII.

⁵⁹ *Ibid.*, p. LXV.

⁶⁰ *Id.*

2.2.4.5 L'ennui

Comme dans les romans de la bonne compagnie, les occupations amoureuses ne comblent pas l'ennui de la vie. Les filles libertines se trouvent souvent amenées à prendre plusieurs amants à la fois pour tuer le temps – ce qui a évidemment encore un autre avantage : permettre d'obtenir plus d'argent. En outre, il arrive que pour satisfaire entièrement leurs désirs, les filles se procurent un laquais qui est à leur entière disposition.

2.2.4.6 L'apprentissage de la jeune fille

L'initiation s'y trouve toujours, mais sous une autre forme ; l'apprentissage des stratégies amoureuses fait place à la découverte de la sexualité et du propre corps. L'amour s'y réduit « à sa pure dimension physique⁶¹ », la femme et son corps font, pour ainsi dire, l'objet d'un commerce.

[Ce] sont des romans d'apprentissage, dans lesquels chaque héroïne relate à la première personne son initiation à la carrière de courtisane, ses progrès, ses succès, ses infortunes, les mille incidents frivoles, dramatiques ou émouvants, qui émaillent sa vie aventureuse⁶².

Comme le libertinage masculin, le libertinage féminin ne peut pas se passer de règles. Il exige, à côté des talents naturels, un apprentissage par lequel la fille acquiert certains principes, une adresse, et le plus important :

une faculté d'adaptation qui suppose elle-même une grande finesse psychologique. On ne s'improvise pas « fille du monde », et la volonté de le devenir ne garantit nullement qu'on y fera carrière. Une débutante peut exceller dans l'exercice amoureux, mais négliger de le varier suivant les individus⁶³.

Il est donc important de s'adapter à son amant, savoir ce qu'il veut et le satisfaire.

Aimer le plaisir, chérir sa liberté, affronter d'un cœur serein la réprobation générale, jouir d'un joli minois, d'une taille faite au tour, d'une jambe de nymphe, d'un pied mignon, et relever le tout d'une parure exquise : autant d'atouts précieux, voire nécessaires pour réussir dans le métier qu'elles ont choisi⁶⁴.

Parfois, la pratique apprend tout aux jeunes filles mais le plus satisfaisant est d'avoir une mère expérimentée qui guide et conseille la jeune fille, et la vend à l'homme qui donne le plus, sans se préoccuper de ce que sa fille pense. De là peuvent surgir des conflits, des rivalités et quelquefois une dispute familiale qui ont comme conséquence la séparation de la fille de sa mère.

⁶¹ Raymond Trousson, *op.cit.*, p. LXVI.

⁶² Maurice Lever, *op.cit.*, p. 3.

⁶³ Maurice Lever, *op.cit.*, p. 6.

⁶⁴ *Id.*

2.2.4.7 Conclusion

La jeune fille libertine provient de différentes classes de femmes qui s'adonnent au libertinage afin de se procurer une vie plus aisée ; ses amants sont issus de toutes les catégories de la société, du peuple jusqu'à l'aristocratie. Elles nécessitent aussi un apprentissage plus pratique que l'apprentissage que nous trouvons dans les romans de la bonne compagnie et qui peut être initié par leur mère. En plus, elles se présentent comme elles sont : des filles du monde. L'amour-passion est absent de ces romans et on cherche le plaisir instantané pour chasser l'ennui.

3 Deux « parcours de formation » au libertinage

Dans ce chapitre, nous proposerons une analyse plus détaillée des romans libertins. Nous commencerons par les débuts du libertinage : comment est-ce que les jeunes libertins (et les jeunes libertines) sont amené(e)s au libertinage ? Ensuite, nous étudierons leur pratique dans un effort de définir en quoi consiste leur libertinage et pour finir, nous commenterons l'évolution qu'ils connaissent. Cela nous permet-il de comprendre ce qu'ils pensent du libertinage ?

3.1 Les débuts du libertinage

Le parcours libertin ne débute pas de la même façon dans les différents romans libertins. Dans les romans de l'ascension de la jeune fille, le désir trouve son origine dans la jeune fille elle-même et c'est sa propre curiosité qui la conduit vers les plaisirs du corps, d'abord, et de là au libertinage. En revanche, dans les romans de la bonne compagnie le jeune débutant n'éprouve le désir que lorsqu'il tombe amoureux d'une femme, lorsqu'il commence à jouer un rôle actif dans le commerce des femmes. Lorsqu'il s'agit d'analyser les débuts du libertinage que nous trouvons dans ces romans, il est donc nécessaire de faire une distinction entre ces deux types de romans libertins.

3.1.1 Le début du libertinage dans les romans de la bonne compagnie

3.1.1.1 Le premier contact avec le monde

Le jeune aristocrate entre dans le monde lorsqu'il a environ dix-sept ans. C'est son origine qui l'admet dans ce monde, pas son mérite :

J'entrai dans le monde à dix-sept ans, et avec tous les avantages qui peuvent y faire remarquer. Mon père m'avait laissé un grand nom, dont il avait lui-même augmenté l'éclat, et j'attendais de ma mère des biens considérables⁶⁵.

Assez vite après le premier contact avec le monde, le jeune homme se rend compte du vide qui y règne. Cet ennui que les jeunes gens trouvent là, les amène au plaisir. Ainsi, Meilcour affirme au début des *Égarements du cœur et de l'esprit* :

L'idée du plaisir fut, à mon entrée dans le monde, la seule qui m'occupa. La paix qui régnait alors me laissait dans un loisir dangereux. Le peu d'occupation que se font communément les gens de mon rang et de mon âge, le faux air, la liberté, l'exemple, tout m'entraînait vers les plaisirs : j'avais les passions impétueuses, ou, pour parler plus juste, j'avais l'imagination ardente, et facile à se laisser frapper. [...]

⁶⁵ Crébillon fils, *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, dans : Raymond Trousson, *Les romans libertins du XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Robert Laffont, S.A., 2001, p. 23.

Je voulais m'étourdir en vain sur l'ennui intérieur dont je me sentais accablé ; le commerce des femmes pouvait seul le dissiper⁶⁶.

L'ennui du monde entraîne le jeune débutant à chercher une occupation : il doit chasser le néant de sa vie. Aussi choisira-t-il le passe-temps le plus largement répandu dans la mondanité : le commerce des femmes.

3.1.1.2 Le désir naissant

Avec cette inclination pour les plaisirs du monde, le jeune homme n'a besoin que d'une femme qui s'occupe de lui. Il arrive, toutefois, qu'il éprouve certaines difficultés pour se lier avec une femme. C'est le cas de Meilcour :

La chose n'était pas sans difficulté, je n'étais attaché à aucun objet, et il n'y en avait pas un qui ne me frappât : je craignais de choisir, et je n'étais pas même bien libre de le faire. Les sentiments que l'une m'inspirait étaient détruits le moment d'après par ceux qu'une autre faisait naître⁶⁷.

Heureusement qu'après six longs mois la marquise de Lursay se charge de son éducation, de sorte qu'il développe une amitié pour elle et qu'il se sent assez à l'aise avec elle. En dépit de sa volonté de lui plaire et de l'espoir qu'il éprouve de voir un jour qu'elle l'aime, il ne réussit pas à lui avouer son amour. Mme de Lursay, pour sa part, aime Meilcour et connaît les sentiments que le jeune homme éprouve pour elle. Elle est, toutefois, obligée d'utiliser des ruses pour lui arracher l'aveu qui lui permettra de sauvegarder sa réputation.

Dans d'autres romans, le jeune homme n'a aucune difficulté pour s'attacher à une femme : dès qu'il entre dans le monde il est aussitôt pris sous les ailes d'une femme à la mode. Chez Duclos, le comte de *** évoque dans ses *Confessions* ses premières expériences dans le monde. Elles ont lieu immédiatement après sa sortie de l'Académie et il mentionne une partie de campagne qui constitue le début de sa vie libertine. À la campagne, il parvient à amuser le monde et à attirer l'attention de la marquise de Valcourt, qui fait de lui son petit amant.

Je m'y prêtais de meilleure grâce que l'on n'eût dû l'attendre d'un enfant qui n'avait aucun usage du monde : cependant je commençais à sentir des désirs que je n'osais témoigner, et que je ne démêlais qu'imparfaitement. J'avais lu quelques romans, et je me crus amoureux. Le plaisir d'être caressé par une femme aimable joint à l'impression que font sur un jeune homme du rouge, des diamants, des parfums, et surtout une gorge qu'elle avait admirablement belle, m'échauffait l'imagination ; enfin tous les airs séduisants d'une femme à qui le monde a donné cette liberté et cette aisance que l'on trouve rarement dans un ordre inférieur me mettaient dans une situation toute nouvelle pour moi. Mes désirs n'échappaient pas à la marquise, elle s'en apercevait mieux que moi-même, et ce fut sur ce point qu'elle voulut entreprendre mon éducation⁶⁸.

⁶⁶ Crébillon fils, *op.cit.*, p. 23-24.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 24.

⁶⁸ Charles Pinot Duclos, *Les Confession du comte de ****, dans : Raymond Trousson, *Les romans libertins du XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Robert Laffont, S.A., 2001, p. 183.

Elle réussit donc à faire naître ses désirs et de l'amener vers les plaisirs du monde.

Une autre femme qui parvient à susciter les passions d'un jeune homme est la marquise de B..., dans *Les Lauriers ecclésiastiques*. La femme est de nouveau présentée comme

belle comme le jour, elle l'était sans art et sans étude, âgée de vingt-six à vingt-sept ans, jouissant d'un très gros revenu, et débarrassée d'un mari fort sot et fort incommode, libre d'user de tous ses droits et de jouir de tous les plaisirs pour lesquels elle était née⁶⁹.

L'abbé T***, qui est sensible à la beauté féminine, s'éprend donc d'elle et les désirs se développent.

C'était « mon petit pupille », « mon petit abbé », enfin mille petits noms qu'on me donnait en rougissant toujours un peu, qui faisaient le même effet sur moi, et qui causaient une étrange émotion dans ma toute petite personne. Je profitais avec plaisir de tous les moments où mon oncle n'avait pas les yeux sur elle, pour la fixer avec ardeur⁷⁰.

Dans *Point de lendemain* de Vivant Denon nous trouvons, une fois de plus, la représentation d'une belle femme qui parvient à séduire un jeune homme, Damon. Les situations particulières dans lesquelles le couple se retrouve, favorisent leurs désirs et leurs plaisirs. Ainsi, en admirant le paysage, leurs visages se touchent par un mouvement imprévu de la voiture et le jeune Damon est capable de prendre Madame de T*** entre ses bras.

Dans un choc imprévu, elle me serra la main ; et moi, par le plus grand hasard du monde, je la retins entre mes bras. Dans cette attitude, je ne sais ce que nous cherchions à voir. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les objets se brouillaient à mes yeux, lorsqu'on se débarrassa de moi brusquement, et qu'on se rejeta au fond du carrosse⁷¹.

3.1.1.3 La satisfaction des désirs

Nonobstant le désir qui se développe tant chez le jeune débutant que chez la femme, il rencontre presque toujours un obstacle qui gêne sa satisfaction.

Ainsi, le comte de *** de Duclos ne sera pas rendu heureux à la campagne, puisque la marquise est accompagnée de son amant en titre et doit donc se méfier de l'éclat d'une rupture lorsque celui-ci découvrirait la liaison entre le comte et la marquise. Elle applique donc la ruse d'inviter le comte à venir la visiter à Paris, de lui donner après quelques visites un rendez-vous particulier et d'étaler alors toutes ses grâces.

[Je] la trouvai sur une chaise longue, appuyée sur une pile de carreaux. On respirait une odeur charmante, et vingt bougies répandaient une clarté infinie ; mais toute mon attention se fixa sur une

⁶⁹ La Morlière (attrib.), *Les Lauriers ecclésiastiques*, dans : Maurice Lever, *Anthologie érotique*, Paris, Éditions Robert Laffont, S.A., 2003, p. 514.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 515.

⁷¹ Vivant Denon, *Point de lendemain*, Raymond Trousson, *Les romans libertins du XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Robert Laffont, S.A., 2001, p. 1301.

gorge tant soit peu découverte. La marquise était dans un déshabillé plein de goût, son attitude était disposée par le désir de plaire et de me rendre plus hardi. Frappé de tant d'objets, j'éprouvais des désirs d'autant plus violents que j'étais occupé à les cacher⁷².

Elle augmente donc par la position dans laquelle elle se trouve l'ardeur du comte de sorte qu'il entreprend plus et surmonte l'obstacle de son innocence. Les désirs font leur travail puisque le comte obtient « la dernière faveur ayant encore [son] épée au côté et [son] chapeau sous le bras⁷³ ».

Dans *Les Lauriers ecclésiastiques*, la marquise de B... doit aussi procurer le moyen à l'abbé T*** de vaincre son incertitude et son innocence puisque

[la] sottise est la fidèle compagne des jeunes gens dans une première affaire, et puisque leur imprudence naturelle et la perversion dont ils sont tous doués, ne sont pas assez fortes pour la leur faire surmonter, on doit juger par là jusqu'à quel point les préjugés de leur âge leur en imposent, et leur font porter le respect ridicule qu'ils ont pour les femmes, dont la plupart sont bien éloignées d'être contentes d'un sentiment si stérile. Après tout, ce sont des gradations par où il faut nécessairement que tous les jeunes gens passent, et il n'arrive que trop souvent qu'ils s'en corrigent en donnant dans l'excès opposé⁷⁴.

C'est ainsi qu'elle se plaint d'une mauvaise santé pour pouvoir prendre des bains matinaux dans le cabinet qui se trouve dans le parc. Elle compte sur la hardiesse de l'abbé pour entrer dans ce cabinet lorsqu'il fait sa promenade. Pourtant, il n'ose pas et elle doit utiliser sa peur des anguilles pour qu'il entre dans le cabinet. Vu qu'ils sont interrompus là par la femme de chambre de la marquise, les deux amants doivent différer leur plaisir. Du coup, il faut organiser un rendez-vous particulier.

Je trouvai la marquise enfoncée dans une duchesse, parée du déshabillé le plus galant. Son attitude était touchante et voluptueuse ; une de ses jambes portait entièrement sur la duchesse, et l'autre portait à faux sur le parquet. Son jupon, presque entièrement relevé par cet écart, me laissait voir jusqu'aux genoux deux jambes parfaites pour la tournure et la proposition ; sa gorge, cette gorge adorable que j'idolâtrais, s'offrait presque toute à ma vue, une respiration précipitée la faisait soulever et m'en découvrait entièrement la beauté. Ses yeux divins étaient remplis d'un feu, d'une volupté qui me mit moi-même dans un état indéfinissable⁷⁵.

Ici, comme dans *Les Confessions du comte de ****, la femme étale ses beautés afin d'augmenter les désirs de l'homme.

Le plus grand obstacle à la satisfaction des désirs se trouve néanmoins dans *Les Égaréments du cœur et de l'esprit*, puisque ce n'est qu'à la fin du roman que Meilcour possédera la belle Lursay : la possession est retardée par les discours de Versac, qui jettent le discrédit sur la marquise de Lursay, et de l'amour que Meilcour sent pour Hortense de Théville. De nouveau, la femme doit pratiquer des ruses afin de convaincre l'homme.

⁷² Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 184.

⁷³ *Id.*

⁷⁴ La Morlière (attrib.), *op.cit.*, p. 515.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 522.

Premièrement, Lursay lui fait prendre place près d'elle, deuxièmement elle montre qu'elle a encore de tendresse pour lui en dépit de ses accusations :

Je levai les yeux sur elle un moment, et je la trouvai si belle ! Elle était dans une attitude si négligée, si touchante, et toutefois si modeste ! Ses yeux, qu'elle laissa tendrement tomber sur moi, m'assuraient encore de tant d'amour, qu'il se glissa dans mes sens je ne sais quel trouble [...] ⁷⁶.

Ensuite, elle fait ressortir sa passion de son discours :

Il était soutenu par un son de voix si flatteur que je ne pus l'entendre sans me sentir vivement ému, et sans me repentir de faire le malheur d'une femme qui, par sa beauté du moins, ne méritait pas une si cruelle destinée ⁷⁷.

Elle manœuvre donc Meilcour dans la position où elle le désire : elle obtient de lui qu'il s'efforce de la séduire.

Dans *Point de lendemain* par contre, le couple ne rencontre aucun obstacle. Le mari de Madame de T*** se retire immédiatement après le souper et les mystères de la nuit augmentent encore les attraits et les désirs des deux personnes. Après quelques confidences et quelques baisers, ils rencontrent sur leur chemin un pavillon qui, normalement, est fermé mais qui cette nuit se trouve ouvert – « par coïncidence ». Ce pavillon était auparavant un lieu de délices et il le sera de nouveau puisque c'est là que l'obscurité brise la pudeur du jeune Damon :

Nous [frémîmes] en entrant. C'était un sanctuaire, et c'était celui de l'amour. Il s'empara de nous ; nos genoux fléchirent : nos bras défaillants s'enlacèrent, et, ne pouvant nous soutenir, nous allâmes tomber sur un canapé qui occupait une partie du temple ⁷⁸.

Ces femmes mettent donc vraiment les jeunes hommes au monde et les amènent vers le libertinage et le grand commerce des femmes. Désormais, ces hommes sont véritablement acceptés dans la société et comme les règles l'exigent, ils voleront d'une femme à l'autre (à l'exception du comte de Mirbelle) comme il sied à un homme à la mode.

3.1.1.4 Les ruses des petits-maîtres et des roués

La femme possède non seulement des stratégies pour amener le jeune débutant aux plaisirs et au libertinage, les petits-maîtres et les roués y contribuent aussi. Ils expliquent le mode de vie dans la société, les règles que le jeune homme doit suivre pour parvenir et appartenir au cercle restreint de la mondanité, et surtout la nécessité d'une femme qui introduit le jeune homme dans la société.

⁷⁶ Crébillon fils, *op.cit.*, p. 154.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 155.

⁷⁸ Vivant Denon, *op.cit.*, p. 1305.

Il arrive, toutefois, que leurs discours ne suffisent pas pour amener le débutant au libertinage ; parfois, il faut des ruses. L'exemple le plus clair de l'influence que peut exercer un roué sur un jeune homme innocent se trouve dans *Les Malheurs de l'inconstance*. Le duc *** détourne l'attention du comte de Mirbelle de son amour Lady Sidley en le conduisant vers la séduction de la marquise de Syrcé. Son projet est contrecarré par le comte, qui s'oppose, mais le duc utilise une stratégie en plusieurs étapes – si bien que Mirbelle est amené, en effet, à séduire la marquise. D'abord, le duc influe sur la vanité et l'amour-propre du comte en disant qu'il croyait que le comte serait un grand homme dans la société, un roué à grand succès, et en louant la réputation de la marquise et la publicité que le comte pourrait tirer de sa séduction. Quand le duc s'aperçoit que Mirbelle n'entreprend rien, il prétend qu'il a entendu la marquise de Syrcé reprocher sa gaucherie à Mirbelle. Celui-ci est vexé, et veut convaincre la marquise lors d'une visite. Malheureusement, elle prend la fuite quand elle sait qu'il est là, ce qui convainc Meilcour de sa haine pour lui. Or, elle est vraiment amoureuse de lui ; seulement, elle ne veut pas céder, car elle est vertueuse et dévote. Quand le duc prétend que l'apparent dégoût de la marquise est en vérité du goût et qu'elle n'est pas vertueuse mais qu'elle a eu de nombreuses aventures, Mirbelle prend l'initiative de la séduire. De cette manière, le duc a guidé Mirbelle vers le désir d'obtenir les faveurs de la marquise de Syrcé et vers sa séduction.

Dans d'autres romans, les petits-maîtres et les roués attribuent plus d'importance aux discours qu'aux ruses. Dans *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, c'est par un discours de Versac que Meilcour est convaincu que la vertu de Lursay n'est qu'un prétexte. En plus, Versac emmène Meilcour à l'Étoile pour lui dévoiler sa vision sur le monde et apprendre à Meilcour ce qu'il doit faire pour réussir dans le monde. Bien sûr, ceci n'empêche pas que Versac parvienne à forcer Meilcour de visiter Madame de Senanges et de montrer, d'une manière particulière, qu'il est le maître de la conversation en opposant Madame de Théville et sa vertu à Madame de Lursay et Madame de Senanges. Ainsi, il suggère de nouveau que Madame de Lursay n'est pas aussi dévote qu'elle prétend.

3.1.2 Le début du libertinage dans les romans de l'ascension de la jeune fille

3.1.2.1 La fille et ses passions

Autrement que dans les romans de la bonne compagnie, ce ne sont pas d'autres personnes qui font naître les désirs des filles dans les romans de l'ascension de la jeune fille :

les passions se trouvent dans les filles mêmes qui cherchent, avant tout, à satisfaire leur curiosité. C'est leur tempérament qui les met sur la voie des passions et allume leurs désirs, de sorte qu'elles veulent savoir comment on répond à ces besoins – même si ce désir n'apparaît qu'à la rencontre d'un homme propice, à leurs yeux, à leur apprendre ce qu'elles ne peuvent qu'imaginer.

Nous constatons que les filles sont plus jeunes que les débutants de la bonne compagnie au moment où elles découvrent les passions ; elles n'ont en général que treize ans tandis que l'entrée dans le monde des jeunes hommes ne se fait qu'à dix-sept ans. Ainsi, dans *Margot la Ravaudeuse*, Margot nous désigne que ses désirs naissaient effectivement à treize ans :

Mon tonneau était le rendez-vous de tous les laquais de la rue Saint-Antoine. Ce fut en si bonne compagnie que je pris les premières teintures de la belle éducation et du savoir-vivre, que j'ai beaucoup perfectionnés depuis, dans les différents états où je me suis trouvée. Ma parentèle m'avait transmis par le sang et par ses bons exemples un si grand penchant pour les plaisirs libidineux que je mourais d'envie de marcher sur ses traces, et d'expérimenter les douceurs de la copulation⁷⁹.

Elle nous indique ses désirs qui surgissent ainsi que le fait qu'elle parviendra à s'éduquer et qu'elle connaîtra les règles du savoir-vivre ; elle obtiendra donc une certaine aisance dans la suite du roman. Mademoiselle Cronel, aussi connue sous le nom de Frétilton, a également treize ans quand ses désirs deviennent insupportables :

D'ailleurs, la pétulance de mes désirs s'irritait de plus en plus. J'avais déjà treize ans, j'étais formée d'un sang qui n'était pas tranquille à cet âge, et les adoucissements que j'apportais à leur violence, par un badinage secret, n'étaient pas suffisants pour apaiser les émotions intérieures qui m'agitaient⁸⁰.

Dans *Les Galanteries de Thérèse*, c'est de nouveau à la treizième année que les passions naissent :

Quoique dans un âge où les passions ne font qu'effleurer le cœur, je commençais déjà à sentir. La vue d'un homme bien fait excitait en moi une certaine curiosité dont je ne pouvais deviner le motif. L'impression que cette vue faisait sur moi était plus intéressante que les mouvements d'une curiosité ordinaire. Ce trouble avait quelque chose de doux et d'attrayant, dont la singularité frappait ma petite âme. Je cherchais à démêler la confusion de mes idées ; leur obscurité me dépitait, je voulais les écarter, mais c'étaient de courtes distractions, j'y revenais malgré moi ; séduite par un charme innocent, je m'y fixais. À force de chercher, cependant, mes yeux se dessillaient par degrés ; déjà j'entrevois... L'excellente maîtresse que la nature⁸¹ !

Nous constatons donc que le tempérament des filles les rend propices à la passion et au désir, de sorte qu'elles désirent satisfaire leur curiosité.

⁷⁹ Fougeret de Monbron, *Margot la Ravaudeuse*, dans : Raymond Trousson, *Les romans libertins du XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Robert Laffont, S.A., 2001, p. 679-680.

⁸⁰ Gaillard de La Bataille (attrib.), *Histoire de la vie et des mœurs de Mademoiselle Cronel dite Frétilton*, dans : Maurice Lever, *Anthologie érotique*, Paris, Éditions Robert Laffont, S.A., 2003, p. 28.

⁸¹ Anonyme, (attrib. Antoine Bret et/ou François Villaret), *Les Galanteries de Thérèse*, dans : Maurice Lever, *Anthologie érotique*, Paris, Éditions Robert Laffont, S.A., 2003, p. 241.

3.1.2.2 L'augmentation de la curiosité par le voyeurisme

Cette curiosité intérieure est encore renforcée par le voyeurisme, qui montre ce que ces jeunes filles doivent atteindre afin d'être capable de répondre à leurs besoins. Margot envie les plaisirs nocturnes de ses parents, et surtout de sa mère, auxquels elle assiste vu que la famille ne partage qu'une chambre à coucher : « j'aurais volontiers battu ma mère, tant je lui enviais les délices qu'elle goûtait⁸² ». Elle recourt à « la récréation des solitaires⁸³ » pour soulager ses désirs, mais ce n'est qu'une piètre solution qui ne la rend que plus passionnée. Il est remarquable que ces jeunes filles, par leur nature même, sachent même dans leur innocence se procurer du plaisir afin de soulager leurs passions.

Soit dit en passant, le voyeurisme peut aussi faire naître la curiosité et le désir de la jeune fille. C'est le cas dans *Félicia ou Mes fredaines*, où Félicia affirme qu'elle était ignorante avant de regarder sa tante et son confesseur, monsieur Béatin, à travers le trou d'une serrure :

Il faut si peu de chose pour bouleverser une jeune tête que je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Il me semblait bien que les entreprises du téméraire Béatin devaient aboutir à quelque chose ; mais je me tourmentai vainement pour deviner à quoi⁸⁴.

Elle veut donc vraiment savoir ce qui aurait pu arriver entre sa tante Sylvina et son confesseur, mais ce dernier sera remplacé par Lambert. En épiant le nouveau couple, Félicia découvre de plus en plus de choses qui l'instruisent dans le monde des plaisirs, même si elle n'arrive pas à l'entière instruction puisque Sylvina et Lambert se retirent de la chambre : Félicia n'est donc plus capable de les guetter.

Indépendamment du fait qu'il peut augmenter les désirs d'une jeune fille, le voyeurisme peut aussi susciter les passions d'une femme expérimentée. Ainsi, les plaisirs partagés de Thérèse, femme de chambre de Félicia, et Caffardot, dans un lit à côté de celui de Félicia, mettent le feu aux désirs de l'héroïne :

La part que je l'entendais prendre aux travaux de l'heureux prosélyte allumait en moi mille feux. Caffardot, qui, dans ses ravissements, laissait échapper quelques *Sainte Vierge, Saint-Esprit, Ah ! doux Jésus !* me divertissait au possible. En un mot, j'unis mon intention à ce couple fortuné, l'écho de leurs plaisirs retentit plusieurs fois en moi⁸⁵.

Une situation comparable est décrite dans *Margot la Ravaudeuse* : elle épie le frère Alexis et Madame Thomas et se trouve emportée par la scène observée :

J'avoue que je n'eus pas la force de voir de sang-froid une scène si luxurieuse. Je voulais user de la mince ressource de mon index pour me soulager, lorsque j'aperçus un bout de cierge sur une méchante

⁸² Fougeret de Monbron, *op.cit.*, p. 680.

⁸³ *Id.*

⁸⁴ Andréa de Nerciat, *Félicia ou Mes fredaines*, dans: Raymond Trousson, *Les romans libertins du XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Robert Laffont, S.A., 2001, p. 1076.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 1132.

tablette. Je l'empoignai avec rage, et me l'introduisis le plus avant qu'il me fut possible, les yeux toujours fixés sur mes deux acteurs. Si je n'éteignis pas le feu dont je me sentais dévorée, au moins le calmai-je en partie⁸⁶.

Dans l'*Histoire de la vie et des mœurs de Mademoiselle Cronel dite Frétilton*, la contemplation érotique est tout aussi présente : l'héroïne est séduite par Carlerio lorsqu'elle est encore étendue au lit et qu'elle essaie de se cacher de sa mère qui, elle-même, est en train de jouir :

Voulant cacher ma défaite, j'avançai ma main tremblante d'émotion, je tirai le rideau de mon lit afin d'examiner si ma mère était assez occupée de Bertides pour ne pas s'apercevoir de ce que méditait l'enflammé Carlerio. Le point de vue dont je fus frappée précipita le moment de son triomphe. Ma chère maman, avec Bertides, répétait un acte du triolet amoureux que nous avons représenté la veille. L'empire des modèles me soumit et me causa un transport de goût qui me fit jouer mon rôle avec une vivacité qui surprit Carlerio⁸⁷.

Le voyeurisme peut donc jouer un rôle dans la naissance (et la satisfaction) des désirs de nos jeunes héroïnes. Leur éducation sexuelle fait des progrès par ce voyeurisme : il arrive donc qu'elles connaissent mieux que les jeunes débutants les stratégies de séduction et les plaisirs du corps. Ceci explique pourquoi il y a plus d'obstacles à surmonter dans les romans de la bonne compagnie : l'innocence du héros est plus grande que celle de la jeune fille qui vraiment souhaite les nouvelles expériences qu'elle peut avoir. En outre, elle sait en quoi ces expériences consistent, tandis que les jeunes hommes doivent surmonter leur innocence et montrer de la hardiesse pour séduire une femme.

3.1.2.3 Autres instruments qui agrandissent les désirs de l'héroïne ou qui contribuent à son apprentissage

À part le voyeurisme, nous découvrons d'autres moyens qui suscitent le désir. La lecture des romans libertins et érotiques, qui constitue une sorte de voyeurisme indirect, médiat, peut lui aussi augmenter les désirs et peut également constituer une étape dans l'éducation sexuelle de la fille. Javotte par exemple avoue qu'elle a appris des choses de certains romans libertins :

[Les] romans de MM. La Mettrie, Diderot et Crébillon m'aident à faire un cours complet et rapide de volupté ; je leur dus l'art de raffiner et de créer les plaisirs, de faire remplacer les sens par l'esprit ou la réalité par l'imagination⁸⁸.

Quant à Mademoiselle Cronel, elle lit des livres pour en tirer des leçons avant que n'a lieu sa première expérience sexuelle :

⁸⁶ Fougeret de Monbron, *op.cit.*, p. 703.

⁸⁷ Gaillard de La Bataille (attrib.), *op.cit.*, p. 94.

⁸⁸ Anonyme, *Mademoiselle Javotte*, dans : Maurice Lever, *Anthologie érotique*, Paris, Éditions Robert Laffont, S.A., 2003, p. 473.

Pour me rendre plus digne de plaire, j'ornai mon esprit par des lectures instructives et amusantes. Brantôme et Aloïzia l'embellirent de mille jolies choses ; les estampes fines qu'on y trouve faisaient les délices de mes yeux, et j'attendais avec impatience le moment d'en réaliser les figures⁸⁹.

Ce passage nous indique que l'art pictural est, lui aussi, propice aux passions : les désirs de Félicia sont allumés par les peintures qui se trouvent dans sa maison.

Il n'était guère possible que l'air d'une maison où Vénus était si dévotement adorée ne fût contagieux pour moi. Les amis, les conversations, les événements soupçonnés, entrevus ; des tableaux, des esquisses libres, que j'épiais soigneusement, tout aidait à la nature. J'étais déjà savante et résignée à tout ce que mon bon génie pourrait exiger de moi ; je n'attendais plus que les heureuses occasions de vivre⁹⁰.

Aussi la lecture des livres est capable d'allumer les feux de la passion chez Félicia : lorsqu'elle lit *Thérèse philosophe*, la passion naît.

3.1.2.4 La satisfaction des désirs et de la curiosité

En ce qui concerne la première expérience sexuelle de la jeune fille, elle suit de près la naissance de ses désirs et l'éventuel voyeurisme qui les augmente. Les premiers amants ne sont en général pas des hommes riches ; ils sont tout simplement présents au moment où l'héroïne décide de se procurer un ami qui répond à ses besoins. Margot décide de chercher un ami parmi les visiteurs de son tonneau afin de satisfaire ses désirs ; l'élus est Monsieur Pierrot, et ils scellent leur liaison dans un petit cabaret. Cela ne va pas de soi : ils doivent rester debout (faute de meuble qui leur permettrait de s'allonger) et ils n'arrivent pas immédiatement à s'unir :

Quoi qu'il en soit, malgré notre patience et notre courage mutuels, nous n'avions fait encore que de bien médiocres progrès, et je commençais à désespérer que nous pussions couronner l'œuvre, lorsque Pierrot s'avisait de mouiller de sa salive la foudroyante machine. O nature ! nature, que tes secrets sont admirables⁹¹ !

Félicia aussi aimerait savoir à quoi aboutit l'empressement du confesseur : elle décide donc de parler à son maître de danse, Belval, de ce qu'elle a vu. Or, celui-ci est assez rusé pour profiter de la situation – il imite les gestes du confesseur :

Je ne m'étais pas attendue à cette licence ; il parcourait sans obstacle ce dont jamais encore main d'homme n'avait approché... Je me préparais à quereller ; mais la bouche de l'adroit libertin mura brusquement la mienne... une langue ! un doigt !... L'ivresse d'une sensation inconnue s'empara de tous mes sens... Dieu ! quel instant ! et de quel autre il allait être suivi, si la sonnette de ma tante⁹² !...

Sylvina, qui soupçonne cette indécence, renvoie Belval. Félicia doit attendre jusqu'à ce que le Monseigneur de ***, amant de Sylvina, jette son regard sur elle pour développer un peu plus

⁸⁹ Gaillard de La Bataille (attrib.), *op.cit.*, p. 26.

⁹⁰ Andréa de Nerciat : *op.cit.*, p. 1086.

⁹¹ Fougeret de Monbron, *op.cit.*, p. 681.

⁹² Andréa de Nerciat, *op.cit.*, p. 1077.

ses connaissances. De nouveau, les passions s'interrompent par l'intervention de Sylvina, mais l'apprentissage sexuel de Félicia a toutefois fait de nouveaux progrès.

Avouons ingénument que Sa Grandeur me fit éprouver avec la dernière vivacité ce que j'avais dû à Belval en pareille occurrence. Les choses allèrent même cette fois-ci beaucoup plus loin. Comme j'avais un peu perdu connaissance et que, par un heureux instinct, j'avais pris sur le bord de ma bergère la position la plus favorable, monseigneur en profitait : déjà quelque chose de très ferme me causait un certain mal... Mais un bruit soudain qui se fit entendre dans l'antichambre fit lâcher prise à mon vainqueur, il eut à peine le temps de se rajuster⁹³.

Ce sera donc le neveu de Monseigneur, le chevalier d'Aiglemont, qui aura l'honneur de dépuceler Félicia. Pour cela, il doit se cacher dans une armoire afin d'éviter Sylvina. Quand le moment du pucelage arrive, Félicia éprouve néanmoins de grandes douleurs et ils doivent reprendre plusieurs fois l'affaire avant de parvenir au but. Cette première expérience est donc une grande déception pour Félicia, contrairement à ce qu'elle en attendait. Aussi parle-t-elle de « la sanglante cérémonie de [sa] consécration⁹⁴ ».

Mademoiselle Cronel cherche, elle aussi, à connaître les mystères du sexe mais elle n'a pas assez de patience pour attendre jusqu'à ce que sa mère ait trouvé un candidat assez riche. Aussi se laisse-t-elle séduire par son intendant, qui ne refuse pas ce que lui est offert.

Il venait au logis avec beaucoup d'assiduité, ma mère le recevait avec attention, je le voyais avec plaisir ; je m'aperçus qu'il cherchait à me plaire. Cette découverte me flatta et devinant ses intentions, je lui facilitai les moyens de me voir tête à tête. Il eut avec moi des façons libres et aisées qui m'enchantèrent. Le cérémonial me déplaisait, sa familiarité me charma. Il s'attendrit, j'étais émue : mes désirs, d'accord avec les siens, ne me laissèrent pas réfléchir sur la conséquence de la perte que j'allais faire et que je croyais irréparable. Enfin, M. l'intendant cueillit une fleur que ma mère destinait à un duc et pair, ou tout au moins à un riche financier. En vain aurais-je voulu m'en défendre ; j'avais des passions mutines et trop difficiles à gouverner, surtout dans une occasion de les satisfaire⁹⁵.

Heureusement pour mademoiselle Cronel, l'intendant connaît un moyen pour lui rendre une apparence de pucelage, de sorte qu'elle pourra encore en tirer profit.

Dans *Les Galanteries de Thérèse*, l'héroïne se laisse assez facilement séduire par G... - ici encore contre les volontés de sa mère, qui l'avait prévenue de ne pas donner beaucoup de libertés à cet homme. Bien sûr, ce discours maternel et raisonnable a l'effet opposé, car Thérèse pense que sa mère ne lui interdit le plaisir que pour la tourmenter.

C'est donc un pur caprice qui la porte à m'interdire des choses qui doivent être charmantes, quoique je ne les connaisse pas ; l'idée imparfaite que je m'en forme me transporte : je le saurai, ce quelque chose que l'on veut que j'ignore⁹⁶.

Ainsi, lorsque G... se joint à Thérèse lors d'une promenade matinale, elle n'a pas l'intention de lui refuser quoi que ce soit. Elle est néanmoins fortement impressionnée par l'ardeur de son amant, de sorte qu'elle perd connaissance :

⁹³ Andréa de Nerciat, *op.cit.*, p. 1093.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 1101.

⁹⁵ Gaillard de La Bataille (attrib.), *op.cit.*, p. 28.

⁹⁶ Anonyme (attrib. Antoine Bret et/ou François Villaret), *op.cit.*, p. 243.

Un sentiment de plaisir et de douleur vint me rappeler à la vie ; j'ouvris les yeux, je me trouvai dans les bras de l'amour vainqueur. L'état où j'étais, les transports de G... m'apprirent son triomphe : ce que je venais d'éprouver ne me permettait pas de me mettre en colère. Les premiers traits de volupté que j'avais éprouvés me causaient des ravissements auxquels je m'abandonnais tout entière⁹⁷.

Javotte aussi est amenée vers le plaisir par plusieurs personnes. En premier lieu nous avons Saint-Frai, le garde du roi et futur greluchon de Javotte, en deuxième lieu l'abbé, ensuite l'avocat et enfin le financier Rondain. Il est pour le moins remarquable que le début de son apprentissage sexuel se soit fait en une seule journée, par la succession de tous les hommes mentionnés ci-dessus...

3.2 La pratique du libertinage

Même si le début du libertinage diffère considérablement entre les romans de la bonne compagnie et les romans de l'ascension de la jeune fille, la pratique du libertinage est une situation commune aux deux parcours. Dans les deux cas, les hommes et les femmes libertins suivent leur goût, ils explorent leur sexualité en prenant différents amants, ils essaient de se profiler comme une personne à la mode, aimée et admirée par tout le monde. Pourtant, au fur et à mesure que le temps passe, l'ennui s'introduit dans leur monde.

Nous commencerons toutefois notre analyse de la pratique du libertinage en indiquant une petite différence entre les deux groupes de romans, à savoir l'opposition entre l'aspiration à l'aisance dans les romans de l'ascension de la jeune fille et l'apprentissage des règles de la société et de la dissimulation dans les romans de la bonne compagnie. Ensuite, nous aborderons successivement l'apprentissage de la sexualité, les différents amants que nous rencontrons dans les romans, la caractérisation comme personne à la mode et ensuite l'ennui qui règne dans le monde du libertinage.

3.2.1 Le goût combiné avec la liberté ou avec des règles strictes

Dans ce qui suit, nous parlerons en premier lieu de la notion de « goût », que nous retrouvons dans chaque roman libertin. Nous ferons ensuite une distinction entre l'apprentissage des règles de la société et l'aspiration à l'aisance.

3.2.1.1 Le goût

Nous retrouvons l'amour-goût dans les deux groupes de romans libertins. L'homme libertin des romans de la bonne compagnie ne s'attache pas par amour à une femme, il ne

⁹⁷ Anonyme (attrib. Antoine Bret et/ou François Villaret), *op.cit.*, p. 244.

s'agit pour lui que de satisfaire ses désirs, d'obtenir la victoire pour ainsi flatter son orgueil et se profiler comme un homme à la mode. Le comte de *** admet explicitement que ce n'est que le goût qui règne :

Pour moi qui n'avais point de prétentions, et qui n'étais pas dans l'âge de l'ambition, je suivis mon goût ; mon cœur ne pouvait pas demeurer oisif, et mon premier soin fut de chercher une femme à qui je pusse m'attacher⁹⁸.

En outre, même si, à la fin de sa carrière libertine, il est amoureux de Madame de Selve, il se laisse séduire par Madame Dorsigny puisqu'elle atteint son goût.

Je ne lui donnai assurément aucune préférence sur Madame de Selve à qui elle était inférieure de tout point, elle n'avait pour elle que la nouveauté. Mon cœur fut toujours à Madame de Selve ; mais je résolus de m'amuser avec Madame Dorsigny, elle ne méritait pas autre chose, et ne paraissait pas exiger davantage⁹⁹.

L'abbé T*** suit aussi son goût lorsqu'il accepte ce que la jeune Clairette lui présente, à savoir son corps. Il n'est pas réellement attaché à elle, mais il succombe à la tentation et ne le regrette pas. Nous constatons donc que le goût a toujours une grande influence sur les hommes, il peut même apparaître en combinaison avec l'amour. Toutes les maîtresses que les hommes possèdent dans leur carrière libertine ne sont choisies que par le goût, et non par l'amour qui n'arrive qu'à la fin du roman (ou du moins, les deux amoureux ne se trouvent qu'à la fin du roman), après que l'homme a eu de nombreuses aventures et s'est profilé comme un homme à la mode.

D'une même manière, les filles du monde se procurent des amants, pas toujours en premier lieu pour l'argent, mais pour le goût. Évidemment, leur premier amant n'est en général pas capable de leur procurer de l'argent et une vie aisée : le palefrenier de Margot, le garde du roi de Javotte, l'intendant de Mademoiselle Cronel ne sont que là pour satisfaire leurs désirs. En outre, les deux premiers hommes parviennent même à obtenir de l'argent des filles : Margot paie le plus souvent les dépenses du palefrenier tout comme Javotte se trouve obligée à céder une partie de ses richesses à Saint-Frai, son greluchon. Mademoiselle Cronel gardera même l'intendant après qu'elle a fait de nombreuses escapades amoureuses à Rouen. Il se fait passer pour son oncle, tandis qu'elle joue la fille vertueuse : de cette manière, ils se trouvent libres de jouir de leur goût.

D'autres amants, plus ou moins pauvres, sont désirés par goût ; les filles les tiennent comme des substituts à leur bienfaiteur. Lorsque Margot est entretenue par Monsieur de Mez***, elle a des relations avec son perruquier et un mitron de sorte que « l'amour [lui]

⁹⁸ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 200.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 255.

donnait au-delà de [ses] besoins libidineux¹⁰⁰ ». En plus de ces deux garçons, elle a une autre manière pour satisfaire ses désirs qui ne sont pas inspirés par la richesse :

Comment est-il possible que Margot, qui est née avec un tempérament de Messaline, ait pu se contenter de gens qu'elle ne voyait que par intérêt, et qui la plupart n'étaient rien moins que des Hercules dans les travaux libidineux ? [...] Sachez donc, messieurs, qu'à l'exemple des duchesses de la vieille cour et de plusieurs de mes compagnes, j'ai toujours eu [...] un jeune et vigoureux laquais, et je m'en suis si bien trouvée que tant que l'âme me battra au corps, je ne changerai point de méthode¹⁰¹.

Elle énumère les avantages des laquais et nous instruit du fait qu'elle-même a toujours soigné l'éducation de ses laquais – avec le souci, bien sûr, de les former à son goût. Ceci lui a donné l'avantage d'une « recette dont [elle se sert] journellement pour modérer les feux de l'incontinence¹⁰² ».

C'est de la même manière que Thérèse se procure des amants supplémentaires lorsqu'elle se lasse de G..., qui ne parvient pas à satisfaire les désirs de la jeune fille ardente.

Je communiquai mes chagrins à ma mère ; elle entra dans mes peines avec bonté et son amitié pour moi lui suggéra un moyen de me soulager. Elle me conseilla d'associer à G... quelques personnes en état de remplir les intervalles, et me fit envisager que cette conduite, avantageuse pour plus d'une raison, ne manquerait pas de produire des améliorations considérables dans nos affaires et mes plaisirs. Je goûtais les leçons d'une politique qui s'accordait si bien avec la situation de mon cœur¹⁰³.

Javotte aussi se laisse mener par le plaisir : lorsque le financier Rondain lui donne un maître de musique, ce dernier se transforme aussitôt en son amant. En outre, elle garde ses anciens admirateurs comme amants et parvient même à séduire l'avocat qui l'aime de bon cœur et essaie de la ramener à la vertu. Elle ne l'estime pas, à cause de son discours sur la vertu, mais ne peut pas résister à sa volupté :

ce singulier combat de plaisir et de sentiment, qu'il lui plaisait de mettre en jeu en cette occasion, tourna au profit de la volupté, et l'amant dut à ma lubricité un bonheur qu'il crut devoir à son mérite¹⁰⁴.

De surcroît, elle accorde ses nuits à l'abbé, dont elle dit : « [cet] homme m'était si nécessaire, il m'instruisait sur tant de matières, que je ne pouvais donner trop de temps pour prendre de ses leçons¹⁰⁵ ». Tout bien considéré, Javotte jouit des plaisirs tout en gardant le financier qui l'entretient à part : elle ne lui accorde que le minimum nécessaire.

Les filles font donc une distinction entre leur amant en titre, qui les maintient et ne jouit que des plaisirs qu'à cause de sa richesse, et ses amants qu'elle choisit par goût et avec lesquels elle sait vraiment s'amuser et goûter des passions.

¹⁰⁰ Fougeret de Monbron, *op.cit.*, p. 696.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 730.

¹⁰² *Ibid.*, p. 731.

¹⁰³ Anonyme (attrib. Antoine Bret et/ou François Villaret), *op.cit.*, p. 245.

¹⁰⁴ Anonyme, *Mademoiselle Javotte*, p. 473.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 477.

3.2.1.2 La société, ses règles et la dissimulation

Le goût est donc une caractéristique commune aux deux groupes des romans libertins, mais ce goût se combine chaque fois avec d'autres concepts. Dans les romans de la bonne compagnie, le goût est borné par les règles de la société – ce qui veut dire que l'homme libertin n'a pas toute la liberté de suivre son goût, et qu'une femme doit s'occuper de sauver sa réputation.

Une de ces règles est que la femme ne peut pas prendre l'initiative dans les affaires de l'amour. C'est pour cette raison que Madame de Lursay se trouve obligée à contraindre Meilcour à avouer son amour. Elle l'aime et elle sait qu'il répond à ce sentiment, mais c'est par la conversation qu'elle doit l'amener vers l'amour, lui arracher un aveu. Ainsi, elle est sûre qu'il a du goût pour elle et qu'elle peut déployer toutes ses ruses afin de lui faire surpasser son innocence et sa pudeur.

Une autre règle dicte que le jeune débutant doit être introduit dans le monde par une femme qui a déjà acquis une certaine réputation. Une femme à la mode, donc, qui est assez digne que le public en parle. C'est la raison pour laquelle Versac, un roué avec beaucoup d'expérience, essaie de convaincre Meilcour de la nécessité de choisir Madame de Senanges :

« [Je] vous dirai simplement que Madame de Senanges vous convient mieux que Madame de Mongennes : celle-ci compterait pour rien, même en vous ayant, le bonheur de vous plaire ; l'autre ne croirait jamais pouvoir assez d'en faire honneur : et à l'âge où vous êtes, c'est à la plus reconnaissante, et non à la plus aimable, que vous devez donner la préférence¹⁰⁶ ».

En ce qui concerne les femmes que l'homme choisit d'attaquer, il doit être certain de pouvoir les séduire, car un homme n'entreprend que des conquêtes sûres. Lorsque le comte de *** retrouve la société française après la pénible affaire avec Milady B*** en Angleterre, il faut qu'il s'occupe d'une nouvelle conquête. Le comte, cependant, doit faire un bon choix :

[Une] conquête nouvelle m'était nécessaire ; et je me trouvais dans un assez grand embarras. Après un an d'absence, c'était une espèce de début ; on était attentif au choix que j'allais faire ; de ce choix seul pouvaient dépendre tous mes succès à venir. Madame de Limeuil me parut d'abord la seule femme digne de mes soins ; mais la réflexion sut réprimer ce premier transport. Elle était jeune, elle passait pour sage, et il fallait qu'elle le fût, car on n'avait point encore parlé d'elle. L'attaquer, et ne pas réussir, c'était me perdre ; un homme à la mode ne doit jamais entreprendre que des conquêtes sûres¹⁰⁷.

Cette règle est également la raison pour laquelle le duc, dans *Les Malheurs de l'inconstance*, veut de la vengeance : sa séduction de la marquise de Syrcé n'a pas réussie, elle lui refuse le plaisir qu'il cherche. Elle sait qu'il n'aime pas vraiment ; vertueuse, elle ne cède pas à ses discours habilement menés. Ceci pique l'orgueil du duc qui veut se venger en utilisant

¹⁰⁶ Crébillon fils, *op.cit.*, p. 142.

¹⁰⁷ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 220.

Mirbelle, qui selon sa stratégie devrait séduire la marquise et ensuite rompre avec beaucoup d'éclat.

D'ailleurs, la règle la plus importante pour un homme libertin est d'augmenter la liste de ses conquêtes. Le comte de *** a une stratégie pour cela :

C'est l'usage parmi les amants de profession d'éviter de rompre totalement avec celles qu'on cesse d'aimer. On en prend de nouvelles, et on tâche de conserver les anciennes, mais on doit surtout songer à augmenter la liste. J'étais trop enivré des erreurs du bon air, pour avoir négligé un point aussi essentiel ; ainsi j'avais toujours quelque ancienne maîtresse qui me recevait sans façon, lorsque je me trouvais sans affaire réglée. Ces femmes de réserve sont de celles que l'on a sans soin, qu'on perd sans se brouiller, et qui ne méritent pas d'article séparé dans ces mémoires¹⁰⁸.

Évidemment, plus la femme est célèbre et admirée dans la société, plus la conquête donnera de la renommée au libertin. Afin de séduire, l'homme doit utiliser différentes stratégies verbales et être capable de dissimuler qu'il n'aime pas véritablement la femme et improviser parfois ce qu'il fera et dira dans le moment même. En outre, il doit pénétrer les ruses des femmes et profiter des chances qui lui sont offertes. Nous constatons donc que l'homme et la femme mondains doivent tenir compte de plusieurs règles qui brident leur goût.

3.2.1.3 Le but de l'aisance

En opposition avec ce monde régi par des règles nous retrouvons beaucoup plus de liberté dans la société des filles du monde, même si elles aussi doivent tenir compte de plusieurs choses. En premier lieu, nous pouvons observer que les filles se lient avec des hommes avec lesquels ils veulent avoir une liaison, qu'elles ont la possibilité de tenir plusieurs amants à la fois, et qu'elles ne doivent pas répondre aux exigences de la dissimulation de l'aristocratie. Évidemment, elles cherchent à parvenir, donc à mener une vie plus aisée. Par là, elles aspirent à vivre au niveau de l'aristocratie, à être admirée par les autres et appartenir à la mondanité. Elles ne rencontrent en général pas d'homme dont elles tombent amoureuses, en opposition avec les hommes libertins des romans de la bonne compagnie qui, à la fin du roman, trouvent le véritable amour. Ceci parce que les filles jouissent déjà d'une certaine liberté, tandis que les hommes libertins se sentent contraints par les règles strictes de la société et qu'ils ne retrouvent la liberté que dans l'amour sincère.

Dans leur quête d'aisance, les filles doivent cependant dissimuler le dégoût et la honte qu'elles éprouvent dans certaines situations. En outre, le fait qu'elles n'aiment pas leurs entreteneurs doit être caché. Même si les filles ne doivent pas s'assurer de la bonne réputation de leurs amants en général, elles doivent jouer la fille vertueuse auprès de leur amant en titre.

¹⁰⁸ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 214.

En outre, plus elles s'élèvent dans la société, plus elles doivent chercher un amant riche et renommé : ce n'est qu'ainsi qu'elles peuvent devenir des femmes à la mode.

3.2.2 L'apprentissage de la sexualité

Avant que ce goût si déterminant dans les relations puisse réellement se développer, les jeunes doivent s'initier à la sexualité. Ceci se fait naturellement par leur premier amant, mais il est nécessaire, surtout pour les filles libertines qui doivent s'adapter à leurs différents amants, d'acquérir de l'expérience.

Dans les romans de la bonne compagnie, la référence à la sexualité reste allusive. Ainsi, dans *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, Meilcour dit qu'il se rend « aussi coupable [qu'il] pouvait l'être¹⁰⁹ » lorsqu'il fait l'amour avec Madame de Lursay et que « l'enjouement le plus tendre, et le badinage le plus séduisant, enfin, tout ce que l'amour a de charmant quand il ne se contraint plus¹¹⁰ » est ce qu'il sent. Le comte de *** parle dans ses *Confessions* d'« obtenir la dernière faveur¹¹¹ », d'« obtenir un bonheur¹¹² » etc. Lorsque Mirbelle séduit enfin la marquise de Syrcé dans *Les Malheurs de l'inconstance*, il donne cette description de l'acte sexuel :

J'osai profiter de tant d'avantages réunis, j'osai (peut-être son cœur me le pardonne) j'osai tout, un voile de verdure enveloppa la pudeur, le sylphe devint homme et l'homme devint un dieu¹¹³...

Dans *Point de lendemain*, d'ailleurs, on parle de « [la] lune [qui] se couchait, et le dernier de ses rayons emporta bientôt le voile d'une pudeur qui, je crois, devenait importune¹¹⁴ ». Dans *Les Lauriers ecclésiastiques*, l'abbé donne la marquise de B... « avec impétuosité les dernières marques d'un amour parvenu à l'excès¹¹⁵ ».

Même si l'homme libertin parvient à séduire nombreuses femmes, comme le comte de *** de Duclos, nous ne retrouvons donc pas les descriptions détaillées des romans de l'ascension de la jeune fille ; l'explicite est évité. En plus, nous ne constatons pas une véritable évolution au cours du temps ; nous n'assistons pas réellement à une évolution dans la sexualité, du moins, elle n'est pas mentionnée, tandis que cette évolution se trouve bien dans les romans de l'ascension de la jeune fille.

¹⁰⁹ Crébillon fils, *op.cit.*, p. 159.

¹¹⁰ *Id.*

¹¹¹ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 184.

¹¹² *Ibid.*, p. 189.

¹¹³ Claude-Joseph Dorat, *Les Malheurs de l'inconstance*, dans: Raymond Trousson, *Les romans libertins du XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Robert Laffont, S.A., 2001, p. 978.

¹¹⁴ Vivant Denon, *op.cit.*, p. 1305.

¹¹⁵ La Morlière (attrib.), *op.cit.*, p. 523.

En effet, dans les romans qui leur sont consacrés, les filles subissent un changement en ce qui concerne leurs connaissances de la pratique sexuelle, ne fût-ce que parce qu'elles doivent répondre aux désirs de leurs amants. Au début, lorsqu'elles ont pris un premier amant pour satisfaire leur curiosité, elles pensent qu'elles savent tout – mais leurs expériences ultérieures leur ouvrent les yeux. Ainsi, lorsque Margot se trouve dans la maison de Madame Florence, son premier amant l'étonne : il est partisan de la sodomie. Vu qu'il y a encore d'autres amants qui ont fait une forte impression sur Margot, elle nous affirme :

Pendant environ quatre mois que je demeurai chez Madame Florence, je puis me vanter d'avoir fait un cours complet dans la profession de fille du monde ; et que lorsque je sortis de cette excellente école, j'avais assez d'acquis pour le disputer à tous les luxurieux anciens et modernes dans l'art profond de varier les plaisirs, et dans la pratique de toutes les possibilités physiques en matière de paillardise¹¹⁶.

Dans *Les Galanteries de Thérèse*, l'héroïne a déjà eu plusieurs amants avant de se retrouver dans une petite maison avec un groupe de gens qui lui apprennent beaucoup de choses.

Les désirs variés et multipliés à l'infini produisaient à tous moments quelque chose de nouveau. On fit des essais de volupté dont la singularité ingénieuse me remplit d'admiration. Les expériences furent poussées si loin que, malgré mon grand usage, je fus obligée de convenir que je n'étais qu'une écolière¹¹⁷.

La même situation se trouve dans *Mademoiselle Javotte* lorsque Javotte se laisse mener dans une petite maison où se trouvent de jeunes nobles et des actrices de l'Opéra : c'est une étape importante dans son apprentissage de la sexualité :

[Les actrices de l'Opéra] portaient les airs du monde et la liberté dans les manières à un point de perfection qui me fit rougir de mon ignorance. Je fus pendant plus de quatre heures la seule qui n'osât s'amuser qu'avec son amant et qui eût la simplicité de traiter un homme de qualité de monsieur. Mais comme je le viens de dire, je suivis bientôt l'exemple, et je sortis professe d'une maison où je n'étais cependant pas entrée novice¹¹⁸.

Non seulement il y a une plus grande évolution de la pratique sexuelle dans les romans de l'ascension de la jeune fille, les descriptions de cette pratique y sont plus explicites que dans les romans de la bonne compagnie : nous l'avons vu dans les citations mentionnées dans la première partie de ce chapitre.

3.2.3 La succession d'amants

Comme les libertines essaient de se procurer une vie aisée, il est normal qu'elles veuillent toujours trouver un amant plus riche et plus connu ; c'est ce qui explique la série impressionnante d'amants qui défilent dans ces romans. En outre, elles maintiennent plusieurs amants à la fois, pour agrandir leurs richesses. Il arrive, toutefois, que l'amant en titre

¹¹⁶ Fougeret de Monbron, *op.cit.*, p. 692-693.

¹¹⁷ Anonyme (attrib. Antoine Bret et/ou François Villaret), *op.cit.*, p. 280.

¹¹⁸ Anonyme, *Mademoiselle Javotte*, *op.cit.*, p. 477.

découvre ces tromperies – ce qui complique, évidemment, les choses lorsqu’il faut chercher un nouveau protecteur. C’est le cas de Mademoiselle Cronel, qui est surprise par son amant, un riche baron allemand, lors d’une aventure avec le chevalier de Foliade. Comme le baron a publié l’affaire et que, par la suite, personne ne veut se lier avec elle, Frétilton se trouve réduite à jouer dans le théâtre. Évidemment, Mademoiselle Cronel ne prend pas le chevalier comme amant : il est trop pauvre. C’était seulement l’aspiration au plaisir et au changement qui la décidait à le suivre. C’est donc un bon exemple d’un amant qu’on prend par goût, pour le plaisir.

Ce plaisir est aussi un argument dans les romans de la bonne compagnie. L’aventure à Venise du comte de ***, dans les *Confessions*, en est le meilleur exemple. Mais la raison la plus importante pour faire succéder les maîtresses est la renommée : un homme ne se fournit qu’un nom en augmentant sa liste des conquêtes. Ce roman de Duclos fournit d’ailleurs une exception au nombre réduit des personnages que nous trouvons normalement dans les romans de la bonne compagnie, puisque le comte enfile avec un rythme rapide toutes ses conquêtes. À cause de ses errements à l’étranger et dans la bourgeoisie, le monde qu’il fréquente est plus grand que dans les autres romans mondains qui se restreignent à l’aristocratie française. En opposition avec *Les Confessions*, *Félicia*, roman de l’ascension de la jeune fille, présente un monde plus borné. Nous assistons aussi à la succession des amants, mais ce sont soit les mêmes hommes qui reviennent, soit ils s’ajoutent un par un et qu’après des circonstances assez particulières et de toute façon, ils maintiennent le contact avec Félicia.

3.2.4 L’homme et la femme à la mode

Comme homme à la mode, le jeune débutant faut donc savoir divertir le public en enfilant les femmes.

Un jeune homme à la mode, car j’en avais déjà la réputation, se croirait déshonoré s’il demeurait quinze jours sans intrigue, et sans voir le public occupé de lui. Pour ne pas demeurer oisif, et conserver ma réputation, j’attaquai dix femmes à la fois¹¹⁹.

Évidemment, il faut encore tenir compte d’autres aspects s’il aspire à devenir un homme à la mode. L’essentiel n’est pas seulement d’augmenter la liste des conquêtes, quelles femmes se trouvent sur cette liste est d’autant plus important. Ainsi, le comte de *** des *Confessions* se trouve dans une situation assez particulière lorsqu’il a une relation avec Madame de Vignolles, puisqu’elle n’est pas aimée du public.

¹¹⁹ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 212.

On partage le ridicule de ce qu'on aime ; j'avais beau en parler légèrement tout le premier, on regardait mes discours comme un nouveau genre de fatuité, et l'on s'obstinait à me croire amoureux pour avoir le plaisir de m'associer aux ridicules de Madame de Vignolles. Il faut non seulement se marier au goût du public, mais encore prendre une maîtresse qui lui convienne, et mon attachement pour Madame de Vignolles était généralement blâmé. Mon amour-propre eut tant à souffrir pendant trois mois que je vécus avec elle, que je me déterminai enfin à rompre entièrement¹²⁰.

Il est difficile de rompre avec elle puisqu'il trouvait chez elle « la commodité et les agréments que l'on rencontre avec une fille de l'Opéra, et le ton et l'esprit d'une femme du monde¹²¹ » mais il conçoit l'importance de sauver son nom et sa réputation. En outre, pour se réconcilier avec le public, il lui faut remplacer Madame de Vignolles d'un choix digne. Il importe donc de nouer des relations avec les femmes à la mode.

À côté de ces liaisons avec les femmes à la mode si importantes pour l'honneur de l'homme, la société exige que ces femmes soient restituées assez rapidement au monde. L'homme à la mode doit respecter que les femmes passent d'une main à l'autre d'autant plus que les hommes aiment changer de maîtresse et que le public exige l'inconstance dans les liaisons. C'est la raison pour laquelle le comte restitue une de ses maîtresses à la société après une lettre d'un petit-maître qui lui reproche de garder trop longtemps, à savoir deux mois, une femme qui normalement changeait d'amant tous les quelques jours.

Ce ne sont pas seulement les femmes à la mode qui jouissent d'une certaine renommée, les filles du monde se sont aussi procurées une certaine célébrité.

[La] manie que l'on a en France pour nous autres est si grande qu'on est généralement plus flatté d'avoir affaire aux filles de théâtre qu'aux femmes du royaume les plus distinguées par leur mérite personnel et par leur naissance. Ne pourrait-on pas imputer une pareille folie à la vanité, à un sot désir de faire parler de soi ? En effet, il semble que nous donnions l'être à nos amants¹²².

Leur amour-propre est donc atteint par l'importance qu'elles ont dans la société. Ainsi, Félicia dit vers la fin du roman

J'étais de tous les plaisirs. En un mot, j'avais atteint le plus haut degré de bonheur et de célébrité auquel une femme de mon état puisse prétendre. Ces deux avantages sont rarement séparés. Le bonheur, l'opulence seule assure aux femmes une grande réputation. Combien n'en voit-on pas demeurer dans l'oubli, parce qu'elle n'ont que des talents et des charmes¹²³ ?

Elle se vante donc de sa célébrité et du statut qu'elle a obtenu en se trouvant dans un état assez misérable au début de sa vie. Elle s'est procurée une vie aisée dans l'opulence et elle est devenue une femme à la mode dans la société.

¹²⁰ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 213.

¹²¹ *Id.*

¹²² Fougeret de Monbron, *op.cit.*, p. 720.

¹²³ Andréa de Nerciat, *op.cit.*, p. 1244.

Mademoiselle Cronel, pour qui son statut est aussi important que pour Félicia, décide de vivre plus vertueusement lorsqu'elle constate qu'elle est méprisée par la société, puisqu'il importe pour elle d'avoir accès aux salons des femmes respectables.

Tout bien considéré, le jugement des autres joue un très grand rôle dans les vies des hommes et femmes libertins.

3.2.5 L'ennui

Cependant, les occupations d'un homme à la mode (c'est-à-dire le commerce des femmes) ne sont là que pour chasser l'ennui que le jeune débutant sent à son entrée dans le monde. Les occupations amoureuses lui fournissent le moyen de se détourner de l'ennui, mais en fin de compte, ce mode de vie n'est pas satisfaisant. L'ennui se retrouve à un certain moment de sorte que l'homme se lasse du monde. Cet ennui est parfois accompagné d'un dégoût.

Je me voyais l'objet des agaceries des coquettes, et des déclarations peu équivoques de plusieurs autres femmes. Ce manège qui m'avait amusé pendant quelque temps me parut enfin ridicule. Je m'aperçus du mépris que les gens sensés, même ceux qui aimaient le plaisir, faisaient d'un homme à la mode, et je commençai à rougir d'un titre que je partageais avec des gens fort méprisables. L'idée d'une vie plus tranquille vint se présenter à mon esprit. Je jugeai qu'elle serait plus conforme à mes véritables sentiments, et je résolus de vivre avec moins d'éclat¹²⁴.

Le libertin répugne non seulement son propre statut, mais aussi le commerce des femmes.

[II] m'était réservé de me dégoûter des femmes par les femmes mêmes. Bientôt je ne trouvai plus rien de piquant dans leur commerce. Leur figure, leurs grâces, leur caractère, leurs défauts mêmes, rien n'était nouveau pour moi. Je ne pouvais pas faire une maîtresse qui ne ressemblât à quelqu'une de celles que j'avais eues. Tout le sexe n'était plus pour moi qu'une seule femme pour qui mon goût était usé¹²⁵.

À ce particulier moment, le libertin rencontre la femme dont il s'énamoure sincèrement ou il parvient enfin à la séduire. Il s'ensuit qu'il découvre le vrai bonheur de la vie et qu'il décide de se retirer de la mondanité.

L'ennui se trouve nécessairement dans les romans de la jeune fille puisque là aussi, les personnages prennent – à côté des amants nécessaires pour s'enrichir – plusieurs amants afin de chasser l'ennui. Nous y trouvons de nouveau le dégoût de leur situation, notamment lorsqu'elles se trouvent dans des situations dans lesquelles elles font des choses qu'elles ne feraient jamais si ce n'était pas pour l'argent.

Quand je fais réflexion aux épreuves cruelles et bizarres où se trouve réduite une fille du monde, je ne saurais m'imaginer qu'il y ait de condition plus rebutante et plus misérable. Je n'en excepte point celle de forçat ni de courtisan. En effet, qu'y a-t-il de plus insupportable que d'être obligée d'essayer les caprices du premier venu ; que de sourire à un faquin que nous méprisons dans l'âme ; de caresser l'objet de l'aversion universelle ; de nous prêter incessamment à des goûts aussi singuliers que

¹²⁴ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 238.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 263.

monstrueux ; en un mot, d'être éternellement couvertes du masque de l'artifice et de la dissimulation, de rire, de chanter, de boire, de nous livrer à toute sorte d'excès et de débauche, le plus souvent à contre-cœur et avec une répugnance extrême¹²⁶ ?

Évidemment, le fait qu'elles se trouvent dans ces circonstances est principalement dû à leur naissance, comme remarque Mademoiselle Cronel : « je déplorai le malheur de ma naissance qui m'avait presque nécessairement exposée au libertinage¹²⁷ ». Les excès de leur vie peuvent mener à la mélancolie et à l'épuisement comme c'est le cas de Margot.

Votre mal [...] n'est point une affection du corps, mais un dégoût de l'esprit, causé par l'abus d'une vie trop délicieuse. Les plaisirs sont à l'âme ce que la bonne chère est à l'estomac. Les mets les plus exquis nous deviennent insipides par habitude : ils nous rebutent à la fin, et nous ne les digérons plus. L'excès de la jouissance vous a, pour ainsi dire, blasé le cœur, et engourdi le sentiment. Malgré les charmes de votre condition actuelle, tout vous est insupportable. Les soucis accablants vous suivent au milieu des fêtes, et le plaisir même est un tourment pour vous¹²⁸.

C'est ainsi que les filles libertines se lassent également des plaisirs du monde et se retirent quand elles se sont procurées les moyens de vivre à leur aise.

3.3 L'évolution du libertinage

Même si les deux groupes de romans ont le libertinage en commun, l'évolution de leur libertinage est différente. Dans les romans de la bonne compagnie, l'évolution contient trois grandes étapes : la désillusion, la succession des maîtresses et enfin le dégoût du monde et des femmes. En ce qui concerne les romans de l'ascension de la jeune fille, nous assistons à la vie libertine de la fille avec la succession des amants et les aventures qu'elle vit. À la fin du roman, la fille s'est procurée une vie aisée et elle fait des réflexions sur sa vie passée. Évidemment, tous les romans ne présentent pas toutes ces étapes ; il y a des romans qui mettent l'accent sur le début du libertinage et la désillusion du jeune débutant tandis que d'autres se concentrent sur la succession des aventures de la fille dans le monde.

3.3.1 L'évolution dans les romans de la bonne compagnie

Nous avons donc trois étapes dans les romans de la bonne compagnie. Nous aborderons d'abord la désillusion du jeune homme ; ensuite nous exposerons la succession des maîtresses et nous analyserons enfin le dégoût du monde et des femmes qui épanouit.

¹²⁶ Fougeret de Monbron, *op.cit.*, p. 691-692.

¹²⁷ Gaillard de La Bataille (attrib.), *op.cit.*, p. 112.

¹²⁸ Fougeret de Monbron, *op.cit.*, p. 735.

3.3.1.1 La désillusion

Souvent, le jeune homme est introduit dans le monde par une femme qu'il adore et que, par conséquent, il met sur un piédestal : il la croit vertueuse et il n'aime qu'elle. Meilcour par exemple affirme son innocence et son aveuglement en ce qui concerne Madame de Lursay.

Malgré l'air prude qu'elle avait pris, on s'obstinait toujours à la soupçonner ; et j'étais peut-être le seul à qui elle en eût imposé. [...] Je doute même quand on aurait alors voulu me donner mauvaise opinion d'elle, qu'il eût été possible de me la faire prendre : elle savait combien j'étais éloigné de la croire capable d'une faiblesse, et s'en croyait obligée à plus de circonspection, et à ne céder, s'il le fallait, qu'avec toute la décence que je devais attendre d'elle¹²⁹.

De la même façon, l'abbé T*** des *Lauriers ecclésiastiques* n'est pas sûr qu'il y ait une liaison entre son oncle l'évêque et la marquise de B*** mais il croit qu'elle lui cédera tout de même son oncle après le début de la liaison entre lui et la marquise. De la même façon, le comte de *** des *Confessions* ne croit pas que la marquise de Valcourt entretient d'autres amants et le jeune Damon de *Point de lendemain*, qui a déjà été trompé par sa maîtresse, croit qu'il est le mieux aimé de tous les amants. Dans les yeux du jeune homme innocent, la femme est donc souvent présentée comme un exemple de vertu, digne d'être aimée pour de bon.

En général, c'est une autre femme qui détruit cette innocence. Aussi est-elle capable de séduire le jeune homme tout en jetant le discrédit sur sa première maîtresse. Il s'ensuit que le débutant est fâché et cherche un moyen pour se venger ; le moyen le plus évident est naturellement de nouer une liaison avec la femme qui lui a révélé la vérité et de rompre avec la première maîtresse, « car il n'est plus sûre revanche sur l'amour déçu que de tromper autrui¹³⁰ ». C'est ce que fera le comte de Duclos lorsqu'il parvient à brouiller deux amies, la marquise de Valcourt et Madame de Rumigny, puisque cette dernière donnait trop d'attention au jeune homme dans l'opinion de la marquise. Le comte, en opposition avec ce que la marquise lui a dit après avoir défendu sa porte à Madame de Rumigny, se rend chez sa rivale. Celle-ci profite de l'occasion afin de démasquer la marquise et d'apprendre au comte toutes ses aventures. Le comte affirme alors que

le mal que l'on nous dit d'une maîtresse n'est pas si dangereux par les premières impressions, que par les prétextes qu'il fournit dans la suite aux dégoûts et à toutes les injustices des amants¹³¹.

En effet, après ces révélations, le comte n'éprouve que de l'ennui et du dégoût en présence de la marquise et des désirs naissent quand il est chez Madame de Rumigny. Avant de posséder

¹²⁹ Crébillon fils, *op.cit.*, p. 26.

¹³⁰ Anne Richardot, «*Point de lendemain : le crépuscule de la galanterie*», *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, Oxford, Voltaire Foundation, (SVEC 1997 : 358), p. 247.

¹³¹ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 186.

cette dernière, il faut rompre avec la marquise toutefois, ce qui lui permet d'entrer vraiment dans le monde du libertinage ; dès ce moment, il enchaîne les conquêtes.

Le jeune Damon dans *Point de lendemain* parcourt la même évolution que le comte de ***. Madame de T*** met son amie la comtesse de *** dans le discrédit en décrivant premièrement ses attraits et en passant ensuite à ses aventures et aux coups de théâtre dans lesquels elle a été impliquée. Il en résulte que Damon cède à ses désirs – ainsi qu'à son amour-propre – et entre dans le jeu de Madame de T***.

Je sentis qu'on venait de m'ôter un bandeau de dessus les yeux, et ne vis point celui qu'on y mettait. Mon amante me parut la plus fausse de toutes les femmes, et je crus tenir l'être sensible¹³².

Ce ne sont pas seulement les femmes qui s'occupent de la désillusion : les petits-maîtres aussi interviennent sur ce point. Ainsi, Versac convainc Meilcour des ruses de Madame de Lursay avec un discours fort impressionnant.

Ne dirait-on pas, poursuivit Versac, qu'on ne la connaît point ? Ne sait-on pas qu'il y a cinquante ans au moins qu'elle a le cœur fort tendre ? Cela n'était-il pas décidé avant même qu'elle épousât cet infortuné Lursay qui, par parenthèse, était bien le plus sot marquis de France ? Ignore-t-on qu'il la surprit un jour avec D***, le lendemain avec un autre, et deux jours après avec un troisième, et qu'enfin, ennuyé de toutes ces surprises qui ne finissaient pas, il mourut, pour ne pas avoir le déplaisir de retomber dans cet inconvénient. N'a-t-on pas vu commencer cette haute pruderie dans laquelle elle est aujourd'hui ? Cela empêche-t-il que tels et tels (il en nomma cinq ou six) ne lui doivent leur éducation ; que moi qui vous parle, je ne lui aie refusé la mienne ; et que peut-être elle ne postule actuellement celle de monsieur, ajouta-t-il en me montrant¹³³ ?

Versac sait décrire si bien la situation dans laquelle Meilcour se trouve que ce dernier le croit entièrement et ne veut que punir Madame de Lursay. Il est remarquable que dans ce cas, la désillusion précède la possession ; Meilcour connaît donc les ruses de Madame de Lursay, mais son goût l'emporte et d'ailleurs, l'éloquence de Madame de Lursay parvient à réfuter les reproches de Versac. Meilcour est capable de vaincre la soi-disant opposition de Madame de Lursay à cause de son éducation, en particulier son éducation visuelle¹³⁴, qui lui permet de la séduire.

Je la pressai tendrement de me regarder : je l'obtins. Nous nous fixâmes. Je lui trouvai dans les yeux cette impression de volupté que je lui avais vue le jour qu'elle m'apprenait par quelles progressions on arrive aux plaisirs, et combien l'amour les subdivise¹³⁵.

Il sait maintenant qu'il doit tenter sa chance et être plus hardi afin d'obtenir qu'elle se rende.

Les roués, eux aussi, sont prêts à tout moment à jeter le discrédit sur une femme. C'est ainsi que le duc de *** des *Malheurs de l'inconstance* amène le comte de Mirbelle à séduire la marquise de Syrcé : en disant des mensonges sur la vertu de cette femme.

¹³² Vivant Denon, *op.cit.*, p. 1304.

¹³³ Crébillon fils, *op.cit.*, p. 71.

¹³⁴ Hope Christiansen, "Learning to see: visual education in *Les Égarements du coeur et de l'esprit*", *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, Oxford, Voltaire Foundation (SVEC 1994: 319), p. 151-167.

¹³⁵ Crébillon fils, *op.cit.*, p. 158.

Vous croyez peut-être qu'elle en est à sa première aventure ? Par exemple je rirais bien de cette ingénuité. Enfant que vous êtes ! Dormez tranquille et que sa vertu ne vous désespère pas¹³⁶.

Même si c'est un mensonge, la remarque exerce un grand pouvoir sur Mirbelle. D'une même façon, Versac jette le discrédit sur la réputation de Madame de Lursay auprès de Meilcour.

Les jeunes débutants se rendent donc compte des stratégies des femmes : ils se sentent touchés dans leur amour-propre et ne tardent pas à n'éprouver que du dégoût et de l'ennui en présence de leur première maîtresse.

3.3.1.2 La succession des maîtresses

Une fois que la vraie nature de leurs premières maîtresses est révélée, les jeunes libertins suivent leur goût et courent d'une femme à l'autre pour chasser l'ennui. Petit à petit, ils établissent une réputation d'homme à la mode et sont connus dans tout Paris.

L'exemple le plus clair de cette vie de libertinage se trouve dans *Les Confessions du comte de **** de Charles Duclos. Le comte enchaîne les conquêtes dans un rythme rapide et jouit même du succès à l'étranger, de sorte qu'il fait un rapide survol des caractéristiques de l'amour et des femmes dans ses mémoires. En Espagne, il fait la conquête de Doña Antonia qui se caractérise par sa constance et son grand catholicisme ; la Signora Marcella représente à Venise la passion des Italiennes et en Angleterre il fait la connaissance avec Milady B***, qui lui donne son cœur et son amour et veut même abandonner son mari pour vivre avec le comte. Les caractéristiques des femmes de ces pays s'opposent à la légèreté et la galanterie françaises.

À cette diversification géographique s'ajoute une diversification sociale¹³⁷ : en opposition avec le monde que nous retrouvons normalement dans les romans de la bonne compagnie, le comte pénètre aussi dans le monde de la bourgeoisie. Ainsi, il établit une liaison avec une femme de la robe, une classe qu'il critique assez lourdement puisque selon lui, elle s'estime trop. En ce qui concerne les femmes de cette classe, elles ne connaissent point l'usage du monde. Il fait néanmoins la conquête de Madame de *** puisque

[sa] jeunesse et une espèce de goût qu'elle prit pour moi m'arrêterent pendant quelque temps ; mais la platitude de la compagnie, les plaisanteries de la robe qui tiennent toujours du collège, la pédanterie de ses usages, et la triste règle de la maison me la rendirent bientôt insupportable¹³⁸.

¹³⁶ Claude-Joseph Dorat, *op.cit.*, p. 946.

¹³⁷ Roland Mortier, « Charles Duclos et la tradition du « roman libertin » », *Études sur le XVIII^e siècle* 2 (1975), p. 63-64.

¹³⁸ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 208.

C'est la raison pour laquelle il se retourne vers la mondanité de l'aristocratie, mais peu de temps après, il fait la connaissance d'une riche marchande. Sa société ressemble beaucoup à la « bonne compagnie » : « [J'ai] toujours [comparé la société de Madame de Pichon] à une excellente parodie qui jette un ridicule sur une pièce qui a séduit par un faux brillant¹³⁹ ». Le monde de la finance est aussi dépeint dans ce roman : Madame Ponchard se présente comme une femme qui essaie d'imiter les femmes de condition, mais malheureusement pour elle, elle les copie mal...

La liste avec les conquêtes du comte est encore plus longue ; elle contient, entre autres, une petite-maîtresse, une dévote etc. Autant dire qu'il est très populaire et un vrai petit-maître ; il n'est d'ailleurs pas un roué puisqu'il affirme : « toutes les femmes avec qui j'ai eu quelque intimité m'ont toujours été chères, et je ne les ai jamais retrouvées sans ressentir un secret plaisir¹⁴⁰ ». Il ne cherche donc pas à humilier les femmes.

3.3.1.3 Le dégoût

Lorsque les libertins ont abondamment goûté des plaisirs du monde, l'ennui les rattrape de nouveau. Le commerce des femmes n'est plus satisfaisant et ils se demandent s'il n'y a pas un mode de vie plus profond et plus satisfaisant. Ce sentiment de dégoût peut être accentué par la découverte du vrai amour ou par le fait que l'homme parvient enfin à séduire la femme qu'il aime véritablement.

L'abbé T*** des *Lauriers ecclésiastiques*, qui a déjà vécu des aventures assez particulières avec quelques femmes, sombre dans la tristesse lorsqu'il assiste à la prise d'habit forcée d'Honorine. Ce sentiment ne s'accroît que lorsqu'elle devient, à cause de plusieurs décès dans sa famille, héritière de toutes les richesses de sa famille. La tristesse de l'abbé s'explique par le fait qu'il n'est pas capable de l'épouser vu son état d'abbé. Il se détourne donc des plaisirs du monde et ne vit que pour Honorine. À la fin, ce comportement est récompensé vu qu'il est lui-même aussi déclaré héritier de la fortune de sa famille, ce qui lui permet de se marier avec la femme qu'il aime.

Le comte de ***, qui trouve avec Madame de Selve le bonheur parfait, est de nouveau attiré par les plaisirs du monde. Il commence à assister aux spectacles et son goût pour les femmes réapparaît lorsqu'il rencontre une femme qui ne s'intéresse qu'aux hommes si elle peut les arracher à une autre femme. Il tombe dans le piège et est même surpris par Madame

¹³⁹ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 211.

¹⁴⁰ *Id.*

de Selve dans une situation sans équivoque, mais en fin de compte, il sait ce qui est le plus important : aimer réellement et surtout faire de son amie sa femme et baser son amour sur le respect.

Ainsi, les hommes font l'évolution d'une innocence aveugle vers une carrière libertine d'homme à la mode pour enfin trouver l'amour véritable et se retirer de la société.

3.3.2 L'évolution dans les romans de l'ascension de la jeune fille

Les jeunes filles subissent elles aussi une évolution. Elles commencent leur vie libertine avec leur premier amant et après celui-ci se présente toute une succession d'amants. La jeune fille est assez libre dans son choix, qui est décidé soit par la nécessité d'argent, soit par le goût. Il est évident que l'amant choisi par le goût recevra plus d'honneurs et de plaisirs. Or il doit en même temps se cacher puisque la fille ne peut pas être vue avec lui.

Plusieurs filles entrent à l'Opéra ou au théâtre puisque là les filles se montrent sur la scène et peuvent ainsi attirer l'attention des hommes.

Le théâtre est un point d'optique avantageux pour une fille que la fortune a négligée dans la capricieuse distribution de ses biens. Plus d'une médiocre beauté voit dans ses chaînes les puissances de la terre et vit dans les bras de l'opulence qui, sans le titre d'actrice, essuierait toutes les amertumes de la misère et pour toujours eût été plongée dans les ombres de l'obscurité¹⁴¹.

C'est un statut habile qui les protège des persécutions de la police, puisque les filles du théâtre et de l'Opéra ne peuvent pas être condamnées pour des vices sexuels.

Souvent, ces jeunes filles prennent leur situation en dégoût. Ce n'est pas le cas de *Félicia*, cependant, car elle vit très contente en appliquant son système de « Court amour et longue amitié¹⁴² » et de grande liberté d'amants. À la fin de leur vie, la majorité des filles libertines se retrouvent seule puisqu'elles n'ont pas rencontré l'amour sincère et qu'elles se sont lassées des plaisirs du monde. Ce qu'elles conservent effectivement, c'est une certaine richesse qui leur permet de vivre à l'aise dans une maison avec quelques domestiques.

3.4 Conclusion

La naissance des désirs diffère dans les romans libertins. Dans les romans de la bonne compagnie les passions s'épanouissent à cause d'une femme tandis que dans les romans de l'ascension de la jeune fille, le tempérament de la jeune fille fait naître les passions. À cause de sa nature, la fille cherche un ami qui puisse satisfaire ses besoins, qui sont parfois

¹⁴¹ Gaillard de La Bataille (attrib.), *op.cit.*, p. 36.

¹⁴² Simone Scott, « Le rôle du narrataire dans *Félicia* d'Andréa de Nerciat », *Australian Journal of French Studies* 21 n°1 (1984), p. 48.

augmentés par le voyeurisme et la lecture. Les jeunes hommes éprouvent plus d'obstacles et de difficultés afin de posséder la femme pour qui ils sentent du goût ; les ruses des femmes doivent amener le jeune homme à surpasser son innocence.

Une fois que les hommes et les filles libertins ont eu leur première expérience sexuelle, elles commencent à suivre leur goût. Dans la mondanité ce goût est restreint par les règles de la société qui décident ce qu'on doit faire pour être un homme à la mode. Dans le roman de l'ascension de la jeune fille, la fille jouit de plus de liberté pour suivre son goût ; elle doit surtout avoir un amant en titre, qui puisse l'entretenir. Dans ces romans, nous assistons à une évolution dans la sexualité de la jeune fille : à cause de ses nombreuses aventures, ses connaissances s'étendent de plus en plus, tandis que dans les romans de la bonne compagnie, les auteurs ne font pas allusion à une telle évolution. Qui plus est, les descriptions sont beaucoup plus allusives. La succession des amants ou des maîtresses a pour but d'être considéré comme un homme ou une femme à la mode. Néanmoins, les hommes et les femmes libertins sont atteints par l'ennui qui règne dans leur vie et qui s'impose de plus en plus de sorte qu'à la fin du roman, les libertins se retirent de la société.

Les jeunes débutants subissent donc l'évolution d'une innocence idéalisante qui sera détruite par la désillusion apportée par une autre femme, un petit-mâitre ou un roué de sorte que l'homme commence la conquête d'une autre femme. Ensuite, le jeune homme se jette dans une carrière d'homme à la mode jusqu'à ce que le dégoût l'emporte et il se retire de la société avec la femme qu'il aime réellement. Dans les romans de l'ascension de la jeune fille, les amants se succèdent jusqu'à ce que la jeune fille se soit procurée des richesses et une maison qui lui permettent de vivre à l'aise.

4 Le « système » libertin

Vu que les héros et les héroïnes des romans libertins traversent tous une évolution, il peut être utile de s'interroger sur les caractéristiques de cette transformation. Nous pouvons nous demander s'il y a de la cohérence dans cette évolution. Les jeunes débutants parcourent-ils toujours plus ou moins la même évolution, conservent-ils les mêmes pensées sur leur mode de vie, le libertinage, les femmes etc. ? La représentation des femmes est-elle toujours pareille ? Nous pouvons poser les mêmes questions en ce qui concerne les jeunes filles libertines : est-ce qu'elles réfléchissent de la même manière sur leur libertinage, sont-elles impliquées dans des aventures similaires ?

Dans ce chapitre, nous analyserons donc les pensées et le libertinage des personnages afin d'identifier les « systèmes » libertins présentés dans les deux groupes de romans libertins. En outre, après l'analyse des romans de la bonne compagnie et des romans de l'ascension de la jeune fille, nous irons à la recherche d'éventuels éléments communs aux deux groupes. En d'autres mots, nous tenterons de répondre à la question de savoir s'il y a des principes « universels » du libertinage.

4.1 Les romans de la bonne compagnie

Nous commencerons notre analyse avec les romans de la bonne compagnie. En premier lieu, nous aborderons les usages du monde. Ils sont tellement importants que les débutants doivent tous les apprendre ; ils doivent connaître le ton de la bonne compagnie, les règles de la société, les ruses des femmes etc. Puis, nous présenterons la raison pour laquelle les jeunes hommes mènent cette vie libertine. Pourquoi ont-ils besoin de cet usage du monde ? Quel est le but ? Une autre partie traitera de la représentation de la femme dans les romans, vu que le comportement envers la femme fait partie de l'usage du monde et que la femme elle-même se comporte souvent selon certaines conventions « mondaines ». Ensuite, nous enchaînerons avec les obstacles qui surgissent sur la voie vers les plaisirs qui constituent le but essentiel de la vie des hommes. Pour finir, nous étudierons le dégoût du mode de vie libertin qui, parfois, conduit l'homme vers l'abandon du libertinage.

4.1.1 L'usage du monde

La plupart des jeunes hommes font leur apparition dans le monde lorsqu'ils ont dix-sept ans. Ils sont encore ignorants et ne savent pas ce qu'ils doivent espérer de leur nouvelle

vie. On pourrait même dire qu'ils sont « innocents », qu'ils possèdent encore une sincérité qui disparaîtra une fois qu'ils sont vraiment « entrés dans le monde ». Pour ces débutants, il importe avant tout d'apprendre à connaître et à maîtriser les usages en vigueur dans le monde : ce n'est qu'ainsi qu'on peut briller dans la société. Or, les romans de notre corpus nous permettent d'analyser en quoi ces usages consistent : ne mettent-ils pas en scène des récits d'apprentissage ? Ne montrent-ils pas la formation d'un jeune héros par un petit-maître ou par un roué ? Dans *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, nous assistons par exemple aux discours de Versac, qui étale ses connaissances et qui explique surtout comment un homme libertin doit se comporter. Le duc de *** des *Malheurs de l'inconstance*, pour sa part, met dans ses lettres au comte de Mirbelle l'accent sur le commerce des femmes. En regardant les avis de ces deux hommes, nous recevrons une belle image de l'usage du monde. Évidemment, il s'agit de discours de roués expérimentés, qui présentent parfois une image exagérée et cynique de la société. Pourtant, nous pouvons entrevoir, dans leurs exposés, certaines caractéristiques générales du comportement libertin.

4.1.1.1 L'enseignement de Versac

Le discours que Versac adresse à Meilcour, à l'Étoile, est particulièrement important pour la question qui nous intéresse. En effet : avant de se diriger vers l'Étoile, les deux hommes entament un dialogue qui dénote clairement la différence entre le roué expérimenté et le jeune débutant innocent. Meilcour ne croit pas que son comportement envers Madame de Senanges permette d'avoir certaines espérances, mais pour Versac la chose est déjà entendue : les gestes de Meilcour ont une signification assez précise dans la société :

[Quand] un homme de votre âge va chez une femme comme Madame de Senanges, paraît en public avec elle, et laisse établir un commerce de lettres, il faut bien qu'il ait ses raisons. Communément on ne fait point ces choses-là sans idée. Elle droit croire que vous l'adorez¹⁴³.

Remarquons aussi que Versac place Madame de Senanges dans une catégorie particulière des femmes, à savoir celle des femmes libertines. En outre, Versac lui-même a influencé le comportement de Meilcour en l'obligeant de rendre visite à Madame de Senanges. Ses actions montrent que Versac est un « roué ». Madame de Senanges pour sa part a profité de cette visite pour emmener Meilcour aux Tuileries, et pour lui faire accepter un « commerce de lettres ».

¹⁴³ Crébillon fils, *op.cit.*, p. 129.

L'innocence de Meilcour ressort encore du fait qu'il prétend que les espérances de Madame de Senanges portent sur son cœur. Versac lui arrache immédiatement cette idée en précisant ce qu'elle veut :

Une sorte de commerce intime, reprit-il, une amitié vive qui ressemble à l'amour par les plaisirs, sans en avoir les sottises délicatesses. C'est, en un mot, du goût qu'elle a pour vous, et ce n'est que du goût que vous lui devez¹⁴⁴.

C'est ainsi que Meilcour apprend qu'il existe une différence entre l'amour et le goût. De surcroît, Versac lui explique pourquoi il est important que le jeune homme surmonte sa répugnance pour Madame de Senanges : contrairement à Versac, il n'est pas libre de choisir Madame de Senanges comme maîtresse ou de la refuser. Il importe donc pour un jeune débutant de rejeter ses anciennes valeurs d'amour-passion et d'honnêteté. Il doit se faire introduire dans le monde de l'amour-goût par une femme expérimentée, capable de lui enseigner tout.

Meilcour est surpris par le discours que Versac lui adresse, mais il se soumet volontairement au statut d'élève que Versac veut lui faire prendre. Versac admet qu'il a conçu l'idée d'instruire Meilcour puisqu'il était étonné de voir que, malgré son haut rang, Meilcour possède si peu de connaissance du monde et des femmes. Il craignait donc que le jeune homme n'aboutirait jamais à se conduire de façon appropriée. Meilcour a donc une innocence extrême et ne se considère pas capable de se conduire comme Versac.

Dans son enseignement, Versac commence par insister sur l'importance de certains détails auxquels on doit porter une attention extrême pour parvenir dans le monde. Évidemment, il présente les choses importantes, difficiles et opposées à l'honnêteté comme des « futilités », de sorte que Meilcour pourrait penser qu'il ne s'agit que d'un petit changement de comportement alors qu'il s'agit d'une véritable soumission aux vices de la société !

Il y a des choses qu'on ne peut ignorer longtemps sans une sorte de honte, parce qu'elles renferment la science du monde, et que, sans elle, les avantages que nous avons reçus de la nature, loin de nous tirer de l'obscurité, tournent souvent contre nous. Je sais que cette science n'est, à proprement parler, qu'un amas de minuties, et que beaucoup de ses principes blessent l'honneur et la raison ; mais, en la méprisant, il faut l'apprendre et s'y attacher plus qu'à des connaissances moins frivoles, puisque, à notre honte, il est moins dangereux de manquer par le cœur que par les manières¹⁴⁵.

Dans ce qui suit, le roué fait une distinction entre la connaissance des femmes et la connaissance « des usages, des goûts, et des erreurs de votre siècle¹⁴⁶ ». La première s'acquiert facilement, tandis que la deuxième ne s'apprend peut-être jamais parfaitement.

¹⁴⁴ Crébillon fils, *op.cit.*, p. 129.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 131.

¹⁴⁶ *Id.*

Versac se concentrera donc sur les connaissances du second type. Une fois que Meilcour tiendra des notions de celle-ci, il sera capable de se procurer aisément la connaissance nécessaire sur les femmes.

Pour réussir dans le monde, le débutant doit premièrement se garder de conserver son innocence et les mœurs « naturelles » et se livrer à la « mode et [l'affectation puisque] on y peut réussir qu'en se défigurant sans cesse¹⁴⁷ ». Par conséquent, Versac incite Meilcour à se déguiser, à dissimuler ce qu'il sent et ce qu'il fera. Selon le roué, il faut pour cela étudier les ridicules, c'est-à-dire les modes qui disparaissent rapidement mais qui pendant leur règne effacent toutes les autres. Or, ce sont précisément les gens qui raisonnent le plus (et Versac, selon ses propres dires, en est) qui doivent intégrer ces modes à leur comportement : les ridicules plaisent justement lorsqu'ils sont répandus par les hommes à la mode. Le libertin doit par conséquent s'abaisser au ridicule pour avoir du succès dans le monde. Le libertinage exige donc avant tout une dépravation de sa propre personnalité et de son comportement.

Il importe de savoir, avant d'utiliser le ridicule, s'il plaira dans le monde. Pour cela, l'homme doit se référer aux femmes : si le ridicule leur plaît on peut le transformer en mode. Cela signifie que l'homme à la mode paraît n'avoir que les femmes comme objet à plaire. L'importance du ridicule s'avère du fait qu'on pourrait même aller jusqu'à dire que celles qui blâment le plus les ridicules, sont les premières à être séduites par l'homme, puisqu'elles ne savent pas d'où vient l'attraction, ce qui leur donne du trouble, signe généralement considéré comme le début d'une passion. Il est donc relativement aisé de séduire une femme par le ridicule. Il faut donc essentiellement décevoir les femmes pour les séduire, leur montrer un masque et se ridiculiser.

De surcroît, le libertin qui veut plaire dans le monde doit se garder, lorsqu'il suit la mode, de paraître un homme ordinaire ; il doit donc s'écarter des principes communs, montrer de l'originalité. À cela s'ajoute que l'homme à la mode doit avoir l'esprit assez souple pour dissimuler son propre caractère et ses propres buts : c'est ainsi qu'il peut apprendre les motifs des autres. Le jeune débutant est obligé de pénétrer les autres tout en leur tendant une image fautive de ses propres mobiles. Or, même si cette dissimulation paraît ridicule et simple elle n'est pas donnée à tout le monde. L'homme qui réussit dans le monde doit avoir « [de l'esprit], [...] de [la] pénétration, [...] [de la] justesse [...] et [de la] finesse [pour jouer ses rôles parfaitement] ¹⁴⁸ ». La dissimulation de soi se révèle incontestablement la base du libertinage.

¹⁴⁷ Crébillon fils, *op.cit.*, p. 131.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 136.

En outre, le libertin doit s'imposer dans la société. Pour ce faire, il doit abandonner toute modestie. Or, pour parler de soi-même il faut s'emparer de la conversation – sans compter que l'on a souvent tendance à considérer les gens qui dominant un entretien comme ayant des pensées fort raisonnables !

Pour convaincre Meilcour de la vérité de ses propos, Versac se donne lui-même comme exemple : en suivant ces règles, il est devenu un homme à la mode.

[Voyez] ce que je deviens quand je veux plaire : que d'affectations, de grâces forcées, d'idées frivoles ! Dans quels travers enfin ne donné-je pas ? Pensez-vous que je me sois condamné sans réflexion au tourment de me déguiser sans cesse ? Entré de bonne heure dans le monde, j'en saisis aisément le faux. J'y vis les qualités solides proscrites, ou du moins ridiculisées, et les femmes, seuls juges de notre mérite, de nous en trouver qu'autant que nous nous formions sur leurs idées. Sûr que je ne pourrais, sans me perdre, vouloir résister au torrent, je le suivis. Je sacrifiai tout au frivole ; je devins étourdi, pour paraître plus brillant ; enfin, je me créai les vices dont j'avais besoin pour plaire : une conduite si ménagée me réussit¹⁴⁹.

Versac raille ici sa propre conduite. Il méprise son comportement et la société qui fait qu'il doive se comporter ainsi pour avoir du succès. Meilcour, toutefois, ne se croit pas capable d'adopter ce genre de comportement : le jeune homme ressent surtout des problèmes avec le fait qu'il doit cacher ses vertus et parler de vices qu'il ne possède pas. À cet égard, Versac estime cependant que Meilcour saura capter l'attention publique sans beaucoup d'efforts. En effet, il ne s'agit en réalité que de se dissimuler et de se vêtir d'une autre personnalité (plus ridicule) que la sienne.

Nonobstant ses doutes sur sa propre réussite dans le monde, la curiosité de Meilcour se manifeste dans sa volonté de savoir en quoi consiste le « ton » de la bonne compagnie, un terme qu'il a entendu souvent mais dont il n'a jamais reçu une vraie définition. Versac lui donne une explication assez longue, dont voici le résumé :

Ignorer tout, et croire n'ignorer rien ; ne rien voir, quelque chose que ce puisse être, qu'on ne méprise ou ne loue à l'excès ; se croire également capable du sérieux et de la plaisanterie ; ne craindre jamais d'être ridicule, et l'être sans cesse ; mettre de la finesse dans ses tours et du puéril dans ses idées ; prononcer des absurdités, les soutenir, les recommencer : voilà le ton de l'extrêmement bonne compagnie¹⁵⁰.

Ce « bon ton » est aussi relié à la conversation perpétuelle qui s'instaure dans la société. Selon Versac, le succès du « ton » de la bonne compagnie réside dans le fait qu'on ne laisse pas le temps aux gens de réfléchir sur ce qui est dit. De la sorte, les gens ne sont pas capables de juger de la valeur des propos. Il importe surtout que les gens se laissent interrompre : cela permet de parler de manière superficielle de plusieurs choses. À ce moment, Versac montre une fois de plus son amour-propre : il maîtrise, dit-il, le ton de la bonne compagnie car il se déguise à tel point qu'il est extrêmement important que Meilcour tienne sa promesse de garder

¹⁴⁹ Crébillon fils, *op.cit.*, p. 135.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 139.

le silence sur tout ce que Versac lui a dit. En outre, le roué répète qu'il est dans l'intérêt de Meilcour de l'imiter s'il veut se procurer une place importante dans la société.

Tout bien considéré, afin d'être accepté dans le « beau monde », le jeune débutant doit étudier ce milieu et se procurer de la connaissance sur les femmes ainsi que sur les erreurs de son siècle. Il doit dissimuler, porter à tout moment un masque, tromper les gens pour pouvoir les pénétrer, se faire valoir en s'emparant de la conversation et suivre les principes communs tout en ayant un peu de singularité. Puisqu'il y a effectivement des « règles générales » et que Versac (comme les autres hommes à la mode) est bien conscient de sa dissimulation, il s'agit de s'abaisser consciemment et volontairement. Versac explique les règles de la société d'une manière lucide et il porte sur lui-même un regard cynique vu qu'il admet se ridiculiser à un tel point que les gens le méprisent tout en l'admirant. La société ne signifie par conséquent rien puisqu'on peut aisément la tromper et qu'il importe de se déguiser pour succéder. Nous pourrions même dire que la société entière tient à la dissimulation.

4.1.1.2 L'usage du monde selon le duc de ***

Le duc de ***, dans *Les Malheurs de l'inconstance*, se concentre sur la connaissance des femmes lorsqu'il se propose de guider le comte de Mirbelle dans le monde ; dans ce sens, son propos complémente bien celui de Versac.

En premier lieu, le duc de *** prône la diversité dans les liaisons. Il importe d'enchaîner les conquêtes, d'abord pour se procurer de la renommée, et ensuite pour se rendre populaire auprès des femmes. Voici comment il recommande au comte de rompre avec Lady Sidley puisque celle-ci forme un obstacle à la carrière d'homme à la mode que le duc entrevoit pour Mirbelle :

Si vous ne voulez pas la quitter durement (et c'est ce qui s'appelle une bonne faiblesse) commencez du moins à éloigner vos visites. Préparez-la, puisque vous n'osez la surprendre et défaites-vous de cette beauté britannique, ne fût-ce que par un zèle national et un mouvement de patriotisme. De quelle espèce peuvent donc être vos engagements avec elle ? Je ne connais avec les femmes d'autre lien que le plaisir et l'on cesse d'être engagé, dès qu'on cesse de se plaire. Tâchez de vous pénétrer de ces principes¹⁵¹.

Il s'agit donc pour le duc de convaincre Mirbelle de s'adonner aux plaisirs du monde et de plaire aux femmes : c'est ainsi qu'on accumule des conquêtes. (Évidemment, il importe aussi de retourner Mirbelle de Lady Sidley pour que le duc ait la voie libre pour la séduire lui-même.) En réalité, pour le duc, les femmes ne sont que des objets dont ont peu faire un commerce.

¹⁵¹ Claude-Joseph Dorat, *op.cit.*, p. 910.

En deuxième lieu, le duc amène, de façon habile, Mirbelle à séduire la marquise de Syrcé. Il esquisse un avenir possible, dans lequel Mirbelle est un homme à la mode :

J'avais cru entrevoir en vous les plus heureuses dispositions pour aller au grand, marquer dans votre siècle et faire adroitement servir la frivolité au succès des plus hautes prétentions. J'imaginai surtout que vous auriez la sorte d'esprit qui subjugué les femmes, les pique, les désole, les ramène tour à tour, les assujettit au plan général qu'on s'est tracé, tourne au profit de l'ambition la mobilité des intrigues et fixe le sort par la variété des plaisirs¹⁵².

L'homme à la mode vit des plaisirs et sait intéresser les femmes. Ensuite, il les laisse tomber : c'est ainsi qu'il se procure une réputation dans le monde.

Lorsque Mirbelle est ainsi attiré dans les filets du duc, ce dernier le conseille sur la manière de s'entretenir avec la marquise. Ces avis ne s'utilisent pas seulement pour la conquête de la marquise, mais forment une stratégie de séduction générale. Il importe de considérer la femme comme une libertine, de la contrarier quelquefois et surtout de ne pas laisser entrevoir l'opinion qu'on a d'elle : en règle générale, on ne peut rien avouer à une femme avant de tout obtenir !

Si la conquête ne va pas de soi, ou si, comme l'a fait Mirbelle, l'homme a avoué ses sentiments avant d'obtenir la dernière faveur, l'homme doit rendre la femme jalouse en se laissant voir dans la compagnie d'une beauté. La vanité de la femme dont on vise la conquête sera touchée et elle tombera dans le piège qu'on lui tend. Lorsque l'homme reçoit alors une lettre, l'avis est de ne pas répondre toujours mais de laisser écrire la femme puisque

[les] femmes en écrivant se laissent aller, donnent des armes contre elles, se familiarisent avec les passions tendres et sont presque toujours faibles la plume à la main. Tout est saisi, interprété, on prend date et l'on conclut à l'heure qu'elles y pensent le moins¹⁵³.

L'homme doit donc anticiper le comportement de la femme, l'attirer et la repousser à la fois et utiliser ses propos afin de la séduire.

Mirbelle, pourtant, ne suivra pas tous les conseils du duc. Certes, il séduit la marquise de Syrcé, mais il ne publie pas l'affaire et ne rompt pas avec elle. Dès lors, la réputation de madame de Syrcé est garantie, et on n'assiste pas à une rupture éclatante. Mirbelle ne s'abaisse donc pas au niveau du duc, qui considère les femmes comme des objets sans sentiments qu'on peut prendre et laisser tomber sans scrupules.

Quant au duc, il est aussi l'instructeur d'un autre jeune homme qui s'adonne déjà aux plaisirs et qui se trouve en Italie. Contrairement à Mirbelle, cet homme est vraiment entré dans la carrière d'homme libertin et suit d'une façon assez stricte les avis du duc. Avant de donner ses avis au vicomte de ***, le duc se vante de ses succès et des connaissances qu'il a

¹⁵² Claude-Joseph Dorat, *op.cit.*, p. 929.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 962.

accumulées. Le duc a, en outre, la même vanité que Versac : il se considère comme l'homme à la mode par excellence, comme un fin connaisseur des femmes qui parvient toujours à les manipuler. Il raconte également son entrée dans le monde et les modèles qu'il a imités. Nous comprenons que c'est la combinaison de ses propres connaissances et l'imitation des modèles qui est à l'origine de ses succès :

En entrant dans le monde, j'en ai d'un coup d'œil rapide embrassé la superficie ; j'ai vu d'un côté une poignée de pédants tristes, platement honnêtes et vertueux avec confusion, végéter sans titres, sans récompense et placés dans la société comme des espèces d'épouvantails ; ces gens-là ont de l'humeur, s'emportent contre ceux qui n'en ont pas, crient au scandale, à la décadence et attristent sans corriger ; d'autre part, j'ai distingué ces hommes brillants et que l'on croit superficiels, qui arrivent à tout, en se jouant de tout, persiflent les moralistes qui les ennuiant, les femmes qui les adorent et jusqu'au ministre qui les récompense. Ils savent que les mœurs ne sont point à la mode et ils n'ont point de mœurs ; ils brisent tous les liens qui retardent, se dispensent des devoirs qui préoccupent et se glissent à la fortune et à la faveur à travers les noeuds légers du plaisir ; tels ont été mes modèles. À quoi bon se hérissier d'une morale infructueuse quand tous les agréments de la vie sont le résultat d'une utile frivolité¹⁵⁴ ?

Il s'agit d'un tableau pour le moins remarquable de la société et des hommes ; en raison de son cynisme effronté, il rappelle les propos de Versac. Le duc *dénonce* littéralement les vertus et l'honnêteté, puisque ce n'est pas avec ces valeurs-là qu'on succède dans la société. Cette dernière exige par contre la dissimulation. Or, le duc insiste sur le fait que sa manière d'agir et de vivre dans la société est la seule qui vaut : le vicomte fera donc bien de l'imiter s'il veut avoir du succès et être considéré dans le monde de l'aristocratie.

Dans ses lettres, le duc donne au vicomte le conseil d'observer le plus possible la société et d'en tirer des leçons. En outre, il doit séduire les Italiennes afin de connaître le pays :

C'est une étude plus essentielle qu'on ne l'imagine. Toute la fleur de l'esprit d'une nation est en quelque sorte répandue sur ce sexe charmant qui en est toujours la moitié la plus intéressante. Celles qui sont passionnées vous disent leur secret, celles qui ne le sont pas vous accoutument à le deviner. En un mot, quel que soit leur caractère, il y a toujours à profiter beaucoup dans leur commerce et à tout prendre, les femmes sont les vrais précepteurs du genre humain¹⁵⁵.

Selon le duc, les femmes sont par nature inconstantes. L'homme doit donc se garder de leur demander de la constance et s'adonner au luxe de voler de l'une vers l'autre sans jamais concentrer ses efforts sur une seule d'entre elles. En somme, l'amour n'a de charme que « dans les tourments de l'espérance, dans les premiers jours du bonheur et les projets de la rupture¹⁵⁶ ». Les sentiments n'entrent pour rien dans les liaisons, ce ne sont que les stratégies qui importent et constituent le plaisir de l'amour.

¹⁵⁴ Claude-Joseph Dorat, *op.cit.*, p. 989.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 912-913.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 913.

Le duc prévient cependant le vicomte qui ne doit pas croire qu'il est un homme léger. Ici encore, c'est la dissimulation qui compte : l'inconstance, la frivolité, ne sont qu'apparentes.

Cette frivolité apparente n'est en effet que l'expérience déguisée sous des formes qui en ôtent la rudesse et l'ennui. Il faut fuir le monde ou s'en moquer. J'ai pris le second parti comme le plus amusant et je me voue de bonne grâce aux conjectures malignes qu'on pourra former sur mon caractère¹⁵⁷.

Le duc méprise donc, comme Versac, la société, et ridiculise son propre caractère. S'il consent à s'abaisser, c'est qu'il sait que cela lui donne plus d'influence sur les gens.

De la manière dont le duc décrit son projet avec Mirbelle et les deux femmes au vicomte ressort à nouveau la conception de la femme comme objet :

Il s'agissait d'avoir une femme, d'humilier l'autre et d'ôter à un jeune écervelé la maîtresse qui l'aimait pour lui faire prendre celle que, dans mes décrets, il devait ne pas aimer¹⁵⁸.

Par ses actions suivantes, son idée de la femme comme objet est de nouveau affirmée. Le duc est piqué, car Mirbelle ne rompt pas avec les deux femmes. Il n'arrive pas à croire que Mirbelle jette une telle occasion pour se manifester dans le monde avec beaucoup de célébrité et des rumeurs.

Mirbelle était *lancé* ; cette aventure le portait aux nues, il pouvait couler à fond Madame de Syrcé aussi facilement que j'en avais eu le projet. Tout était disposé pour cela ; il en avait les honneurs et les autres femmes lui en auraient su le meilleur gré ; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un homme comme cent mille autres, un étourdi qui manque l'occasion, a des scrupules d'enfant et ne sait pas qu'en immoler une c'est le secret de plaire à toutes¹⁵⁹.

Le duc se révèle un vrai roué ; cela apparaît clairement lorsqu'il décide d'écrire une lettre anonyme à Lady Sidley pour l'informer de l'infidélité de son amant. Il cherche donc véritablement à détruire les liaisons existantes et à vexer les femmes. Le duc ne tient pas compte des sentiments des autres personnes. Il n'agit qu'en vue de son propre projet et du but qu'il essaie d'atteindre.

Si nous regardons les deux systèmes dans leur ensemble, nous constatons que la dissimulation constitue la caractéristique commune : c'est en dissimulant qu'on parvient dans la société. Il faut plaire, se faire valoir, se masquer mais pénétrer les desseins des autres. Quant aux femmes, on est obligé de les traiter comme des objets, de les séduire et de rompre avec elles avec de l'éclat et sans scrupules. L'homme ne doit tenir compte que de ses propres buts et pour les atteindre il est obligé de se ridiculiser et de tromper la société entière. Évidemment, ces deux regards sont les vues de deux personnages cyniques. Ils exagèrent,

¹⁵⁷ Claude-Joseph Dorat, *op.cit.*, p. 913.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 988.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 989.

sans doute, mais tout bien considéré, le libertinage consiste effectivement à voler d'une femme à l'autre en se dissimulant et en faisant valoir ses exploits.

4.1.2 L'usage du monde, moyen de se divertir

Une fois que l'homme a découvert les usages du monde et qu'il a été « mis au monde » par une femme, il est prêt à entamer le commerce des femmes. Pour les aristocrates, nous l'avons vu, ce commerce constitue la manière par excellence de se divertir dans le monde et de chasser l'ennui qui y règne. Meilcour l'avait déjà dit : les jeunes débutants sont entraînés vers les plaisirs parce qu'il s'agit pour eux de trouver une occupation.

En dissimulant, les aristocrates peuvent se manifester dans la société et s'occuper des femmes. C'est ainsi que le comte de ***, dans les *Confessions*, affirme que dans une période de paix, la vie dans la garnison est ennuyeuse quand on a l'habitude des plaisirs de Paris. Heureusement, son régiment en remplace un autre qui abandonne beaucoup de femmes... Le comte a donc de nouveau trouvé le moyen par excellence de chasser l'ennui : le commerce des femmes.

De la même façon, l'abbé T*** échappe à l'ennui de son abbaye de province en se liant avec la présidente de S..., qui possède une terre proche de l'abbaye :

Ma seule ressource fut donc la solitude et les rêveries, jusqu'à ce qu'il plût à mon oncle de me rappeler au paradis terrestre dont il m'avait chassé. Je me croyais assurément bien à l'abri des aventures dans un lieu si reculé, lorsque le sort, qui me préparait de nouvelles scènes, m'en suscita une. [...] Je la reconnus à la première vue ; je me souvenais de l'avoir rencontrée à Paris : elle était jeune et d'une figure charmante. Je formai dans l'instant le plan d'une liaison avec elle, et la réputation où je savais qu'elle était de femme galante fut une raison de plus pour m'affermir dans mon projet, et m'en faire espérer un heureux succès¹⁶⁰.

Dès lors, l'abbé se trouve enchaîné dans une liaison passionnelle qui lui procure de l'amusement dans sa condition ennuyeuse. Il en résulte que même dans des situations moins propices aux plaisirs mondains (en général lorsqu'on se trouve dans un lieu éloigné de Paris, capital des plaisirs) les aristocrates trouvent le moyen de s'occuper des femmes et de chasser l'ennui.

Même les femmes qui font l'objet de ce commerce libertin cherchent à chasser l'ennui par des liaisons. Elles ne s'opposent pas au commerce ; elles se procurent simplement le plaisir de mettre des obstacles sur la route de la séduction. Ils introduisent ainsi le suspens dans leur vie.

Quand une partie manquait il fallait absolument en substituer une autre ; c'était alors que l'imagination de Madame de Persigny travaillait, que les messages couraient, et qu'il était indispensablement

¹⁶⁰ La Morlière (attrib.), *op.cit.*, p. 533-534.

nécessaire de trouver de quoi remplir un intervalle qui se trouvait vide. La crainte de l'ennui était un ennemi pour elle¹⁶¹.

L'ennui ne constitue pas seulement une crainte pour Madame de Persigny, mais pour toute la société.

Comme l'ennui se chasse aisément quand les gens se trouvent en compagnie, les aristocrates se réunissent chaque soir, soit dans le salon d'une femme importante, soit à l'Opéra ou au théâtre. Pendant la journée, les places où ils se laissent admirer sont les Tuileries, l'Étoile, le jardin de Luxembourg etc. Dans ces lieux, les gens se connaissent, figent des rendez-vous, entament la séduction etc. L'acte sexuel même se produit dans la plupart du temps dans le boudoir de la femme, sur une duchesse, un sofa etc.

Les aristocrates n'entament pas uniquement le commerce des femmes pour se divertir ; ils peuvent également avancer d'autres raisons. Ainsi, la conquête d'une femme flatte l'amour-propre et la vanité d'un homme et l'aide à se faire valoir dans la société. La publicité que l'homme peut donner à sa liaison lui permet en outre de se faire une renommée, de sorte qu'il est plus connu dans la société et que les femmes l'invitent plus souvent chez elles. De cette manière, l'homme se procure un accès facile aux salons réputés ; c'est ainsi qu'il est capable de nouer plusieurs liaisons avec des femmes différentes.

4.1.3 La représentation des femmes

Les hommes et les femmes s'adonnent donc aux plaisirs pour chasser l'ennui. Comme les femmes constituent l'objet du commerce amoureux, il est intéressant d'analyser comment elles sont présentées dans les romans. Or, il arrive souvent que les auteurs présentent les femmes comme des séductrices qui mettent en œuvre toute une panoplie de ruses pour séduire l'homme. Elles possèdent un caractère difficile et guident l'homme dans le jeu de la séduction. Pourtant nous retrouvons, dans *Les Malheurs de l'inconstance*, des femmes victimes de la stratégie du duc de ***.

4.1.3.1 Les ruses des femmes

Dans le chapitre précédent¹⁶², nous avons déjà analysé la manière dont les femmes amènent le jeune débutant à dépasser son innocence et à montrer de la hardiesse. Elles utilisent toutes une certaine stratégie (Madame de Lursay amène la conversation vers l'amour,

¹⁶¹ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 202.

¹⁶² 3.1.1.3. La satisfaction des désirs

la marquise de B*** se sert de sa peur d'anguilles, ...) pour enfin étaler leurs charmes de la manière la plus avantageuse : elles s'installent sur une chaise longue, une duchesse, ... dans un habillé qui pique l'imagination du jeune homme. Cette stratégie du vêtement est de mise surtout lors d'un rendez-vous particulier, puisque les deux amants sont alors seuls et libres de suivre leur goût.

Dans un seul roman, à savoir *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, nous entrevoyons déjà plusieurs stratégies de séduction : l'une est dissimulée, l'autre se manifeste clairement et la troisième ne s'utilise qu'en présence d'autres gens. La ruse de Madame de Lursay consiste à montrer avec de plus en plus d'insistance qu'elle a des sentiments pour Meilcour. Lors de son premier aveu, elle nie ressentir quelque « goût » et ne propose que son amitié ; après son deuxième aveu – quand Meilcour se jette à ses genoux, ce qui signifie la soumission totale à la volonté de l'autre – elle lui donne plus d'espoir. Ainsi, nous assistons à la déclaration différée de sa passion. Pourtant, Meilcour est bien trop innocent pour remarquer que les occasions sont favorables à la conquête. Il rate un rendez-vous particulier qu'elle a arrangé vu que Meilcour ne prend pas de l'initiative. Elle organise aussi l'opportunité de rester chez elle après que tout le monde s'en est allé. À ce moment, il est de nouveau trop timide pour approcher Madame de Lursay. Elle décide par conséquent de passer à une autre stratégie après qu'il a refusé de l'accompagner à une partie de campagne. Lorsqu'elle revient à Paris, elle essaie de le rendre jaloux en donnant un peu d'attention particulière au marquis de ***.

Sans se compromettre au point de lui donner des espérances et de s'attirer une déclaration dont elle aurait été embarrassée, elle en fit assez pour me faire croire que, non contente de rompre avec moi, elle cherchait à se consoler de ma perte et que c'était assurément un commencement d'aventure¹⁶³.

Sa ruse réussit, puisque Meilcour est en colère, lui adresse des reproches qu'elle sait habilement réfuter de sorte qu'il entreprend enfin la conquête finale de Madame de Lursay. Nous pouvons conclure que même si elle prétend être une femme dévote et opposée au libertinage, Madame de Lursay possède tout un arsenal de stratégies dans lequel elle puise pour séduire Meilcour.

Madame de Lursay ne fait appel à ces ruses que lorsqu'elle se trouve seule avec Meilcour, tandis que Madame de Senanges emploie des stratégies clairement perceptibles pour tout le monde. En premier lieu, elle jette des regards sans équivoque à Meilcour, puis elle étale des grâces et l'amène dans une conversation ridicule.

Madame de Senanges était vive, ne ménageait rien quand il s'agissait d'une conquête nouvelle, cherchait moins à toucher qu'à plaire, et dispensait volontiers de l'amour et de l'estime pourvu qu'elle inspirât des désirs¹⁶⁴.

¹⁶³ Crébillon fils, *op.cit.*, p. 144.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 91.

Elle arrive, avec l'aide de Versac, à obliger Meilcour à la visiter, et alors elle l'amène aux Tuileries avec Madame de Mongennes, qui, elle aussi, applique une stratégie particulière.

En effet : Madame de Mongennes ne lui donne aucune attention, sauf quand le public les regarde. Dans ces moments, elle lutte avec Madame de Senanges pour l'attention de Meilcour et par là pour l'honneur d'être considérée comme la femme à qui le jeune homme appartient.

J'ignorais qu'on n'en était pas plus mal avec elle pour paraître ne la pas séduire au premier coup d'œil, et que souvent elle affectait cette méprisante indifférence, uniquement pour qu'on fût tenté d'en triompher : car, ainsi que je le lui ai depuis entendu dire, une facilité continuelle et une vertu qui ne relâche jamais rien de sa sévérité, sont deux choses également à craindre pour une femme¹⁶⁵.

Comme les femmes cherchent à faire du bruit avec une soi-disant conquête de Meilcour, elles commencent à s'insulter de sorte que Meilcour a « la gloire, en commençant [sa] carrière, de désunir deux femmes auxquelles [il] ne [pensait] pas¹⁶⁶ ». Il s'ensuit que l'opinion du public est extrêmement valorisée, il importe pour les femmes libertines d'étaler leurs conquêtes.

Les ruses féminines sont présentes aussi dans *Les Confessions du comte de ****. En Espagne, Doña Antonia utilise le mystère afin de faire naître la curiosité du comte. Ses domestiques doivent se comporter d'une telle manière que le comte les suit jusqu'au lieu où elle se trouve. L'énigme de l'identité des femmes qui s'adressent à lui au nom d'une femme aussi inconnue intrigue le comte, de sorte que la séduction emporte un air plus intéressant.

En outre, le comte étale une autre ruse féminine dans ses mémoires lorsqu'il raconte sa liaison avec Madame de Gremonville, une dévote. Il se rend compte que ce statut n'est qu'une dissimulation afin de rattacher son mari qui avait eu une affaire avec un jeune homme. Pour pouvoir jouir à l'aise de son goût, la fausse dévote se procure une « petite maison¹⁶⁷ », ce qui lui permet d'échapper à la vue de son mari.

Les visites des prisonniers, celles des hôpitaux, un sermon, ou quelque service dans une église éloignée donnent cent prétextes à une dévote pour se faire ignorer, et pour calmer les discours, quand par hasard elle est reconnue. Dès que le rouge est quitté, et que par un extérieur d'éclat une femme est déclarée dévote, elle peut se dispenser de se servir de son carrosse ; il lui est libre de ne se point faire suivre par ses gens, sous le prétexte de cacher ses bonnes œuvres ; ainsi maîtresse absolue de ses actions, elle traverse tout Paris, va à la campagne seule ou tête à tête avec son directeur. C'est ainsi que la réputation étant une fois établie, la vertu, ou ce qui lui ressemble, devient la sauvegarde du plaisir¹⁶⁸.

La stratégie de Madame de Gremonville consiste aussi à s'assurer de la discrétion du comte en ce qui concerne ses aventures précédentes. De cette manière, elle sait qu'il gardera le

¹⁶⁵ Crébillon fils, *op.cit.*, p. 113.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 113.

¹⁶⁷ La petite maison est devenue à la mode puisqu'elle constituait la manière par excellence de dérober ses parties de débauche au monde. Nous trouvons dans presque chaque roman de notre corpus des allusions à des rendez-vous dans des petites-maisons.

¹⁶⁸ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 204-205.

silence sur l'aventure imminente avec elle. Lors de sa liaison avec la dévote, le comte s'introduira – toujours déguisé d'un habit d'ecclésiastique – dans la petite maison. Il importe en effet de ne pas susciter des soupçons. Soit dit en passant, dans *Les Lauriers ecclésiastiques*, le déguisement en abbé joue aussi un rôle important. Clairette, domestique de la marquise de B***, vient demander l'amour de l'abbé T*** et s'introduit dans le collège et la chambre de l'abbé en portant un habit ecclésiastique. Ici donc, la dissimulation se fait littéralement.

La femme qui applique le plus son influence sur les hommes est Madame Dornal. Elle sait séduire Senecé, un ami du comte de ***, et le rattache à elle d'une telle manière qu'il rompt avec sa famille et ses amis. Elle obtient une si grande influence sur Senecé que celui-ci n'est pas capable de l'abandonner, même s'il sait qu'elle mérite son mépris puisqu'elle le menace de l'empoisonner. Le comte essaie d'aider son ami, mais quoique Senecé surprenne le comte et la femme dans une situation compromettante, il se marie avec elle après la mort soudaine du mari de Madame Dornal. Ici, l'auteur nous raconte au fond qu'ils ont empoisonné le mari. Le comte tire la leçon suivante de cet épisode:

J'ai compris par cette aventure qu'il est impossible de ramener un homme subjugué, et que la femme la plus méprisante est celle dont l'empire est le plus sûr. Si le charme de la vie est de la passer avec une femme qui justifie votre goût par ses sentiments, c'est le comble du malheur d'être dans un esclavage honteux, asservi aux caprices de ces femmes qui désunissent les amis, et portent le trouble dans les familles¹⁶⁹.

Le comte se trouve même entraîné dans un duel à cause d'une femme. Madame de Lery oppose deux hommes en transformant les paroles du comte envers son adversaire. Celui-ci provoque le duel dans lequel il sera tué. Le comte ressent de la tristesse à cause de cet événement: « Rien n'approche du dépit que j'éprouvai d'être engagé dans une aussi malheureuse affaire pour la seule femme dont je n'avais rien obtenu¹⁷⁰ ».

Les femmes sont donc des manipulatrices, elles savent très bien anticiper le comportement de l'homme, qui doit s'armer contre elles et profiter des occasions favorables à une conquête mais aussi se détourner de la femme au moment où l'ennui s'introduit ou lorsque son attachement devient trop grand.

L'importance des ruses féminines est encore confirmée dans *Point de lendemain*, où nous sommes témoins d'une astuce particulière. Madame de T*** amène habilement le jeune Damon avec elle à la maison. C'est remarquable, car à cet exact moment elle veut se réconcilier avec son mari. Il s'agit toutefois d'une manœuvre habile, puisqu'elle attend que son mari regardera Damon comme son amant. Or, son vrai amant en titre, à qui elle envoie le

¹⁶⁹ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 236.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 215.

message de ne pas venir ce soir, sera reçu avec honneur – grâce à sa stratégie – le jour après : le mari ne soupçonnera rien de la liaison. D'ailleurs, comme elle séduit effectivement Damon, elle trompe aussi son amant en titre ; il s'agit donc d'une double tromperie. Ceci illustre le peu d'importance que les liaisons exercent, on est capable de tromper n'importe qui à n'importe quel moment.

Une autre ruse beaucoup appliquée par les femmes est celle du regret après la conquête. L'exemple le plus clair se trouve dans *Les Lauriers ecclésiastiques* :

La présidente fit tout ce qu'une femme qui a du monde ne manque jamais de faire en pareil cas : elle bouda, sanglota, dit qu'elle était bien malheureuse, que les hommes étaient bien dangereux, qu'elle ne voulait plus me voir, qu'elle ne me pardonnerait jamais. Ensuite, elle s'apaisa d'elle-même, car j'eus la malice de n'y rien mettre du mien¹⁷¹.

Une femme du monde doit donc se fâcher après l'acte sexuel pour ainsi prétendre que sa réputation de femme vertueuse est atteinte.

Force est donc de constater que dans ces romans, la femme a beaucoup d'influence sur l'homme. Pourtant, elles doivent faire appel à des ruses pour différer leur conquête et pour ainsi protéger leur réputation. En outre, elles cherchent la gloire en mettant un jeune homme au monde ou en attirant un homme à la mode dans ses filets. L'homme n'est pas la seule personne qui doit augmenter sa liste et faire de bons choix d'amants : la femme doit, elle aussi, prouver qu'elle est aimable en séduisant les hommes appropriés.

4.1.3.2 La femme comme victime

Les femmes dans *Les Malheurs de l'inconstance* toutefois s'opposent à la représentation stéréotypée d'une femme capricieuse qui emploie des ruses afin de séduire l'homme. Claude-Joseph Dorat explique le but de son roman dans l'avant-propos :

En écrivant les lettres de Madame de Sénanges j'ai voulu prouver que l'amour et le devoir ne sont pas toujours incompatibles. Le but de celles-ci est tout à fait opposé et peut-être n'est-il pas moins intéressant. Les faiblesses d'un cœur honnête attirent des malheurs, choquent des préjugés mais ne détruisent point la vertu. J'espère que cette vérité qu'on peut attaquer, qu'on peut encore mieux défendre, paraîtra sensible après la lecture de cet ouvrage. La femme qui cède est souvent plus courageuse que celle qui résiste, elle s'immole, se condamne aux craintes, aux alarmes, cache des pleurs, dévore des soupçons, risque tout et ne jouit que du bonheur de son amant¹⁷².

L'auteur oppose donc à l'image des femmes manipulatrices l'idée qu'elles peuvent aussi avoir un bon caractère mais n'être plus capable de réprimer leurs sentiments amoureux. Les deux protagonistes féminins connaîtront en effet beaucoup de malheurs pour avoir cédé à leur amour, qui dans ce cas n'est pas un amour-goût mais un amour sincère.

¹⁷¹ La Morlière (attrib.), *op.cit.*, p. 536.

¹⁷² Claude-Joseph Dorat, *op.cit.*, p. 899.

Lady Sidley est la première femme qui cède à Meilcour. Elle a déjà connu de nombreux contretemps et pense qu'elle a enfin découvert l'amour véritable lorsqu'elle se lie avec Mirbelle. Celui-ci a par ailleurs promis de marier Sidley lorsque la mère de la jeune fille se trouvait sur son lit de mort. Or, petit à petit lady Sidley se rend compte que Mirbelle lui donne moins d'attention et qu'il lui rend moins de visites qu'auparavant. Pourtant, nous pouvons vraiment parler dans son cas d'amour aveugle puisqu'elle ne croit pas que Mirbelle puisse la tromper. Même quand elle reçoit enfin une lettre anonyme – qui vient du duc – dans laquelle on mentionne la tromperie de Mirbelle, elle ne la croit pas. Les soupçons de la jeune femme seront néanmoins confirmés lorsque Mirbelle perd, lors d'une visite, une lettre de la marquise de Syrcé. Lady Sidley prend alors la décision courageuse d'entrer au couvent et écrit ces derniers mots à Mirbelle :

Si tu avais perdu la vie avant mon estime, je t'aurais suivi ; mais tu es vil à mes yeux, tu ne m'es plus rien et je vivrai, non pour la haine (l'objet de mon mépris ne peut la mériter), mais pour effacer à mes propres yeux la honte de t'avoir aimé¹⁷³.

Lady Sidley est la première femme qui éprouve des malheurs à cause de Mirbelle, la seconde est la marquise de Syrcé, dont Mirbelle tombe sincèrement amoureux. Elle essaie d'éviter le comte parce qu'elle sait qu'elle l'aime et qu'elle ne veut pas céder à ses sentiments. Pourtant, elle fléchit lorsqu'il la surprend à la campagne. Elle se fait des reproches mais elle est en même temps contente de pouvoir le rendre heureux, car Mirbelle est d'une extrême importance pour elle.

Vous qui me tenez lieu de tout, vous qui avez dans vos mains (plus que vous ne croyez peut-être) et mes jours et leur destinée, ménagez ma sensibilité ; craignez de déchirer le cœur qui est à vous. Ma tête (quoi que vous disiez dans une de vos lettres) n'est point la source de mes peines ; elles partent toutes de mon cœur¹⁷⁴.

Elle prédit ici ce qui se passera puisqu'elle mourra de la honte de savoir qu'elle est enceinte : cette grossesse est, en effet, l'indice de ses vices et de son adultère. Cette douleur sera augmentée par la connaissance de la liaison de Mirbelle avec Lady Sidley : vertueuse, la marquise ne peut pas vivre en sachant qu'elle est intervenue dans une relation établie dans laquelle il y avait, en outre, des promesses de mariage.

Mirbelle de son côté est conscient qu'il est en train de détruire sa propre vie et la vie des deux femmes :

O Ciel ! je n'ai qu'à vous détailler ce que je souffre ; vous oublierez que je le mérite et vous me plaindrez. Malheureux ! je traîne dans l'abîme deux femmes, également belles, intéressantes et estimables ; je tiens à l'une par le procédé, la probité, l'honneur et mes serments ; je conviens de ses droits, je me désespère, je pleure, et je la trahis !... L'autre m'enchaîne, me séduit, m'attache par ses

¹⁷³ Claude-Joseph Dorat, *op.cit.*, p. 1027.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 1005.

grâces, par ses vertus que je ne soupçonnais pas, enfin par le contraste inouï de ce qu'elle est avec ce qu'elle me semblait être¹⁷⁵.

De la sorte, nous recevons des images opposées des femmes. D'une part, elles sont des séductrices, manipulatrices qui connaissent un tas de ruses pour occuper l'homme. D'autre part, elles peuvent être les victimes d'un amour sincère pour un homme attiré vers le libertinage.

4.1.4 Les obstacles

La majorité des femmes applique des ruses afin de séduire l'homme, mais le couple amoureux rencontre presque toujours un obstacle à la satisfaction des désirs. Nous avons déjà commenté les obstacles lors de la première expérience sexuelle dans le chapitre précédent¹⁷⁶, où nous avons constaté que dans *Les Égarements du cœur et de l'esprit* l'empêchement est le plus grand tandis que dans *Point de lendemain*, nous ne rencontrons aucun obstacle.

Ce qui forme de prime abord un obstacle, c'est la réputation de la femme. Elle est obligée de s'opposer un certain temps à la séduction afin de protéger sa réputation, sinon, elle serait considérée comme une femme aux mœurs légères. Un autre empêchement commun est la présence d'un amant en titre qui peut publier l'affaire et rompre avec éclat.

La vraie vertu est évidemment l'obstacle le plus difficile à surmonter. Dans *Les Confessions du comte de ****, la conquête de Madame de Selve est contrecarrée surtout par sa vertu. Tout d'abord, cette vertu impose le silence au comte en ce qui concerne ses sentiments. Ensuite, la comtesse n'accorde que de l'amitié au comte et quand elle déclare enfin son amour pour lui, elle ne lui permet pas de jouir des plaisirs corporels. Ce n'est que lorsqu'il y a une menace de guerre et que le comte propose d'abandonner son devoir – et donc l'armée – pour rester avec Madame de Selve, que celle-ci s'adonne aux plaisirs. Elle ne veut pas qu'il sorte de l'armée mais elle est en même temps effrayée que quelque chose lui arrivera. La même raison, c'est-à-dire la vertu, pose un empêchement à la séduction de la marquise de Syrcé par Mirbelle dans *Les Malheurs de l'inconstance*. Ce n'est qu'en la surprenant que Mirbelle parvient à la séduire. Dans les deux romans donc, ce sont des événements imprévus qui mènent la femme à céder à l'amour et à la passion.

Un autre obstacle assez particulier que nous retrouvons dans *Les Confessions du comte de **** est celui que Doña Antonia instaure. Avant que le comte puisse jouir des plaisirs avec Doña Antonia, il est obligé à prendre la religion de la femme, à savoir le catholicisme.

¹⁷⁵ Claude-Joseph Dorat, *op.cit.*, p. 1002.

¹⁷⁶ 3.1.1.3. La satisfaction des désirs

Je voulus alors prendre une de ses belles mains et la baiser, pour éviter une profession de foi qui me paraissait assez déplacée ; mais à peine l'eus-je touchée, qu'elle s'écria : « Donnez-moi promptement de l'eau bénite, ma chère Clara. »

La Doña prend cette précaution puisque « les moines par jalousie et par ignorance persuadent surtout aux femmes que les Français sont des hérétiques¹⁷⁷ ». Le comte affirme donc qu'il est catholique avec autant de fureur que le goût peut lui inspirer, de sorte que Doña Antonia le croit et qu'il obtient d'elle les dernières faveurs. Ici encore, c'est la dissimulation qui permet de surmonter l'obstacle posé par la femme.

Lorsque le comte fait la cour à Madame de Tonins, il faut s'accorder à la règle qui règne dans son salon : « le ton de cette petite république était de blâmer tout ce qui ne venait pas d'elle, ou ce qui n'était pas sous sa protection¹⁷⁸ ». C'est ainsi que le comte est tenu d'écrire des comédies et de les louer même si elles ne sont que de piètres pièces en comparaison avec d'autres œuvres, majestueuses, qui sont condamnées parce qu'elles ont été écrites par des personnes qui n'appartiennent pas à la société de Madame de Tonins. La dissimulation y est donc encore plus grande qu'ailleurs, les personnes appartenant à cette société n'ont même plus la possibilité d'exprimer leurs propres opinions.

Par contre, dans *Les Lauriers ecclésiastiques*, les obstacles sont plutôt petits. Dès que l'abbé T*** rencontre la présidente, il l'a aussitôt séduite. Pourtant, l'abbé ne passe pas directement à la possession vu qu'il se rend compte que leurs domestiques peuvent les surprendre. De la même façon, la duchesse est séduite par l'abbé dès leur première rencontre, mais ils sont dérangés dans leur plaisir par l'arrivée d'un visiteur. Dans ce roman, les femmes n'attribuent pas une si grande importance à jouer la femme vertueuse que dans les autres romans de la bonne compagnie.

Le divertissement est donc la plupart du temps interrompu. Évidemment, ceci n'augmente que le désir et le plaisir d'établir une nouvelle occasion pour la séduction.

4.1.5 Le retrait de la vie mondaine

Après tant de conquêtes et d'obstacles à surmonter, l'ennui reprend son règne sur la vie des hommes libertins. Dans *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, cet ennui se trouve déjà après la première expérience sexuelle.

Quelque enchanté que je fusse, mes yeux s'ouvrirent enfin. Sans connaître ce qui me manquait, je sentis du vide dans mon âme. [...] Hortense, cette Hortense que j'adorais, quoique je l'eusse si parfaitement oubliée, revint régner sur mon cœur¹⁷⁹.

¹⁷⁷ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 187.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 222.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 159.

Son amour pour Hortense fait que Meilcour ressent un manque. Or, comme ce n'est que Hortense qui peut combler ce vide et qu'il ne parvient pas à la séduire, il se jette dans le commerce des femmes. Pourtant, Crébillon fils avait comme but de finir le roman avec un héros rendu à la vertu et marié avec une femme estimable. Cette fin n'a cependant pas été écrite ; ce n'est que dans la préface que l'ennui et l'amour amènent Meilcour à l'abandon de la mondanité.

Le comte de *** se lasse, lui aussi, de sa vie. Le manque qu'il ressent n'est qu'augmenté par l'aide qu'il procure à Julie, une jeune fille pauvre pour qui sa mère cherchait un amant (le comte) qui lui permettra de survivre. Le comte se rend alors compte du statut qu'il a dans la société et il a honte de lui-même. Au lieu d'abuser de la fille, il la marie au jeune homme dont elle est amoureuse et il donne la famille un emploi dans ses terres en Bretagne. Cet épisode le décide à vivre avec moins d'éclat et c'est alors qu'il rencontre la comtesse de Selve. Quand enfin ils se marient, ils se retirent à la campagne, où ils vivent heureux :

Il y a un an que nous avons quitté Paris, et nous n'y sommes pas rappelés par le moindre désir. Et qu'y ferions-nous ? Le monde est inutile à notre bonheur, et ne ferait que nous trouver ridicules. Nous sommes de plus en plus charmés de notre solitude. Je trouve l'univers entier avec ma femme qui est mon amie. Elle est tout pour mon cœur, et ne désire pas autre chose que de passer sa vie avec moi. Nous vivons, nous sentons, nous pensons ensemble¹⁸⁰.

L'abbé T*** des *Lauriers ecclésiastiques* se retire de la mondanité après la prise de voile forcée d'Honorine. Dès ce moment, ce n'est plus qu'à elle qu'il donne son attention, et il mène une vie vertueuse en espérant un jour pouvoir se marier avec elle.

Mirbelle se retire lui aussi du monde, puisque c'est la mondanité qui l'a perverti et qui a entraîné ses malheurs. En outre, il espère que son exemple retournera des jeunes hommes du mode de vie répandu dans l'aristocratie.

Ma lettre écrite je pars, je vais m'ensevelir dans une des terres de mon père, à deux cents lieues d'ici. La vôtre, mon cher chevalier, est trop voisine de Paris, de ce séjour odieux pour moi, je vais dans une solitude profonde et qui me plaira, être tout entier à mes ennuis, y chercher l'ombre des bois les plus épais, m'attacher à toutes les images du tombeau, faire retentir mon désert des noms sacrés de deux objets charmants que j'ai perdus, que je regretterai toujours. Je suis trop infortuné pour m'offrir même à vos yeux. [...] Je suis obligé de fuir, de m'arracher du sein d'un père et je reste seul dans la nature... pour avoir écouté les conseils *d'un homme frivole* ! Puisse au moins mon exemple effrayer tous ceux qui se font un jeu de l'inconstance et de la perfidie ! Qu'ils me contemplent, ils frémiront et peut-être ils seront corrigés¹⁸¹.

¹⁸⁰ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 264.

¹⁸¹ Claude-Joseph Dorat, *op.cit.*, p. 1047.

Le commerce amoureux ne constitue donc pas le moyen idéal pour passer son temps. C'est un emploi vide de sens qui laisse les personnages avec un sentiment d'inutilité et d'excès.

4.1.6 Conclusion

Les jeunes débutants doivent maîtriser l'usage du monde avant d'être accepté et de briller réellement dans la société. Il s'agit de règles de comportement, tant envers les hommes qu'envers les femmes. Cette vie mondaine permet, dans une certaine mesure, de chasser l'ennui qui règne dans la société. Le commerce amoureux y est largement répandu et les femmes appliquent des ruses afin d'amener les hommes à la séduction. Or, ce sont ces mêmes femmes qui assurent parfois les obstacles à la satisfaction afin de sauvegarder (une partie de) leur réputation. L'ennui finit toutefois par rattraper les hommes, de sorte qu'ils se retirent de la société quand ils se sont mariés avec la femme qu'ils aiment sincèrement. Parfois, les femmes ne sont pas représentées comme des personnes avec des stratégies ingénieuses, mais comme des victimes des stratégies des roués.

4.2 *Les romans de l'ascension de la jeune fille*

Les jeunes filles ont-elles aussi un « système » libertin qu'elles suivent ? En premier lieu, nous présenterons leur usage du monde et les conseils qu'elles reçoivent. En effet : pour parvenir dans le monde, elles doivent aussi se comporter d'une certaine manière et suivre quelques « règles générales ». Puis, nous commenterons la raison pour laquelle elles s'adonnent à une vie libertine : ces jeunes filles ont un but précis. Nous regarderons aussi les astuces des hommes qu'elles rencontrent sur leur voie vers l'aisance, puisque leur manière de vivre implique que les hommes les voient comme des conquêtes faciles. Ensuite, nous regarderons les pensées des filles concernant leur propre situation : est-elle satisfaisante ? En dernier lieu, nous analyserons leur abandon de la vie libertine : faut-il y voir une preuve du fait qu'elles ne sont pas contentes de leur vie ?

4.2.1 Les conseils aux filles

Les jeunes filles jouissent de plus de liberté que les hommes libertins : elles tiennent moins compte des règles de la société, mais parfois elles ont aussi besoin d'avis en ce qui concerne leur comportement. En effet, les jeunes filles commencent par aimer sans savoir la

manière la plus efficace de gagner leur vie. Les avis que Félicia et Margot reçoivent, nous permettent toutefois de reconstituer les plus importantes « règles » que les filles libertines suivent.

Les pensées naturelles de Félicia sont confirmées par un discours de Sylvino, l'homme qui l'a enlevé du séjour où elle a été abandonnée comme enfant. Il la prévient de ne tomber amoureuse de personne, et de prôner l'amitié, le désir et le goût.

À l'abri de l'indigence, avec une belle figure, de l'esprit et des talents, je te vois déjà dans la carrière du bonheur : c'est à toi de t'y maintenir. Tu seras adorée des hommes. Il y en a beaucoup d'aimables ; mais fais ton possible pour n'avoir de la passion pour aucun. Le parfait amour est une chimère. Il n'y a de réel que l'amitié, qui est de tous les temps, et le désir, qui est du moment¹⁸².

En outre, il demande à Félicia de ne pas être ingrate envers Sylvina lorsqu'elle la surpassera tant en ce qui concerne les attraits que par le nombre de ses amants, puisqu'elle a beaucoup fait pour Félicia. Sylvino est heureux de pouvoir donner ce conseil à Félicia, car selon lui, c'est un avis qu'on devrait donner à tout le sexe féminin. Il est donc dommage que la plupart des femmes n'entendent jamais ces conseils :

Je te parle comme il serait à souhaiter qu'on parlât de bonne heure à tout ton sexe : bien des femmes seraient faites pour ne pas abuser de ces principes. Les femmes semblent n'être nées que pour aimer et être aimées : cependant jamais on ne leur dit les vérités qui sont du ressort de leur état. On exige d'elles des combats pénibles contre elles-mêmes, une résistance ridicule envers nous : pendant ces délais, les beaux jours s'écoulent, les roses se flétrissent. Ainsi, prudes à l'âge de la galanterie, galantes quand elles n'ont plus de charmes, et consumées de regrets le reste de leur vie, la plupart des femmes n'ont point eu une véritable existence¹⁸³.

Il prétend donc que les femmes doivent jouir de plus de liberté en ce qui concerne leur vie amoureuse et qu'elles doivent avoir la possibilité de se montrer telles qu'elles sont, c'est-à-dire des femmes avec du goût et de la passion. Comme l'âge diminue en effet les grâces des femmes, Sylvino souligne que Félicia doit ménager ses richesses avec adresse, de sorte qu'elle pourra vivre à l'aise lorsqu'elle n'aura plus d'attraits. Sylvino lui promet un avenir prometteur si elle vit selon ces principes.

Souviens-toi de ces conseils ; ils sont faciles à suivre, et si tu veux en faire la base de ta conduite, je te prédis que tu seras une des plus heureuses femmes de ton siècle¹⁸⁴.

Félicia suivra ces conseils, car elle lui dit : « Que je suis heureuse [...] de trouver dans vos idées tant d'analogies avec celles qui me sont naturelles¹⁸⁵ ».

De la même façon, Margot reçoit des avis lorsqu'elle se trouve dans une situation où elle est obligée de choisir un amant parmi toute une série d'admirateurs. Elle transcrit dans ses mémoires les règles les plus importantes qu'elle a reçues d'un homme de l'Opéra et du frère

¹⁸² Andréa de Nerciat, *op.cit.*, p. 1089.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 1089.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 1089-1090.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 1090.

Alexis. Ainsi, elle souhaite donner un guide – qu'elle intitule *Avis à une demoiselle du monde* – aux filles qui veulent vivre de leurs grâces. Les conseils que Sylvino a donné à Félicia se retrouvent ici : ceci indique que la vie libertine d'une jeune fille ne peut avoir du succès sans un certain usage du monde. Comme Margot a besoin de plus d'argent que Félicia, l'avis qu'elle reçoit, regroupe aussi d'autres conseils. La fille qui cherche à s'enrichir doit ne penser qu'au gain qu'elle pourrait tirer de ses affaires ; ceci signifie qu'elle doit choisir l'homme qui paie le mieux et aussi qu'elle doit préférer les étrangers aux Français, puisque ces premiers veulent s'enorgueillir d'être plus riches que les autres. Or, il faut éviter les Américains, les Espagnols et les Napolitains pour se préserver d'une mauvaise santé. En outre, la fille doit s'abstenir de la présence des gens de qualité. En dernier lieu, elle ne peut surtout pas montrer son caractère, elle fera mieux de se revêtir du caractère de son amant. Toutes ces règles ne sont établies que dans l'objectif de s'enrichir et de montrer la manière la plus efficace de le faire.

Tout bien considéré, les filles doivent suivre leur goût et ne pas tomber amoureuses. En outre, pour se procurer de l'argent, elles doivent choisir le soupirant le plus riche. Nous retrouvons de nouveau la dissimulation : la fille doit s'adapter à son amant et ne pas imposer son propre caractère. Tant dans la haute société que dans les classes basses, la clef du succès tient donc à la dissimulation.

Ce système général est encore élaboré par l'intendant, lorsque Mademoiselle Cronel décide de vivre de façon plus vertueuse pour, ainsi, se procurer de l'estime et plus de richesses. L'intendant – le soi-disant oncle de Frétilon – établit un plan de conduite consistant en vingt articles. Il s'agit d'une habile stratégie qui a pour but d'accumuler le plus de richesses possibles tout en préservant la bonne réputation de la famille. En général, la fille cèdera à l'aspirant le plus généreux en prétendant qu'elle est amoureuse. L'intendant et la mère joueront le rôle d'informateurs des intendants, et ils poseront des obstacles aux entretiens du soupirant avec Frétilon après qu'elle s'est laissée séduire, de sorte qu'il donnera plus d'argent. Si, par hasard, ils aperçoivent un meilleur parti, Mademoiselle Cronel devra paraître craintive de sa réputation et demandera à l'amant de se retirer pour la protéger. Ainsi, la réputation de la jeune fille ne se compromettra pas de sorte que les hommes donneront plus d'argent afin de la conquérir.

Les filles utilisent donc les conseils qui leur sont présentés par des personnes qu'elles connaissent afin de parvenir dans la société.

4.2.2 Le libertinage comme moyen de se procurer une vie aisée

Comme les jeunes filles suivent les conseils utiles qu'elles reçoivent, qui visent essentiellement à gagner de l'argent, elles amassent des richesses et se procurent une certaine aisance. Le but de leur libertinage est donc clairement de s'enrichir. Même si leur premier amant est un amant qu'elles prennent par goût, et que plusieurs de leurs amants ultérieurs ne sont là que pour satisfaire leurs besoins, les filles cherchent surtout un homme qui les entretient.

Margot par exemple a toujours besoin d'argent puisqu'elle a abandonné sa maison et son emploi de ravaudeuse. C'est ainsi qu'elle arrive dans la maison de Madame Florence où elle satisfait les besoins de nombreux hommes et où elle gagne de l'argent si bien qu'elle peut se procurer un petit appartement à elle-même. Les amants qui s'enchaînent alors, lui permettent de vivre chaque fois dans plus d'opulence et dans des logis plus grands. Son désir pour les richesses se manifeste clairement lorsque Margot accorde ses faveurs à un chevalier qui lui promet une bague précieuse en échange. Cependant, elle est dupée par le chevalier puisque la bague se révèle fausse, qu'il vole une boîte d'or lorsqu'il se trouve dans sa maison et qu'il lui passe une maladie vénérienne. Margot affirme d'ailleurs explicitement que le désir de l'argent reste présent, même si elle en a déjà acquis beaucoup :

Je me voyais au départ de Mylord, un capital assez considérable, pour pouvoir tenir maison, et filer délicieusement mes jours dans l'abondance et le repos : mais j'ai expérimenté que la soif d'acquérir augmente à proportion de nos gains, et que l'avarice et l'épargne sont presque toujours compagnes des richesses. L'envie d'être plus à son aise, l'espoir de jouir plus parfaitement reculent sans cesse le temps de la jouissance. Nos besoins se multiplient à mesure que notre fonds grossit ; et nous nous trouvons dans la disette au sein même de l'opulence¹⁸⁶.

Tant la mère de Frétilon que celle de Thérèse amène sa fille à prendre plusieurs amants afin d'entasser des revenus. C'est aussi la raison par laquelle Mademoiselle Dargentière parvient à convaincre Javotte de céder au financier Rondain :

Dis-moi, ma fille, crois-tu que toutes celles qui s'arrogent la qualité d'honnêtes femmes se privent pour cela des plaisirs, ou soient moins exemptes de désirs ? Non, ma chère enfant, tu serais dans l'erreur : les sens sont de même pour nous que pour les hommes, et s'il est quelques femmes qui soient sans amants, c'est qu'elles n'ont pas assez de mérite pour en captiver ou qu'elles sacrifient leur penchant au préjugé. Va, va, ma mie, nous naissons avec le goût du plaisir et nous nous y livrons presque toutes par vanité, par tempérament ou par intérêt. [...] De tous les motifs qui peuvent nous déterminer, l'intérêt est sans doute le plus sensé ; je te conseille donc d'accepter ce financier : il te vengera du destin et de la fortune¹⁸⁷.

L'argent constitue donc la motivation première de la jeune fille. Le goût entre parfois dans ses liaisons, mais elle fait surtout des considérations sur les hommes avec le but de leur dérober de l'argent.

¹⁸⁶ Fougeret de Monbron, *op.cit.*, p. 726-727.

¹⁸⁷ Anonyme, *Mademoiselle Javotte*, p. 462.

Même si Félicia n'a pas tant besoin d'argent puisqu'elle vit avec Sylvina, elle aussi est attirée par l'argent et par les bijoux. Il ne faut d'ailleurs que rappeler le discours de Sylvino pour savoir qu'elle aussi doit épargner de l'argent afin de vivre à l'aise une fois que ses charmes seront flétris. Ainsi, lorsque Milord Kinston est l'amant de Sylvina, les deux femmes changent volontairement pour un logis plus grand, c'est-à-dire un hôtel entier. En outre, elles acceptent volontiers les nouveaux meubles, les diamants etc. Elles profitent donc de la générosité de Milord Kinston :

Chaque jour nous voyions arriver de sa part de nouveaux dons, de nouvelles superfluités. À peine nous laissait-il le plaisir de les désirer. [...] J'épargnais au lecteur des descriptions fatigantes. Qu'il imagine tout d'un coup le plus grand train, la meilleure table, le *nec plus ultra* de l'aisance et de l'élégance, il aura une idée de notre situation. Tout cela avait surtout un grand air de décence, parce que nous n'avions jamais été sur le ton de femmes du monde ; que Sylvina était connue précédemment pour avoir de la fortune, et que nous affections d'ailleurs, dans la manière d'être mises et de paraître en public, une honnêteté qui nous séparait absolument de la classe des femmes entretenues¹⁸⁸.

Pourtant, lorsque Milord Sydney, l'ancien amant de Félicia, propose de continuer à entretenir Félicia après qu'il a retrouvé son amour sincère, elle s'oppose :

Il est inutile que je conserve un aussi grand train, cela n'aboutirait qu'à me faire participer au mépris dont le public accable les femmes qui doivent leur opulence au produit de leurs faveurs. J'ai pu céder par une imprudente vanité de jeune fille au désir de briller quelques moments ; mais cet éclat, ce faste, n'est point essentiel à mon bonheur. Une vie paisible, une société choisie, de l'aisance sans luxe, des plaisirs sans fracas : voilà tout ce qu'il me faut¹⁸⁹.

Elle ne se considère donc pas comme une fille libertine qui cherche à s'enrichir, mais comme une fille libre avec une philosophie qui prône la liberté dans les liaisons et ne suit que son goût.

4.2.3 Les ruses des hommes

Les hommes essaient parfois de profiter du mode de vie des filles et de leur désir de l'argent en les dirigeant dans un piège. C'est le cas du chevalier avec la bague fausse qui trompe Margot.

Un autre homme qui se procure les faveurs d'une fille en lui promettant quelque chose pour ensuite la tromper, est le fils rusé d'un avocat. Il propose à la mère de Thérèse de marier sa fille et elle accepte cette offre puisqu'il donnera une haute somme d'argent. Néanmoins, ils ne dressent qu'un contrat verbal et la mère de Thérèse oublie de demander la dot. Évidemment, le jeune homme jouit cette nuit de tous les plaisirs possibles avec la jeune fille. Le matin, il l'abandonne cependant, et il dit ceci en guise d'adieu :

¹⁸⁸ Andréa de Nerciat, *op.cit.*, p. 1239.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 1268.

Je retourne à Metz, [...] et je vous souhaite, mesdames, un heureux voyage. Vous allez dans une ville où les charmes de mademoiselle vous répondent d'un avenir prospère. À l'égard de nos conditions, daignez m'en dispenser pour le présent. Si je les remplissais, je me priverais d'un nécessaire pour vous donner un superflu dont votre figure et votre jeunesse peuvent aisément réparer la perte. Je vous donne le bonjour¹⁹⁰.

La perte de l'argent et le fait que Thérèse a donné sa confiance à ce garçon laissent une saveur amère chez les femmes. Or, le garçon avait raison : à preuve, la succession d'amants à laquelle nous assistons dans la suite de l'histoire.

À côté des hommes qui profitent en se procurant des plaisirs corporels, il y a d'autres qui travaillent à démasquer la fille et à la punir de son comportement libertin. Ainsi, un jeune homme s'introduit dans la maison de Mademoiselle Cronel. Il se comporte bizarrement, de sorte qu'il donne des inquiétudes à Frétilion :

Mes alarmes augmentèrent, lorsque par ses discours je jugeai qu'il n'en manquait pas et que c'était un homme affermi dans les principes d'une philosophie raisonnable, qui lui donnait beaucoup d'éloignement pour tout ce qui ressentait l'égarement du cœur et le libertinage de l'esprit, un homme enfin qui, quoique jeune, était revenu de l'erreur de se livrer aux passions¹⁹¹.

Frétilion applique toutes les stratégies et les ruses qu'elle connaît afin de le séduire, mais elle n'y arrive pas. Elle connaîtra enfin le but du « philosophe » lorsqu'il la démasque entièrement dans la société, de sorte qu'elle est abandonnée par ses amants. C'est l'indication du vrai statut de la fille libertine qui n'est pas favorisée dans la société.

Javotte pour sa part tombe dans le piège dressé par les gens qui l'ont, eux-mêmes, amenée vers le libertinage. Ils lui font croire que M. Basset de Belle Main sera son nouvel amant en titre et qu'elle sera conduite vers son nouvel logement. Or, les deux hommes de la voiture dans laquelle Javotte se trouve l'amènent droit vers l'Hôpital, où elle mourra à la suite d'une maladie.

Les filles doivent donc se garder de certains hommes rusés. En outre, elles ne peuvent pas exagérer dans leur libertinage : lorsqu'elles ont trop d'amants à la fois, elles en sont généralement punies.

4.2.4 Le regard sur leur propre situation

Les filles s'adonnent donc au libertinage dans le souci de se procurer des richesses et une vie aisée. Comme dans les romans de la bonne compagnie, toutefois, les filles se rendent compte, à un certain moment, que leur situation est loin d'être idéale – ou honorable. Elles savent donner du plaisir aux hommes de plusieurs manières, prendre plusieurs amants à la

¹⁹⁰ Anonyme (attrib. Antoine Bret et/ou François Villaret), *op.cit.*, p. 247.

¹⁹¹ Gaillard de La Bataille (attrib.), *op.cit.*, p. 46.

fois, accumuler les richesses, ... mais ce qu'elles doivent faire pour cela leur donne parfois du dégoût.

Nous avons déjà mentionné le dégoût de Margot pour son statut : « Je le répète ; tout agréable, tout attrayant que paraisse notre état, il n'en est ni de plus humiliant, ni de plus cruel¹⁹² ». Ce dégoût s'agrandit tellement que Margot se rend malade. Madame Cronel pour sa part se rend compte de sa réputation lorsque Ridhilles lui dit ce qu'il pense d'elle, c'est-à-dire qu'elle n'est pas plus qu'une fille de joie :

Je te mets au nombre des Henriettes et de ses pareilles. C'est sur ce ton que je te regarde aujourd'hui, c'est en cette qualité que je pourrai quelquefois t'intéresser dans mes plaisirs, lorsque cela m'amusera. Mais ne compte sur aucun attachement distingué : tu es incapable d'en être l'objet, tu ne vauds pas même que je sois offensé de ta perfidie, et je ris de moi lorsque je pense que j'ai eu la faiblesse de t'en marquer de l'indignation. J'ai senti [...] tout mon ridicule en réfléchissant, et sans effort j'ai brisé les liens honteux qui m'attachaient à toi¹⁹³.

Ce discours ouvre les yeux de Frétilton, qui se rend compte que l'amusement auquel elle se livre est en vérité du libertinage. Elle décide de rétablir sa réputation et de ne plus s'attacher plusieurs amants à la fois. Cette décision est d'autant plus fortifiée par la honte qu'elle ressent lorsque des inconnus l'abordent avec beaucoup de liberté, ce qui confirme de nouveau le statut de fille libertine dont elle jouit dans la société. Elle décide donc d'utiliser le goût des hommes à son maximal profit.

Un âge plus mûr m'a éclairée sur moi-même, et sans changer mon goût ni la composition de mon cœur, il m'a fait sentir la nécessité de me déguiser, afin de mettre à profit, pour ma fortune, la faiblesse que les hommes ont pour mon sexe¹⁹⁴.

Il en résulte qu'elle élabore son système efficace avec l'intendant et sa mère.

Thérèse, elle aussi, se rend compte de sa situation : « Quoique aguerrie aux mystères de l'amour, je ne laissais pas quelquefois de trouver ses plaisirs gênants et insipides. Le dégoût de mon état me prit¹⁹⁵ ». En outre, elle répète que son mode de vie lui fait horreur lorsqu'elle s'éprend d'un jeune homme, fils d'un financier.

Contrairement à ces filles, Félicia se sent tout à fait contente avec son système. Elle n'éprouve pas de l'amour, suit seulement son goût et sait ainsi se procurer beaucoup d'amis. Elle défend son système à plusieurs reprises :

Mais le système de la pluralité des goûts n'est-il pas autant à l'avantage des hommes qu'au nôtre ? Heureusement, il devient à la mode. En vain, quelques philosophes de mauvaise humeur, entichés d'un reste de morale du vieux Platon, traitent-ils de fous, de dépravés ceux qui embrassent la nouvelle secte. Ces heureux prosélytes me semblent au contraire les seuls philosophes, et leurs détracteurs ne font que radoter : laissons-les blâmer, gémir, et jouissons¹⁹⁶.

¹⁹² Fougeret de Monbron, *op.cit.*, p. 692.

¹⁹³ Gaillard de La Bataille (attrib.), *op.cit.*, p. 112.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 117.

¹⁹⁵ Anonyme (attrib. Antoine Bret et/ou François Villaret), *op.cit.*, p. 252.

¹⁹⁶ Andréa de Nerciati, *op.cit.*, p. 1210.

Dans ce roman, nous ne trouvons même pas la condamnation de l'inceste, elle laisse cette question assez ouverte :

Qui pourra me prouver que nos liaisons, effets naturels des circonstances, de la sympathie, du tempérament, fussent des crimes atroces, en accordant même que les êtres formés d'un même sang ne doivent point serrer entre eux les nouveaux nœuds qui me liaient à mon père, à mon frère ? Mais laissons cette thèse délicate ; je ne prétends pas prouver que tout était bien ; tout était du moins réparable. Il était donc inutile de se désoler, de se juger avec rigueur, de se rendre malheureuse à jamais. Quel bien en eût-il résulté¹⁹⁷ ?

Félicia n'éprouve de la honte que lorsqu'elle se laisse emmener d'un bal par un inconnu – qui s'avère être son ancien maître de danse, Belval – et lui accorde la dernière faveur dans une voiture. Elle se sent humiliée puisqu'elle s'est laissée séduire par un tel personnage. À cela s'ajoute que la suite de cette aventure est désagréable : Félicia est infectée par une maladie vénérienne.

Le libertinage satisfait l'aspiration aux richesses de la jeune fille, mais n'offre pas un mode de vie satisfaisant moralement. Les filles ont honte de leur situation et se rendent compte de leur statut soit par une expérience nouvelle, soit par les remarques d'un autre personnage. Leur dégoût trouve surtout son origine dans le fait que le monde les voit comme des filles aux mœurs légères et donc comme des proies faciles. Elles sont en effet plus ou moins faciles à séduire puisque les filles ne s'opposent guère aux hommes. Ceci est dû au fait que si elles veulent recevoir de l'argent de leur amant, elles doivent satisfaire tous ses besoins.

Accoutumée aux conclusions précipitées, je consentis sans répugnance à ce que l'on exigeait de moi. J'y étais déterminée par l'intérêt : mobile puissant, et que ma mère m'avait toujours dit devoir faire le capital d'une fille qui n'a que ses charmes pour ressource contre les outrages de la fortune¹⁹⁸.

Il s'ensuit qu'elles s'opposent encore moins aux amants qu'elles prennent pour le goût vu qu'alors elles veulent jouir elles-mêmes. Les filles ne cherchent donc pas à sauver leur réputation et ne présentent pas de regrets après l'acte sexuel, contrairement à ce que nous avons trouvé dans les romans de la bonne compagnie.

4.2.5 Le retrait du monde

Cette honte de leur situation peut se développer tellement que la fille renonce à son mode de vie et décide de vivre plus vertueusement vu qu'elle s'est procurée des richesses et de quoi de vivre à l'aise.

¹⁹⁷ Andréa de Nerciat, *op.cit.*, p. 1280.

¹⁹⁸ Anonyme (attrib. Antoine Bret et/ou François Villaret), *op.cit.*, p. 247.

C'est la raison pour laquelle Margot abandonne sa vie dans l'éclat et à l'Opéra : elle est atteinte par la mélancolie. Elle s'occupe du sort de sa mère et elles vivent heureuses ensemble avec l'argent que Margot a accumulé.

En un mot, si j'ai contribué [au] bonheur [de ma mère], je puis dire qu'elle n'a pas moins contribué au mien par la tendre affection qu'elle me porte, et le zèle sincère avec lequel elle vole au-devant de tout ce qui peut flatter mes désirs. Nous partageons notre temps entre la ville et la campagne, et jouissons, parmi un petit nombre d'habitudes (car les amis sont pure chimère) de ce que la vie a de plus délicieux dans tous les genres¹⁹⁹.

La jeune fille a récupéré sa santé et est alors à l'aise en dehors de la société.

Mademoiselle Cronel, elle aussi, se retire pour une part du monde. Même si elle n'abandonne pas entièrement sa carrière libertine, au moins prend-elle un aspect de femme vertueuse, elle n'enchaîne plus de la même façon les amants et elle ne possède plus plusieurs amants à la fois.

Javotte pour sa part est obligée à se retirer de la société puisqu'elle est envoyée à l'Hôpital. Elle ne reçoit même pas une seconde chance pour changer son mode de vie puisqu'elle y meurt.

C'est de nouveau Félicia qui s'oppose aux autres filles. À la fin du roman, elle se marie – mais seulement en nom d'ailleurs, puisque tant le comte de *** qu'elle ne sont pas véritablement amoureux. Qui plus est, le comte est malade et meurt peu après. Il donne alors l'honneur à Félicia de recevoir le titre de comtesse. Elle affirme qu'elle continue son mode de vie après son mariage.

Mais si je n'écris plus, vous saurez, mes chers lecteurs, que pensant comme un homme doué d'une assez bonne tête et sentant comme une femme très fragile, je consacre mes jours aux études agréables, aux plaisirs d'une société choisie, et mes nuits aux délices de la volupté, dont je me suis fait un art que j'ai poussé plus loin qu'aucune femme. Constante en amitié, mais volage en amour, je suis heureuse et me flatte de n'avoir jamais fait le malheur de personne²⁰⁰.

Les filles abandonnent donc dans une mesure plus ou moins grande leur vie libertine lorsqu'elles ont accumulé de l'argent. Félicia pour sa part, ne nécessite pas l'argent et continue son mode de vie. Elle suit son goût et n'est pas obligé à prendre certains amants contre son gré pour s'enrichir.

4.2.6 Conclusion

Comme les jeunes débutants dans les romans de la bonne compagnie, les filles libertines reçoivent des avis de personnes plus âgées. Ces conseils concernent le plus souvent les moyens les plus efficaces de se procurer de l'argent. Il s'agit donc de se lier avec les

¹⁹⁹ Fougeret de Monbron, *op.cit.*, p. 736.

²⁰⁰ Andréa de Nerciati, *op.cit.*, p. 1288.

amants les plus lucratifs. Les filles s'adonnent donc au libertinage puisque c'est le moyen de s'attribuer des richesses et de se fournir le moyen de vivre à l'aise après de nombreuses liaisons. Vu que les filles doivent répondre aux besoins de leurs amants afin de recevoir de l'argent et d'être entretenues, il arrive que quelque homme recourt à une ruse et profite ainsi des grâces de la fille. À un certain moment, les filles se dégoûtent de leur situation ; soit qu'elles se rendent compte de la manière dont elles sont perçues dans la société, soit qu'elles font des choses dont elles se dégoûtent. Il en résulte que les filles décident de vivre plus vertueusement tout en se procurant de l'argent avec leurs grâces, ou qu'elles abandonnent entièrement leur vie libertine pour vivre à l'aise des richesses qu'elles ont épargnées.

4.3 Conclusion

Nous constatons que tant les hommes libertins que les jeunes filles possèdent un certain « système » qu'ils suivent afin de se procurer du plaisir ou de l'argent. Ils rencontrent plusieurs ruses ou obstacles dans leur vie libertine et parfois ils sont trompés. En général, les libertins se rendent compte vers la fin du roman que leur mode de vie libertine n'est pas satisfaisant et ils se retirent du monde.

5 L'éducation du lecteur

Les personnages des romans libertins parcourent, nous l'avons vu, une évolution qui va de pair avec une éducation : les jeunes libertins apprennent les règles de la société, comment ils doivent se comporter, comment séduire etc. Or, étant donné que les conseils que les personnages reçoivent sont explicités dans les romans, et que au moins certains de ces textes contiennent des procédés « spéculaires » – des mises en abîme –, le parcours initiatique des personnages se double d'un autre apprentissage, bien plus subversif : celui du lecteur qui, lui aussi, peut mettre à profit les avis prodigués aux protagonistes, car il peut les appliquer dans sa propre vie. Il peut, dès lors, être intéressant d'étudier l'apprentissage du lecteur à travers les romans.

Commençons par signaler que, dans ces romans, nous trouvons plusieurs moyens par lesquels les auteurs donnent des avis aux lecteurs ; ils essaient de guider les lecteurs dans leur lecture et tentent de les influencer. En premier lieu, nous constatons que nos auteurs mentionnent parfois explicitement le but de leur roman et la réaction qu'ils aimeraient susciter auprès du lecteur : dans la préface des *Malheurs de l'inconstance*, l'auteur nous explique clairement son but. Les personnages peuvent, eux aussi, s'adresser aux lecteurs : cela fait partie du « jeu » des mémoires : ceci est particulièrement le cas dans *Félicia ou Mes fredaines*. En troisième lieu, nous avons les avis que les personnages reçoivent et que les lecteurs sont capables de transposer dans leur propre vie : le lecteur pourrait tirer des leçons du discours de Versac par exemple. Nous voyons donc que les critiques qui se trouvent dans les romans possèdent bien la capacité d'influencer les lecteurs : ils peuvent changer leur opinion de certaines personnes et de certaines choses. Pour finir, nous nous arrêtons brièvement aux lectures des personnages eux-mêmes et à leurs effets.

5.1 Les remarques des auteurs

En général, les romans sont précédés d'une préface dans laquelle l'auteur s'adresse aux lecteurs. Il y expose ses idées sur son roman, la leçon qu'il espère transmettre à ses lecteurs et parfois il donne des avis afin de guider la lecture.

C'est ainsi que Fougeret de Monbron annonce dans sa préface qu'on a accusé le roman d'attaquer « la religion, le gouvernement et le souverain²⁰¹ ». S'il a quand même publié son roman, c'est qu'en gardant le silence il donnerait l'impression de souscrire à cette accusation.

²⁰¹ Fougeret de Monbron, *op.cit.*, p. 677.

Bien sûr, en mentionnant la raison pour laquelle on condamne le roman, l'auteur incite les lecteurs à se rendre compte des critiques et à y attribuer attention particulière : le lecteur deviendra beaucoup plus sensible à ces attaques. Qui plus est, l'auteur met la décision sur l'immoralité du roman entre les mains des lecteurs : « Le public jugera qui a tort ou raison²⁰² ».

Une autre utilisation de la préface se trouve dans *Les Malheurs de l'inconstance* de Dorat. L'auteur y explique son but : convaincre les lecteurs qu'une femme vertueuse reste vertueuse même lorsqu'elle cède à ses sentiments. En effet : la femme qui aime véritablement, qui avoue son amour, s'expose aux malheurs : elle est sujette aux craintes et se condamne tout le temps d'avoir cédé. En même temps, toutefois, elle ne cherche que le bonheur de son amant. Dorat, lui aussi, met le jugement du roman dans les mains du public : « Je n'entrerais dans aucun détail, le public jugera le motif et l'exécution²⁰³ ».

D'autres auteurs insistent pour leur part sur la vérité des faits et des personnages. De la sorte, l'éditeur des *Lauriers ecclésiastiques*, mentionne que

la modestie de M. l'abbé T*** a été un des plus grands obstacles que j'ai eu à surmonter, pour pouvoir communiquer au public un morceau si digne de son attention²⁰⁴.

Il affirme donc que le manuscrit qu'il transmet au public a été écrit par l'abbé lui-même, qui est présenté comme une personne existante, et que les faits racontés sont réels. On trouve un même type de défense dans *Mademoiselle Javotte*, puisque l'éditeur souligne le fait que cette brochure est différente des autres :

Doucement, messieurs, s'il vous plaît ; [c'est] une [brochure] à la vérité, mais brochure où, pour flatter votre goût frivole, on n'y a peint vos sottises qu'avec des couleurs gaies ; brochure où, pour ménager votre faible jugement, on ne s'y est permis d'autres moralités que celles des faits²⁰⁵.

En outre, l'éditeur affirme que l'histoire a pour but d'éduquer les lecteurs : n'a-t-elle pas une fin édifiante ?

Les auteurs essaient donc de guider la lecture de leurs lecteurs et de leur faire prendre conscience de certaines critiques par ce qu'ils disent dans la préface de leurs romans.

5.2 Les personnages s'adressent aux lecteurs

Il arrive, toutefois, que ce ne soient pas les auteurs, mais les personnages qui esquissent leur intention. Ceci tient surtout au fait que la plupart des romans libertins se

²⁰² Fougeret de Monbron, *op.cit.*, p. 677.

²⁰³ Claude-Joseph Dorat, *op.cit.*, p. 899.

²⁰⁴ La Morlière (attrib.), *op.cit.*, p. 508.

²⁰⁵ Anonyme, *Mademoiselle Javotte*, p. 457.

présentent comme des mémoires : les personnages intègrent leur propre vie dans le roman et nous lisons un récit à la première personne. Les personnages s'adressent généralement à deux instances différentes : à la personne qui les a incités à écrire leurs mémoires, d'abord, mais aussi – et en second ordre – aux lecteurs en général. Les personnages des romans de la bonne compagnie s'adressent le plus souvent à un ami qui leur a demandé une explication de leur retrait du monde ; quant aux romans d'ascension, ils ont, pour la plupart l'intention de publier des aventures.

C'est ainsi que le comte de *** dans *Les Confessions* affirme, au début de son histoire, que ses mémoires seront « une confession fidèle des travers et des erreurs de [sa] jeunesse qui pourra vous servir de leçon²⁰⁶ ». Il s'adresse donc à une de ses connaissances qui n'est pas capable de croire que le comte ait renoncé au monde et qu'il vive heureux à la campagne. En donnant le récit de ses aventures, le comte espère expliquer la raison pour laquelle il s'est dégoûté du monde. De la même façon, l'abbé T*** des *Lauriers ecclésiastiques* se met à écrire puisqu'un ami le lui a demandé. Il raconte, lui aussi, ses aventures dans la société, sa rencontre avec Honorine et leur mariage qui est sur le point de se produire.

En ce qui concerne *Les Malheurs de l'inconstance*, il ne s'agit pas de mémoires mais d'un roman épistolaire. Pourtant, Mirbelle s'adresse indirectement aux lecteurs, par le biais d'une lettre au chevalier de Gérard. Il espère que les gens qui le connaissent et savent ce qui s'est passé, abandonneront leur attitude libertine et vivront de façon plus vertueuse.

Puisse au moins mon exemple effrayer tous ceux qui se font un jeu de l'inconstance et de la perfidie !
Qu'ils me contemplent, ils frémiront et peut-être ils seront corrigés²⁰⁷.

Il s'ensuit que les lecteurs du roman se sentiront adressés par ces paroles, puisqu'ils sont au courant des événements.

De la même façon, l'histoire de *Mademoiselle Javotte* n'était pas vraiment adressée au grand public. Elle nous parvient par l'intermédiaire d'une de ses compagnes à l'Hôpital, et pour laquelle Javotte avait composé son histoire.

Dans tous ces cas, les mémoires des personnages parviennent donc au lecteur par l'intermédiaire d'un ami à qui les personnages adressent leur histoire. Les mémoires ont le but de mettre cet ami au courant des événements passés et des raisons pour lesquelles le personnage principal a pris certaines décisions. Ils éduquent donc l'ami et par là aussi le lecteur.

²⁰⁶ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 182.

²⁰⁷ Claude-Joseph Dorat, *op.cit.*, p. 1047.

Margot pour sa part s'adresse directement aux lecteurs et esquisse son but dès le début :

Ce n'est point par vanité, encore moins par modestie, que j'expose au grand jour les rôles divers que j'ai joués pendant ma jeunesse. Mon principal but est de mortifier, s'il se peut, l'amour-propre de celles qui ont fait leur petite fortune par des voies semblables aux miennes, et de donner au public un témoignage éclatant de ma reconnaissance, en avouant que je tiens tout ce que je possède de ses bienfaits et de sa générosité²⁰⁸.

Elle affirme donc qu'elle ne se sent pas orgueilleuse de la manière dont elle a accumulé ses richesses et qu'elle veut montrer aux autres filles libertines que leur mode de vie n'est en réalité pas honorable. En effet, elles ne s'attribuent pas de mérites en vantant leur style de vie.

À la fin de ses mémoires, Margot reprend cette idée.

J'ai cru que le moyen le plus sûr de décrier les filles publiques était de les peindre avec les couleurs les plus odieuses, et de les faire passer par les degrés les plus infâmes du métier. Au reste, quel que soit là-dessus le sentiment du lecteur, je me flatte que les traits obscènes de ces mémoires seront rachetés par l'avantage que les jeunes gens qui entrent dans le monde pourront tirer des réflexions que je fais sur le manège artificieux des catins, et le danger évident qu'il y a de les fréquenter. Si le succès répond à mes intentions, tant mieux. Sinon, je m'en lave les mains²⁰⁹.

Elle vise donc essentiellement à détourner les filles d'une vie libertine.

Mademoiselle Cronel, elle aussi, souhaite raconter ses aventures au grand public. Elle avoue que le désir l'a toujours emporté sur la passion, et de nouveau, c'est la volonté de publier ses aventures qui domine sur les pensées raisonnables puisque :

[rien] n'est plus déraisonnable que de dévoiler à tout un monde, sous des couleurs peu avantageuses (lorsqu'on se propose de ne rien déguiser) son caractère, sa conduite et des mœurs assez corrompues²¹⁰.

Thérèse pour sa part, mentionne explicitement l'histoire de Mademoiselle Cronel dans ses mémoires : « Rivale de Frétilton dans la carrière de l'honneur, je me figure d'avance partager avec elle la gloire inséparable de la qualité d'héroïne de roman²¹¹ ». Elle affirme comme Frétilton qu'il est irrationnel de vouloir publier ses aventures :

Il faut que je sois folle pour ne pas m'apercevoir du ridicule que peuvent me donner mes aventures exposées dans leur jour naturel. Il est vrai qu'on en sait déjà la majeure partie, et qu'en me présentant au public, ce n'est pas une inconnue que je lui annonce, mais les causes qui ont fait agir les ressorts de ma fortune, mes progrès depuis mon origine jusqu'à présent : c'est ce que l'on ignore, et ce que peut-être je devrais taire ; car si la première qualité d'un écrivain doit être l'amour de la vérité, je dois avouer de bonne foi que je ne crois pas avoir trop lieu de me féliciter sur cet article. Mon éclat dans le monde n'est pas tout à fait l'ouvrage de ce qu'on appelle mérite essentiel et reconnu²¹².

Ce n'est donc que le plaisir qui l'a guidée durant toute sa vie, et pas la raison.

Ces filles s'adressent donc par voie directe aux lecteurs pour leur raconter leurs aventures. Elles espèrent que leur histoire laissera une forte impression – sur les lectrices,

²⁰⁸ Fougeret de Monbron, *op.cit.*, p. 679.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 737.

²¹⁰ Gaillard de La Bataille, *op.cit.*, p. 25.

²¹¹ Anonyme (attrib. Antoine Bret et/ou François Villaret), *op.cit.*, p. 236.

²¹² *Ibid.*, p. 235.

surtout. En effet : ces dernières devraient voir la situation honteuse dans laquelle les filles libertines se trouvent. Ici encore, les lecteurs sont donc informés de ce qui s'est passé et des raisons que les filles ont eues de prendre certaines décisions.

Dans *Félicia ou Mes fredaines*, la jeune fille s'adresse tantôt directement aux lecteurs, tantôt par l'intermédiaire d'un autre personnage²¹³. En effet : au début de chaque partie (exceptée la troisième), Félicia parle avec son éditeur, le chevalier d'Aiglemont. Dans ces conversations, elle explique la raison pour laquelle elle écrit son histoire, et le but de ses mémoires. En premier lieu, elle dit qu'elle écrit pour s'amuser. Elle répète cette raison au début de la deuxième partie, après que le chevalier lui reproche de se peindre telle qu'elle est : cela n'intéressera personne, estime-t-il ! Félicia rétorque qu'elle ne vise que le plaisir de l'écriture et que son but n'est pas d'intéresser les gens, ni de recevoir des éloges ou d'accumuler de l'argent. Lorsqu'elle arrivera à intriguer les gens avec son livre, ce ne sera qu'une joie en plus, à côté du plaisir d'écrire.

Si, par occasion, quelqu'un peut en être amusé, si quelque femme de mon caractère, mais trop timide, se trouve enhardie par mon exemple et tranche les difficultés ; si quelque autre, attaquée par des Béatins, apprend à s'en méfier et à les berner ; si quelque mari, prêt à se formaliser pour une aigrette, rougit d'avoir donné quelque importance à cet accident et se pique d'imiter le sage Sylvino ; si quelque Céladon renonce *aux grands sentiments* et se soustrait au ridicule des passions, prenant pour modèle certain chevalier, dont vous ne devriez pas condamner le système ; si enfin quelque aimable bénéficiaire apprend de mon prélat que, malgré l'habit ecclésiastique, on peut aimer les femmes et s'arranger avec elles sans se compromettre dans l'esprit des honnêtes gens, ce seront autant d'accessoires agréables à la satisfaction que je m'étais promise de mon griffonnage²¹⁴.

Elle sera contente si quelques gens pourront tirer une leçon de son histoire : cela signifie que son but sous-jacent est d'éduquer les lecteurs. En outre, elle avise les lecteurs qui se scandaliseraient de son histoire de lire *Clélie*, le roman de Mademoiselle de Scudéry, et d'autres romans du même genre. Quant à la véracité de ses aventures, elle insiste au début de la quatrième partie sur la vérité de son histoire : « je fais beaucoup de fond sur le pouvoir de la vérité²¹⁵ ». Elle ne cède donc pas à la volonté du chevalier de laisser tomber l'épisode du comte malade, puisque elle dit :

Il eut beau dire, je continua de griffonner, rassurée par le sort d'une multitude d'écrits plus tristes, plus secs, aussi inutiles que le mien et qui, faute d'être aussi vrais, ne sont pas, à beaucoup près, aussi vraisemblables²¹⁶.

Ici déjà, nous entrevoyons le caractère indépendant de la jeune fille qui espère que quelques lecteurs seront motivés par son exemple. Cette image que l'auteur nous donne, est

²¹³ Simone Scott, « Le rôle du narrataire dans *Félicia* d'Andréa de Nerciat », *Australian Journal of French Studies* 21 n°1 (1984), p. 43-57. Cet article est à la base de la partie qui traite de *Félicia ou Mes fredaines* et la manière dont le personnage s'adresse à ses lecteurs.

²¹⁴ Andréa de Nerciat, *op.cit.*, p. 1119.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 1235.

²¹⁶ *Id.*

évidemment opposée à l'image traditionnelle de la femme au XVIII^e siècle. Il s'agit d'une femme indépendante, libre, qui suit son goût sans le moindre souci de s'enrichir de cette manière. En outre, elle a développé son propre système, une philosophie, qu'elle défend tout au long du roman. Néanmoins, pour faire accepter ce roman par le public, il est nécessaire que Félicia se marie à la fin du roman. De cette manière, elle est capable de poursuivre sa vie comme elle en a l'habitude.

À part ces conversations avec le chevalier d'Aiglemont, Félicia s'adresse aussi directement à ses lecteurs. Ainsi, lorsqu'elle est en train de raconter l'épisode de Thérèse et Monsieur Caffardot, elle dit explicitement qu'elle veut surprendre le lecteur : « Préparez-vous, ami lecteur, à voir ici quelque chose d'incroyable... Mais pourquoi vous priver du plaisir de la surprise ? Lisez, et vous croirez si vous pouvez²¹⁷ ». Un peu plus tard dans cet épisode, elle ramène le lecteur vers l'essence de cet épisode, à savoir la culotte de Caffardot :

Le lecteur peut être impatient d'apprendre ce qui arriva de la culotte de Caffardot, si méchamment installée chez l'innocente Éléonore ; je supprime, pour le satisfaire, les détails de ce qui put encore se passer entre le somnambule et moi²¹⁸.

Il y a plusieurs autres endroits où Félicia s'adresse au lecteur de manière individuelle. De cette manière, elle capte son attention et l'implique davantage dans les événements. Au moment où elle parle des lecteurs qui pourront lui reprocher son comportement, elle n'utilise plus les termes d'adresse « cher lecteur », « le lecteur » ou « ami lecteur » ; elle s'adresse à ces lecteurs comme à un groupe. De cette manière, elle se distancie d'eux : « Mais on va m'accabler d'injures ? me traiter de folle et d'effrontée ? Que m'importe²¹⁹ ». En outre, Félicia adresse la parole aux lectrices en particulier. Elle parle alors « d'une expérience commune à toutes les femmes²²⁰ ». Alors, elle utilise le pronom « nous ».

Les auteurs essaient donc de guider les lecteurs vers certains événements et pensées et ils espèrent que les lecteurs en tireront quelque leçon.

5.3 Les avis aux personnages

Les personnages s'adressent donc soit directement aux lecteurs, soit indirectement par l'intermédiaire d'un ami à qui ils dédient leurs mémoires. Évidemment, les personnages eux-mêmes reçoivent aussi des avis de personnes plus âgées, et ces avis sont repris dans leurs

²¹⁷ Andréa de Nerciati, *op.cit.*, p. 1130.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 1138.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 1222.

²²⁰ Simone Scott, *op.cit.*, p. 50.

mémoires. De la sorte, le lecteur reçoit, par voie indirecte, les mêmes avis que les personnages.

C'est ainsi que Margot reprend les conseils concernant la manière la plus efficace d'entasser de l'argent pour une fille libertine ; elle les insère dans ses mémoires sous la forme d'un guide appelé *Avis à une demoiselle du monde*. Ainsi, elle donne, de manière explicite, des règles aux filles qui veulent vivre de leurs charmes et se procurer des richesses par la voie du libertinage. Même si le but principal de ses mémoires est de détourner les filles du libertinage, elle donne ces avis puisqu'elle veut donner des avis raisonnables aux filles qui veulent vivre du libertinage.

À cet égard, les discours de Versac et de Sylvino peuvent eux aussi « éduquer » les lecteurs en ce qui concerne leur comportement dans la société. D'ailleurs, ce sont des exposés pourvus d'une grande force oratoire. Évidemment, il ne va pas de soi que les lecteurs suivent ces avis sans réfléchir : le lecteur peut aussi décider de s'en abstenir.

5.4 La critique de la société

Les avis des personnages ne sont pas les seules idées que le lecteur peut entrevoir dans les romans libertins. Comme le lecteur lit les mémoires des personnages qui présentent leur propre vie et de là intègrent parfois leurs propres opinions de certaines choses et situations, il prend connaissance de leur point de vue.

Pour mieux cerner certaines idées que les personnages nous offrent, nous parcourons les différents romans pour en tirer des idées sur le libertinage, la société elle-même, la religion, la bourgeoisie, et la représentation des hommes et des femmes en général.

5.4.1 Le libertinage

Nous avons déjà mentionné que les personnages s'adonnent librement aux plaisirs corporels sans se préoccuper des sentiments des autres et de la manière dont ils sont vraiment vus dans la société. Les jeunes hommes par exemple ne considèrent que leur statut d'homme à la mode, pas ce que ce statut entraîne. De la même façon, les jeunes filles deviennent parfois orgueilleuses quand elles se rendent compte qu'elles savent satisfaire les désirs des hommes et en tirer profit. Lorsque les hommes et les femmes libertins se rendent compte de leur vrai statut dans la société, ils se détournent du libertinage puisqu'ils éprouvent du dégoût pour leur situation.

Il s'ensuit que, par l'affirmation explicite du ressentiment et du dégoût des personnages, le lecteur pourrait être dissuadé de son propre mode de vie libertin ou être convaincu de ne pas s'adonner au plaisir et à l'inconstance. Ce rejet du libertinage sera évidemment le plus grand après la lecture des *Malheurs de l'inconstance* de Dorat, vu que le duc de *** emploie ses stratégies rusées et nuisibles aux autres pour amener Mirbelle au libertinage. Le chevalier de Gêrac, lui-même un homme vertueux et droit, dénonce ce libertinage dans une de ses lettres à Mirbelle.

Je sais qu'ici les hommes ne se font point un scrupule de séduire les femmes sans les aimer, de leur prodiguer les hommages tant qu'elles résistent, les affronts dès qu'elles succombent et de les enivrer pour les avilir. Cette cruauté est trop étrangère à votre âme pour que je vous en soupçonne jamais. Ce sexe que nous opprimons mérite nos égards à proportion même de sa faiblesse²²¹.

En revanche, le roman de Nerciat, *Félicia ou Mes fredaines*, se présente comme une défense du libertinage. Félicia prône en effet à plusieurs reprises son système et elle défend sa liberté avec de nombreux arguments. Ainsi, elle prétend amener les lecteurs à vivre comme elle. Évidemment, les lecteurs peuvent aussi se dégoûter de son mode de vie et décider, juste par la défense de Félicia, de s'en retourner.

Les auteurs essaient donc, par le biais de leurs personnages, de transmettre leurs idées sur le libertinage aux lecteurs. Ils tentent de montrer la nature du libertinage pour que le lecteur puisse en juger.

5.4.2 La société elle-même

Dans les romans libertins nous retrouvons, à côté des idées sur le libertinage, aussi des idées sur la société en général. Surtout la dissimulation dans la société et sa malignité sont attaquées :

J'avais encore ces principes de pudeur, ce goût pour la modestie que l'on appelle dans le monde sottise et mauvaise honte, parce que, s'ils y étaient encore des vertus ou des agréments, trop de personnes auraient à rougir de ne les point posséder²²².

Tout le monde est donc corrompu ; tout le monde met un masque afin de dissimuler ses propres sentiments et de cacher ses stratégies. Dans ce sens, il est significatif que Mirbelle utilise l'expression « son masque est tombé²²³ » pour exprimer le fait qu'il sait alors le vrai caractère du duc de ***. Mademoiselle Cronel mentionne, elle aussi, la dissimulation dans la société :

²²¹ Claude-Joseph Dorat, *op.cit.*, p. 932.

²²² Crébillon fils, *op.cit.*, p. 82.

²²³ Claude-Joseph Dorat, *op.cit.*, p. 1003.

En effet, une femme goûte un plaisir extrêmement piquant lorsque, par un raffinement de conduite, elle se voit estimée de ceux qui n'auraient que du mépris pour elle s'ils connaissaient le fond de son caractère et de ses mœurs ; elle se divertit de l'erreur dans laquelle elle sait les entretenir et se trouve flattée de la considération et des égards que lui attire le manège imposant qu'elle observe dans toute sa façon d'agir : plus d'une Frétilton de ce siècle a fait l'épreuve de cette vérité²²⁴.

L'importance du masque tient à la prépondérance donnée au jugement du public. Le public est toujours là, suit tout avec une extraordinaire attention et juge des situations sans tenir compte des sentiments des personnages. Les hommes par exemple s'adaptent à son jugement ; ainsi, il arrive qu'ils prennent certaines femmes pour obtenir la faveur du public ou qu'ils rompent avec elles pour satisfaire les exigences de ce même public.

Ces critiques rendent les lecteurs conscients de l'importance de « l'opinion » qui gouverne la société. C'est, à nouveau, un trait négatif de la vie libertine qui est dénoncé. Les auteurs dénoncent l'importance du jugement public qui n'admet pas que les personnes développent un caractère individuel et qu'ils suivent leur cœur.

5.4.3 La critique de la religion

Dans les romans libertins, les critiques les plus sévères s'adressent probablement à la religion. En effet : les romans présentent une image différente des ecclésiastiques de celle qui régnait traditionnellement. L'ecclésiastique n'est plus un homme vertueux et dévot mais un homme libertin, dissimulateur, séducteur des femmes. Parfois, il est même sodomite. Par leur anticléricalisme, ces auteurs entendent rompre avec l'image existante du clergé. Faut-il y voir une nouvelle critique de l'influence du libertinage, qui est si forte que même les personnes qui en devraient être les moins susceptibles, sont parfois les premières à en être atteintes ?

Quoi qu'il en soit, dans *Félicia ou Mes fredaines*, l'auteur nous présente le singulier personnage de Béatin, confesseur de Sylvina. Le confesseur la séduit et après qu'il est renvoyé par Lambert, la noircit chez Sylvino. C'est aussi Béatin qui compromet à nouveau Sylvina et Félicia chez Zéila, puisqu'il prétend qu'elles ont enlevé Monrose, fils de Zéila, et l'ont ensuite envoyé vers les colonies. En outre, il apparaît être le régent du collège dans lequel Monrose se trouvait avant qu'il s'échappât à cause des passions (sodomites) de Béatin ! Lorsque Félicia le revoit chez Zéila, il est devenu prêtre de l'Oratoire. La description que Félicia donne de lui montre très bien le caractère de l'ecclésiastique, et ses actes affirment son mauvais caractère :

D'ailleurs le maintien du drôle était encore plus hypocrite, ses yeux plus pénitents, plus faux, ses reins plus souples, plus exercés aux courbettes. [...] Quoique le moine dût s'estimer trop heureux d'en être quitte à si bon marché, l'orgueil, la fureur l'égarèrent. Non seulement il foula cruellement la petite

²²⁴ Gaillard de La Bataille (attrib.), *op.cit.*, p. 122.

chienne de ma mère, en feignant une maladresse, mais encore il balbutia quelques injures, en traversant l'antichambre²²⁵.

Autant dire que, dans ce roman, la critique des ecclésiastiques est virulente. En fait, un autre personnage, lui aussi ecclésiastique, ne se retient pas en ce qui concerne la séduction des femmes – même s'il a un bon caractère. Monseigneur est l'amant tant de Sylvina que de Félicia ; il les amène à vivre heureuses ensemble. Il explique aux femmes qu'elles doivent s'attribuer de la liberté dans leurs liaisons et se respecter mutuellement. Il prône donc le mode de vie libertin.

Dans *Margot la Ravaudeuse*, nous retrouvons cette critique sur des ecclésiastiques. Un chanoine, qui ne pratiquait pas vraiment sa religion, est séduit par les charmes de Margot : « Que diable avait-il aujourd'hui d'aller à mâtines, lui qui dans le courant de l'année n'y allait pas quatre fois²²⁶ » ? L'ecclésiastique le plus dominant dans le roman est le frère Alexis. Il profite aussi de Margot et se révèle encore plus libertin que le chanoine :

Il avait trouvé le secret d'être utile à la société, et encore plus à son couvent, par les services qu'il rendait à l'un et l'autre sexe. Personne ne savait mieux que lui ménager de douces entrevues, rompre des obstacles, éluder la vigilance des argus, tromper des maris jaloux, émanciper de jeunes pupilles, et affranchir de timides tourterelles de l'empire tyrannique des père et mère. En un mot, le frère Alexis était le roi des proxénètes, et conséquemment fort accrédité parmi le monde galant²²⁷.

C'est lui qui guide Margot vers l'Opéra ; c'est encore lui (ensemble avec un homme de l'Opéra) qui donne à Margot les avis qu'elle mettra dans son guide *Avis à une demoiselle du monde*. Or, la critique devient la plus sévère lorsque Margot est infectée d'une maladie vénérienne et que, sans scrupules, elle couche avec un ecclésiastique. Elle lui transmet consciemment sa maladie, pour la raison que

la profession de ces gens-là est d'en imposer en tout et partout sous le voile hypocrite des vertus chrétiennes et sociales ; comme les [faux dévots] nous prêchent souvent pour un écu ce qu'ils ne voudraient pas pratiquer pour cent mille ; en un mot, comme les fourbes ne se proposent d'autre fin en ce monde que de s'engraisser inhumainement de notre propre substance, et de rire à nos dépens, je crus que je ferais un acte plus méritoire que répréhensible si, par cas fortuit, je donnais à un tel homme sujet de se plaindre de moi²²⁸.

Elle veut que cet épisode « serve de leçon aux ecclésiastiques²²⁹ » : si leur conduite n'est pas respectable, ils ne doivent pas compter sur le respect des gens.

Javotte s'entretient, elle aussi, avec un ecclésiastique - un abbé, cette fois. Il est même son amant préféré ; elle lui consent ses nuits ! Or, cet ecclésiastique ne sacrifie pas sa vie à la religion mais aux plaisirs :

²²⁵ Andréa de Nerciat, *op.cit.*, p. 1282-1283.

²²⁶ Fougeret de Monbron, *op.cit.*, p. 699.

²²⁷ *Ibid.*, p. 701.

²²⁸ *Ibid.*, p. 721.

²²⁹ *Ibid.*, p. 722.

[Aux] mots d'honneur et de principes, il substitua bientôt ceux de chimère et de préjugés. Le plaisir était le seul dont il ne diminuât pas la valeur, et qu'il reconnût pour réel. Il divinisa cet être et ne sacrifiait qu'à lui. Il me mit de moitié dans ses offrandes et me les fit réitérer plusieurs fois. Nous l'honorâmes de diverses manières, suivant les différents attributs que nous lui reconnaissons : la table et le lit furent les principaux autels que nous lui élevâmes ; le dernier fut celui où nous offrîmes le plus d'encens²³⁰.

La critique est la plus répétitive dans *Les Lauriers ecclésiastiques*, puisque le héros est un abbé qui s'adonne au libertinage en suivant l'exemple de son oncle. Il critique l'aisance avec laquelle les ecclésiastiques vivent et le peu de religion qu'ils conservent.

[Mon oncle] sut si bien me représenter la solidité des avantages attachés à son état, et la facilité qu'il y avait à le rendre compatible avec tous les plaisirs de la vie, que je commençai peu à peu à ouvrir les yeux. Je reconnus qu'en effet le parti le plus sûr et le plus prudent était d'en imposer aux hommes, et de vivre aux dépens de leur crédulité et de leur bonne foi. Je n'avais encore jamais vu d'abbés que mon précepteur, et par miracle il s'était trouvé sage et honnête homme²³¹.

Il répète durant tout le roman des reproches envers les ecclésiastiques et en particulier envers les abbés :

J'étais pour lors bien éloigné d'imaginer qu'il y eût dans le monde une espèce d'animaux amphibies dont je dusse un jour augmenter le nombre. J'ignorai qu'on donnait le nom d'abbés à ces singes tonsurés, ces bateleurs privilégiés, également propres aux farces ecclésiastiques et aux scènes des cercles mondains, pagodes consacrées par la bêtise du genre humain²³².

Autrement dit, les ecclésiastiques ne sont religieux que par leur titre ; ils ne vivent pas de façon vertueuse et s'adonnent aux plaisirs mondains. L'abbé T*** critique aussi son oncle, qui a eu « la prescription des médecins » d'aller aux spectacles, de recevoir la bonne compagnie chez soi, d'aller à la campagne et d'y manger avec beaucoup de profusion. Les ecclésiastiques ne sont donc pas vraiment religieux. Même à la campagne, où les abbés ne suivent pas vraiment leur goût et ne connaissent pas les plaisirs mondains de Paris, l'abbé T*** « retrouvait toujours [...] cette modeste précaution, cette attention charitable de se procurer toutes les commodités de la vie²³³ ». Il est même ainsi que certaines femmes, comme la présidente de S..., exigent l'arrivée d'un ecclésiastique de Paris afin de se procurer des plaisirs. Qu'en conclure, sinon que les ecclésiastiques sont connus pour leur libertinage ?

Une autre critique envers la religion se trouve dans la prise d'habit forcée d'Honorine. Il arrive, en effet, que les filles sont obligées d'entrer dans le cloître pour ne pas diminuer les richesses et nuire aux charmes d'un frère ou d'une sœur. Dans ce cas, l'une des sœurs vit malheureuse dans le couvent tandis que l'autre se marie avec un homme riche. Il s'ensuit qu'il y a beaucoup de religieuses qui n'ont pas de vraie vocation : on s'en rend compte par

²³⁰ Anonyme, *Mademoiselle Javotte*, p. 479.

²³¹ La Morlière (attrib.), *op.cit.*, p. 512.

²³² *Id.*

²³³ *Ibid.*, p. 531.

l'aisance avec laquelle Honorine se retire du couvent après la mort de ses parents et de sa sœur. En outre, l'abbé lui-même devient héritier de sa famille et abandonne son titre d'abbé.

Nous constatons donc que les auteurs ne sont pas favorables aux abus des ecclésiastiques. Or, par les critiques qu'ils formulent, certains lecteurs peuvent se rendre compte de la fausseté de certains ecclésiastiques.

5.4.4 La bourgeoisie

Outre la religion, les auteurs des romans de notre corpus attaquent également la bourgeoisie. Prenons le comte de ***, dans *Les Confessions* : à l'occasion des liaisons qu'il noue avec certaines femmes de la bourgeoisie, nous y trouvons également des réflexions à leur égard. Or, le comte parle des gens de robe qui sont méprisés par la noblesse d'épée, puisque, par tradition, ils lui sont inférieurs. En effet : les gens de la robe sont divisés en deux classes : « l'ancienne qui a des illustrations, et qui tient aux premières maisons du royaume, [et] celle de nouvelle date, qui a le plus de morgue et d'arrogance²³⁴ ». En effet, la robe se caractérise par sa vanité extraordinaire, elle pense qu'elle est au-dessus de tout le monde. Le comte conclut avec cette phrase significative : « la robe s'estime trop, et on ne l'estime pas assez²³⁵ ». En ce qui concerne les femmes de cette classe sociale, elles ne possèdent pas l'usage du monde et ne sentent que de la haine et de l'envie l'un envers l'autre.

La finance se perd, elle aussi, par sa vanité. Dans les faits, leur société est identique à celle de l'aristocratie car les gens de la finance essaient de l'imiter. Pourtant, cette imitation est assez maladroite et le comte conseille même à la femme avec qui il a une liaison de ne plus se lier avec un homme du monde. Or, la finance d'aujourd'hui a le mérite d'être mieux élevée que la finance de jadis, qui ne pensait qu'à s'enrichir. Parfois, elle s'intéresse même aux lettres ! D'ailleurs, la finance est indispensable pour l'état et « c'est une profession dont la dignité ou la bassesse dépend uniquement de la façon dont elle est exercée²³⁶ ». Le comte affirme que si un financier exerce sa profession d'une bonne manière, il mérite des louanges, sinon, il est insolent et appartient à la finance d'auparavant.

À cela s'ajoute que, pour les filles du monde, les financiers sont des amants bienvenus : ils sont assez prodigues avec leur argent. En outre, si le financier fait banqueroute, la fille est immédiatement entourée de plusieurs aspirants puisque ce genre de liaisons donne

²³⁴ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 207.

²³⁵ *Ibid.*, p. 208.

²³⁶ *Ibid.*, p. 226.

« un crédit étonnant²³⁷ » à la fille libertine. Il n'empêche : lorsqu'un financier essaie de profiter de Thérèse, celle-ci se venge en lui transmettant une maladie vénérienne.

Je n'avais jamais écouté des douceurs d'usurier. Celles-ci me parurent singulières ; je trouvai plaisante cette façon peu coûteuse de prétendre à mes bontés. Je résolus de le punir de sa témérité. Il ne méritait point de ménagement ; aussi n'en eus-je aucun pour lui. Je fus charmée de trouver cette occasion pour venger mon amant et le public rançonnés par son avarice²³⁸.

Dans *Mademoiselle Javotte*, c'est un financier qui mène Javotte vers le libertinage en lui promettant de l'argent en échange de ses faveurs.

La bourgeoisie est donc critiquée dans le roman de Duclos et dans les romans de la jeune fille. Or, dans ces derniers romans, la bourgeoisie constitue une grande part des amants de la fille libertine ; aussi est-elle indispensable aux richesses de la fille, qui ne parvient pas toujours à s'en débarrasser.

5.4.5 L'image des hommes et des femmes

À côté des critiques, nous trouvons dans les romans libertins des images stéréotypées des hommes et des femmes : les auteurs présentent aux lecteurs des généralités qui sont applicables à tout homme ou à toute femme. Ainsi, les lecteurs sont amenés à mettre tout homme et toute femme dans la catégorie des personnages correspondants des romans libertins. De plus, les lecteurs pourraient s'identifier avec les personnages et être guidé vers le comportement qu'ils trouvent dans les romans.

Si nous regardons des réflexions sur les femmes, nous constatons qu'elles sont présentées en général comme des personnes rusées, comme des séductrices qui mènent l'homme vers leur conquête. Nous assistons à une évolution de la femme en comparaison avec les siècles précédents : « Si nous en croyons d'anciens mémoires, les femmes étaient autrefois plus flattées d'inspirer le respect que le désir ; et peut-être y gagnaient-elles²³⁹ ». Dans les romans libertins cependant, la femme ne pense qu'au désir et à la passion et il n'y a que de rares exemples de femmes vraiment vertueuses.

Vu le fait que les femmes doivent être séduites par l'homme, elles sont des rivales puisqu'il importe d'obtenir l'homme à la mode. C'est la raison pour laquelle de vraies amitiés entre deux femmes ne se trouvent guère dans ces romans : elles ne savent que critiquer les attraits des autres femmes qu'elles ne possèdent pas elles-mêmes. Les femmes luttent donc pour s'attacher l'homme à la mode mais elles s'opposent aussi pour la séduction même : si on

²³⁷ Fougeret de Monbron, *op.cit.*, p. 708.

²³⁸ Anonyme (attrib. Antoine Bret et/ou François Villaret), *op.cit.*, p. 291.

²³⁹ Crébillon fils, *op.cit.*, p. 25.

n'est pas capable de séduire l'homme à la mode, il est important d'avoir un amant puisqu'on se fait valoir par ses amants. Les femmes aussi cherchent avant tout à satisfaire leur vanité et leur amour-propre. En outre,

[les] femmes à Paris communiquent moins généralement entre elles que les hommes. Elles sont distinguées en différentes classes qui ont peu de commerce les unes avec les autres. Chacune de ces classes a ses détails de galanterie, ses décisions, sa bonne compagnie, ses usages et son ton particulier, mais toutes ont le plaisir comme objet, et c'est là le charme du séjour de Paris²⁴⁰.

Pour atteindre leurs buts, les femmes savent dissimuler à merveille. Elles sont capables de cacher leurs sentiments... et ce qu'elles cachent le mieux, ce sont les tromperies qu'elles infligent à leurs amants. Pour ce faire, elles font appel à des stratégies remarquablement sophistiquées.

L'image des femmes est donc stéréotypée, tout comme les catégories dans lesquelles les femmes sont rangées. Il y a la fausse dévote, la petite-maîtresse, la jeune fille libertine... À cela s'ajoute que la femme appartient toujours à une seule catégorie, et qu'elle ne possède aucune caractéristique des femmes des autres catégories.

Les stéréotypes masculins, d'ailleurs, ne valent guère mieux. Le plus souvent, en effet, l'homme est présenté comme un être avide de plaisirs, qui ne suit que son goût et qui séduit les femmes l'une après l'autre. C'est la raison pour laquelle la marquise de Syrcé se plaint des hommes :

Tous les hommes se ressemblent, ardents à nous séduire, trop froids pour nous apprécier, ils croient en être quittes pour quelques hommages faux ou intéressés qu'ils enlèvent aussi facilement qu'ils prodiguent. Ils nous trouvent jolies, leur indulgence va jusque-là, ils tombent à nos pieds, à nos pieds ! pourquoi ? Comment y sont-ils ? Comme ces incrédules qui ne croient à la divinité que lorsqu'ils ont besoin d'elle. Leur adoration est momentanée, leur ingratitude extrême et leur injustice n'est jamais que suspendue. Il faut les fuir²⁴¹...

À l'opposé de cet homme faux, la marquise nous présente l'homme idéal :

Un homme droit, faisant le bien par instinct, seulement étonné qu'on l'admire, sans témoins de ses actions, sans espoir de récompense, sans étude, sans ostentation, philosophes de tous les siècles : voilà mon héros. Les dieux et les grands hommes, dans tous les genres sont l'ouvrage de la nature. La raison n'en forme que les simulacres²⁴².

Les hommes, eux aussi, se partagent en diverses classes : il y a les jeunes débutants, les petits-maîtres et les roués.

Il est remarquable que les hommes puissent se permettre plusieurs maîtresses à la fois, tandis que la femme doit dissimuler ses liaisons.

Les hommes, si attentifs à se procurer leurs commodités, entendaient bien peu leurs véritables intérêts lorsqu'ils nous ont imposé la nécessité d'être plus exactes qu'eux dans nos engagements. Une femme ne peut être fidèlement attachée à un seul homme qu'aux dépens du bonheur d'une infinité d'autres. [...]

²⁴⁰ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 201.

²⁴¹ Claude-Joseph Dorat, *op.cit.*, p. 970.

²⁴² *Ibid.*, p. 1005.

Le monde est [...] assez injuste pour nous condamner lorsque nous osons nous soustraire à la rigueur d'une loi qui est l'ouvrage de leur caprice²⁴³.

Ce goût des hommes pour les femmes procure évidemment la vie aux filles libertines qui mettent à profit les désirs des hommes.

Les romans ne présentent donc pas de vraie diversité en ce qui concerne la personnalité des personnages. Nous ne concevons que les différentes catégories fixées avec des caractéristiques propres.

5.4.6 Conclusion

Dans leurs romans, les auteurs développent plusieurs critiques. Ainsi, ils espèrent exposer aux lecteurs la malhonnêteté de la société, les dangers du libertinage, ... Leur objectif est donc d'apprendre quelque chose aux lecteurs, de sorte qu'ils puissent appliquer certains concepts dans leur propre vie ou qu'ils conçoivent la personnalité fautive de certaines personnes.

5.5 Les lectures des personnages

À côté des critiques que l'auteur transmet aux lecteurs, les personnages mêmes des romans libertins sont parfois influencés par leurs lectures. Nous avons déjà établi l'influence qu'un roman libertin exerce sur les désirs d'une jeune fille²⁴⁴.

Aussi dans les romans de la bonne compagnie, les personnages font référence à leurs lectures. Là par contre, les romans n'augmentent pas le désir, et ils ne constituent pas de bons endroits d'apprentissage pour le jeune héros.

Je me rappelai alors toutes les occasions que j'avais lues dans les romans de parler à sa maîtresse, et je fus surpris qu'il n'y en eût pas une dont je pusse faire usage²⁴⁵.

Les romans ne montrent donc pas de situations réelles dans lesquelles les lecteurs peuvent se trouver. De cette façon, le lecteur ne reçoit pas de conseils en ce qui concerne son comportement dans des situations importantes. De là que le héros décide entre autres d'écrire ses mémoires de sorte qu'il puisse donner des bons et utiles avis à ses lecteurs.

En outre, à cause de leurs lectures, les héros se croient parfois amoureux lorsqu'il ne s'agit en effet que du goût, ceci indique clairement qu'un lecteur peut être influencé par ses

²⁴³ Anonyme (attrib. Antoine Bret et/ou François Villaret), *op.cit.*, p. 271.

²⁴⁴ 3.1.2.3. Autres instruments qui agrandissent les désirs de l'héroïne ou qui contribuent à son apprentissage

²⁴⁵ Crébillon fils, *op.cit.*, p. 55.

lectures : « J'avais lu quelques romans, et je me crus amoureux²⁴⁶ ». Les romans d'autrefois ne fournissent pas de leçons utiles vu que le personnage se trompe en ce qui concerne ses sentiments.

Nous avons donc un effet de miroir vu le fait que le lecteur assiste parfois à une lecture d'un personnage.

5.6 Conclusion

L'auteur s'adresse souvent aux lecteurs ; parfois, les préfaces contiennent déjà des indications des objectifs des auteurs. Par les remarques de l'auteur et l'histoire du roman, le lecteur parcourt aussi un apprentissage. Il se rend compte des critiques, des remarques et est capable d'en tirer une leçon. Les personnages, eux aussi, s'adressent aux lecteurs de sorte que ceux-ci se sentent plus impliqués dans l'histoire.

²⁴⁶ Charles Pinot Duclos, *op.cit.*, p. 183.

6 Conclusion

Dans cette étude, nous avons proposé une analyse détaillée de deux groupes de romans libertins : les romans de la bonne compagnie et les romans de l'ascension de la jeune fille. Pourtant nous avons remarqué, dans le premier chapitre, que les critiques éprouvent parfois des difficultés à établir les frontières entre les différents « types » de romans libertins. Vu que nous avons maintenant commenté plusieurs caractéristiques de ces romans, nous sommes capables de décider si les romans libertins présentent des traits communs – ou non.

Il est évident que tous les romans libertins mettent en scène le libertinage des personnages et les étapes dans l'évolution de ce libertinage. Les romans libertins se centrent généralement sur un seul personnage qui écrit ses mémoires avec un regard rétrospectif. Il s'agit d'une réflexion sur le passé ; la personne qui écrit est donc présentée comme plus âgée et elle possède plus de maturité que le personnage qui agit.

Le comportement libertin contient nécessairement des liaisons amoureuses. Nous suivons donc de près la succession d'amants ou de maîtresses du personnage principal, et les situations particulières dans lesquelles il se trouve. À chaque fois, cependant, nous voyons que pour se lier avec quelqu'un, le héros ou l'héroïne doit se comporter d'une certaine manière : il doit savoir quelle personne séduire, et se comporter d'une telle manière qu'il arrive à son but. Dans tous les romans libertins, les jeunes hommes et filles libertins reçoivent des conseils de personnes plus âgées. Ce n'est qu'ainsi qu'ils peuvent aboutir à une vraie connaissance du monde, des comportements exigés par ce monde, et des manières pour atteindre le but postulé. Même si la séduction a d'autres buts – dans les romans de la bonne compagnie il s'agit de chasser l'ennui ; dans les romans de l'ascension de la jeune fille le but est de se procurer des richesses – les personnages doivent s'adonner au commerce amoureux.

Dans ce commerce, tant les hommes que les femmes appliquent des ruses pour se procurer des plaisirs ou, par contre, pour dresser des obstacles qui diffèrent la satisfaction des désirs. Ces ruses sont de nature variée et se trouvent dans les deux groupes de romans libertins. Plusieurs personnages sont victimes de ces ruses – qu'il s'agisse de l'homme libertin lui-même (le comte de *** qui est entraîné dans un duel, Mirbelle ruine sa vie et celle de deux femmes), de la fille libertine (Margot avec le chevalier de la fausse bague, Félicia avec son maître de danse), ou de femmes vertueuses (la marquise de Syrcé et Lady Sidley).

À un certain moment, tant l'homme libertin que la jeune fille se rendent compte de leur situation et du statut dont elles jouissent dans la société. Souvent, la honte et le dégoût en résultent, de sorte qu'ils se mettent à considérer la possibilité d'une vie plus vertueuse. Dans

les romans de la bonne compagnie, ce dégoût mène assez souvent vers l'abandon total du libertinage et vers le retrait à la solitude de la campagne. Parfois, le retrait absolu se rencontre aussi dans les romans de l'ascension de la jeune fille, mais les filles peuvent aussi décider de vivre avec moins d'éclat : elles continuent alors à amasser des richesses en exploitant le goût des hommes.

Jusqu'ici, tous les éléments mentionnés se retrouvent dans les deux groupes de romans libertins. Nonobstant, nous pouvons établir une distinction entre le langage utilisé dans les différents romans libertins. Il est clair que le langage est beaucoup plus explicite dans les romans de l'ascension de la jeune fille que dans les romans de la bonne compagnie. L'auteur y fait des références à l'autosatisfaction, au voyeurisme, il décrit avec plus de détails l'acte sexuel etc. Le roman *Les Lauriers ecclésiastiques* s'oppose toutefois à cette distinction : il s'agit d'un roman de la bonne compagnie (un jeune homme aristocratique est introduit dans la vie libertine par une femme et enchaîne les conquêtes jusqu'à ce qu'il rencontre la femme dont il tombe sincèrement amoureux), mais les descriptions dans ce roman sont assez explicites et le langage est plus « cru » que dans les autres romans libertins.

Le monde que le personnage principal fréquente pourrait également être un élément distinctif pour séparer les romans de la bonne compagnie et les romans de l'ascension de la jeune fille. Mais ceci aussi ne constitue pas un critère définitif : *Les Confessions du comte de **** montre tant le monde de l'aristocratie que la société bourgeoise. En outre, le comte se trouve plusieurs fois à l'étranger ; ses aventures ne se limitent donc pas aux environs de Paris. Qui plus est, dans *Félicia ou Mes fredaines*, nous n'assistons pas à une si grande succession d'amants que dans les autres romans de l'ascension de la jeune fille. Les amants de la jeune fille appartiennent pour la plupart à l'aristocratie et reviennent plusieurs fois dans le roman pour jouir des plaisirs avec Félicia.

La seule véritable grande différence se situe sur le plan des obstacles. Dans les romans de la bonne compagnie, la satisfaction des désirs est toujours plus ou moins longtemps différée. L'homme doit utiliser une stratégie bien établie afin de vaincre l'opposition de la femme et de surmonter les obstacles. Dans les romans de l'ascension de la jeune fille, en revanche, les filles s'opposent moins – d'abord parce que leur tempérament les incite plus à se donner aux hommes, mais aussi parce qu'elles sont obligées à satisfaire leurs désirs pour gagner de l'argent.

Ce critère n'est cependant pas assez fort pour dire que les différents romans libertins ne contiennent pas de principes « universels ». Nous concluons donc que les romans de la bonne compagnie et les romans de l'ascension de la jeune fille possèdent des caractéristiques

communes, même si parfois ils présentent de petites différences. D'ailleurs, ce sont ces différences qui assurent l'originalité du genre et qui évitent la monotonie pour les lecteurs.

En général, le roman libertin se caractérise par sa nature à la fois agréable et utile. Il procure du divertissement au lecteur en racontant les différentes aventures des personnages. Or, le roman libertin peut aussi instruire son public : il esquisse la manière dont on doit se comporter dans la société, l'art de la conversation, les stratégies de séduction etc. En outre, les personnages établissent des réflexions sur leur vie et sur le monde, de sorte que la philosophie s'y trouve aussi. De surcroît, nous assistons aux passions amoureuses et à l'érotisme qui étaient auparavant absents des romans. La combinaison de tous ces éléments nous fait conclure que le roman libertin est un genre particulier des Lumières.

7 Bibliographie

Sources :

LEVER, Maurice, *Anthologie érotique*, Paris, Éditions Robert Laffont, S.A., 2003, p. 1178.

SADE, Donatien Alphonse François, *La philosophie dans le boudoir*, Paris, Yvon Beleva, 1976, 312 p.

TROUSSON, Raymond, *Les romans libertins du XVIIIe siècle*, Paris, Éditions Robert Laffont, S.A., 2001, 1329 p.

Études :

Revue de la Science Humaine, *Libertin mon ami*, numéro spécial de la Revue de la Science Humaine 271, 2003.

ABRAMOVICI, Jean-Christophe, « À qui profite le vice ? Le topos du lecteur jouisseur de roman obscène », dans : J. Herman et P. Pelckmans (dir.), *L'épreuve du lecteur. Livres et lectures dans le roman d'Ancien Régime*, Louvain-Paris, Peeters, 1995, p. 291-299.

ANGELET, Christian, « Le préfacier-lecteur : de l'impartialité à l'identification », dans : J. Herman et P. Pelckmans (dir.), *L'épreuve du lecteur. Livres et lectures dans le roman d'Ancien Régime*, Louvain-Paris, Peeters, 1995, p. 361-366.

BENNINGTON, Geoffrey, « Sententiousness, education, worldliness : *Les égarements du coeur et de l'esprit* », dans : Geoffrey Bennington (dir.), *Sententiousness and the novel. Laying down the law in eighteenth century French fiction*, Cambridge, UP, 1985, p. 100-133.

BERNIER, Marc André, « Des mouvements de la nature à la mise en scène du corps libertin : la savante éloquence d'une *Fille de joye* », *Tangence* 60 (mai 1999), p. 84-94.

BLOCH, Olivier, « L'héritage libertin dans le matérialisme des lumières », *Dix-Huitième Siècle* 21 (1992), p. 73-82.

CHRISTIANSON, Hope, « Learning to see : visual education in *Les Egarements du coeur et de l'esprit* », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, Oxford, Voltaire Foundation (SVEC 1994: 319), p. 151-167.

COTONI, Marie-Hélène, « Les « égarements » de deux néophytes dans le monde : La Vallée et Meilcour », *Revue d'histoire littéraire de la France* 96 (1996), p. 45-70.

COULET, Henri, *Le roman jusqu'à la Révolution, tome I : Histoire du roman en France*, Paris, Librairie Armand Colin, 1976.

COULET, Henri, « Le topos du roman corrupteur dans les romans français du XVIIIe siècle », dans : J. Herman et P. Pelckmans (dir.), *L'épreuve du lecteur. Livres et lectures dans le roman d'Ancien Régime*, Louvain-Paris, Peeters, 1995, p. 175-190.

CUSSET, Catherine, « L'Exemple et le Raisonnement : Désir et Raison dans *Thérèse philosophe* (1748) », *Nottingham French Studies* 37 n°1 (spring 1998), p. 1-15.

DELON, Michel, *Le savoir-vivre libertin*, Paris, 2000, 347 p.

DELON, Michel, MALANDAIN, Pierre, *Littérature française du XVIIIe siècle*, Paris, PUF, 1996.

DENEYS-TUNNEY, Anne, « Meilcour ou le libertin « partagé » selon Crébillon fils », *Esprit Créateur* 43 n°4 (hiver 2003), p. 83-94.

Dictionnaire des œuvres érotiques, Paris, Mercure de France, 1971, 532 p.

DIDIER, Béatrice, *Le XVIIIe siècle, tome II : 1750-1778*, Paris, Arthaud, 1977.

DIDIER, Béatrice, « Le roman du libertinage ou l'art du rien », dans : Olga B. Cragg et Rosena Davison (dir.), *Sexualité, mariage et famille au XVIIIe siècle*, Québec, Les presses de l'université Laval, 1998, p. 69-80.

DORNIER, Carole, « Livres édifiants et plaisirs secrets. À propos de trois dévotes hypocrites », dans : J. Herman et P. Pelckmans (dir.), *L'épreuve du lecteur. Livres et lectures dans le roman d'Ancien Régime*, Louvain-Paris, Peeters, 1995, p. 300-307.

FERRAND, Nathalie, *Livre et lecture dans les romans français du XVIIIe siècle*, Paris, Béatrice Didier, 2002, 383 p.

FERRAND, Nathalie, « Livre et lecture dans quelques romans épistolaires : *La Nouvelle Héloïse*, *Les Malheurs de l'inconstance*, *Les Liaisons dangereuses* et *L'Émigré* », dans : J. Herman et P. Pelckmans (dir.), *L'épreuve du lecteur. Livres et lectures dans le roman d'Ancien Régime*, Louvain-Paris, Peeters, 1995, p. 367-377.

FISCHER, Carolin, « L'empire de la lecture sur les sens. Réflexions à propos de l'effet de différents genres romanesque », dans : Angelica Rieger et J.-F. Tonard (dir.), *La lecture au féminin. La lectrice dans la littérature française du Moyen Âge au XXe siècle*, Darmstadt, Wiss. Buchgesellschaft, 1999, p. 159-169.

GIARD, Anne, « Le « monde » dans *Les Égaréments* », *Stanford French Review* 9 n°1 (spring 1985), p. 33-46.

GNÜG, Hiltrud, « Meilcour oder die Schule des libertinen Lebens. (Crébillon : 'Les Égaréments du cœur et de l'esprit'.) », dans : Helmut Kreuzer (dir.), *Don Juan und Femme fatal*, München, Fink, 1994, p. 29-40.

GONCOURT, Edmond et Jules, *La femme au dix-huitième siècle*, Paris, Ernest Flammarion et Eugène Fasquelle, 1882, 282 p.

HARTMANN, Pierre, « Éducation et aliénation dans *Les égaréments du cœur et de l'esprit* », *Revue d'histoire littéraire de la France* 96 (1996), p. 71-97.

HUET, Marie-Hélène, « Roman libertin et réaction aristocratique », *Dix-Huitième Siècle* 6 (1974), p. 129-142.

JAUBERT, Anna, « Indices et symboles. L'espace d'une initiation », *Création de l'espace et narration littéraire* 41 (1997), p. 157-175.

JURANVILLE, Françoise, « Un roman d'apprentissage au XVIIIe siècle : écriture et gai savoir dans *Les égarements du cœur et de l'esprit* », *Revue d'histoire littéraire de la France* 96 (1996), p. 98-110.

KOZUL, Mladen, « Désir, religion et violence du roman libertin : temps et lieux des découvertes », *Esprit Créateur* 43 n°4 (hiver 2003), p. 49-61.

LAROCHE, Philippe, *Petits-mâîtres et roués : Évolution de la notion de libertinage dans le roman français du XVIIIe siècle*, Québec, 1979, 389 p.

LEBOIS, André, « Rationalisme et passion : la touchante Mme de Selve », *Annales de Bretagne et des Pays e l'Ouest* 83 (1976), p. 753-759.

LE BRETON, André, *Le roman français au XVIIIe siècle*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1898.

LEVIN, Colette, « Le rôle du narrateur dans « Les Confessions du comte de *** » de Charles Pinot Duclos », *Annales de Bretagne et des Pays e l'Ouest* 83 (1976), p. 789-796.

LU, Jin, « Beyond Laclos and Sade. Constructing eighteenth-century libertinage », *Eighteenth-Century Studies* 37 (2003/2004), p. 319-325.

MAINIL, Jean, « *Jamais fille chaste n'a lu de romans*. Lecture en cachette, lecture en abyme dans *Thérèse philosophe* », dans : J. Herman et P. Pelckmans (dir.), *L'épreuve du lecteur. Livres et lectures dans le roman d'Ancien Régime*, Louvain-Paris, Peeters, 1995, p. 308-316.

MAUZI, Robert (dir.), *Précis de la littérature française du XVIIIe siècle*, Paris, PUF, 1999.

MONTANDON, Alain, *Le roman au XVIIIe siècle en Europe*, Paris, PUF, 1999.

MORTIER, Roland, « Charles Duclos et la tradition du « roman libertin » », *Études sur le XVIII^e siècle* 2 (1975), p. 59-69.

MORTIER, Roland, « Les voies obliques de la propagande philosophique », dans : *Le cœur et la raison*, Oxford, Voltaire Foundation, 1990 (1985¹), p. 414-426.

MORTIER, Roland, « Libertinage littéraire et tensions sociales dans la littérature de l'ancien régime : de la *Pícara* à la *Fille de joie* », dans : *Le cœur et la raison*, Oxford, Voltaire Foundation, 1990, p. 403-413.

PALMER, Benjamin W, « Crébillon fils and his reader », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, Oxford, Voltaire Foundation (SVEC 1975: 132), p. 183-197.

- PINHAS-DELPUECH, Rosy, « De l'affranchi au libertin, les avatars d'un mot », dans : François Moureau et Alain-Marc Rieu (dir.), *Éros philosophe : Discours libertins des Lumières*, Genève/Paris, Éditions Slatkine, 1984, p. 11-20.
- REICHLER, Claude, *L'âge libertin*, Paris, Éditions de Minuit, 1987, 135 p.
- REICHLER, Claude, « Le récit d'initiation dans le roman libertin », *Littérature* 47 (1982), p. 100-112.
- RICHARDOT, Anne, « *Point de lendemain*: le crépuscule de la galanterie », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, Oxford, Voltaire Foundation (SVEC 1997: 358), p. 247-256.
- RICHARDOT, Anne, « *Thérèse philosophe*: les charmes de l'impénétrable », *Eighteenth-Century Life* 21 n°2 (1997), p. 89-99.
- RILEY, Patrick, « Errancy and Libertine Education in Crébillon fils's *Les Égarements du coeur et de l'esprit* », *French Forum* 20 n°2 (may 1995), p. 183-200.
- RUSTIN, Jacques, « Définition et explicitation du roman libertin des Lumières », *Travaux de linguistique et de littérature* 16 n° 2 (1978), p. 27-34.
- SAINT-AMAND, Pierre, « Libertinage et transcendance », dans : Olga B. Cragg et Rosena Davison (dir.), *Sexualité, mariage et famille au XVIIIe siècle*, Québec, Les presses de l'université Laval, 1998, p. 81-92.
- SEGUIN, Jean-Pierre, « Le mot « libertin » dans le dictionnaire de l'Académie, ou comment une société manipule son lexique », *Le français moderne* n°40 (1981), p. 193-205.
- SCOTT, Simone, « Le rôle du narrataire dans *Félicia* d'Andréa de Nerciat », *Australian Journal of French Studies* 21 n°1 (1984), p. 43-57.
- SGARD, Jean, *Songe, illusion, égarement dans les romans de Crébillon*, Grenoble, Jean Sgard, 1996, 330 p.
- SOLLERS, Philippe, « Liberté du XVIIIe siècle », *La Nouvelle Revue Française* 570 (juin 2004), p. 327-334.
- STROEV, Alexandre, « Livres et bibliothèques dans le roman et dans la vie des aventuriers », dans : J. Herman et P. Pelckmans (dir.), *L'épreuve du lecteur. Livres et lectures dans le roman d'Ancien Régime*, Louvain-Paris, Peeters, 1995, p. 272-278.
- UNDANK, Jack, « Between the Eye and the Word : Eighteenth-Century Readers and Viewers », *Boundary 2* 10 n° 3 (Spring, 1982), p. 319-341.
- VIER, Jacques, *Histoire de la littérature française au XVIIIe siècle*, Paris, Librairie Armand Colin, 1965.

8 Table des matières

1	Avant-propos	3
2	Introduction	5
2.1	L'origine du libertin et du libertinage.....	5
2.1.1	Le XVI ^e siècle	5
2.1.2	Le XVII ^e siècle	6
2.1.3	Le XVIII ^e siècle.....	9
2.2	Le roman libertin	10
2.2.1	Libertinage, érotisme, pornographie	10
2.2.2	L'extension du roman libertin	12
2.2.3	Le roman libertin de la bonne compagnie	13
2.2.3.1	La mondanité.....	13
2.2.3.2	Les acteurs.....	14
2.2.3.2.1	La femme.....	14
2.2.3.2.2	Le jeune débutant	15
2.2.3.2.3	Le roué.....	15
2.2.3.3	L'amour	16
2.2.3.4	La dissimulation	17
2.2.3.5	L'ennui du mode de vie.....	18
2.2.3.6	Le roman d'éducation.....	18
2.2.3.7	Conclusion.....	21
2.2.4	Le roman libertin de l'ascension de la jeune fille	21
2.2.4.1	Le monde.....	21
2.2.4.2	Les personnages	22
2.2.4.2.1	Les filles entretenues	22
2.2.4.2.2	La mère ou une femme plus âgée.....	23
2.2.4.2.3	Les hommes.....	23
2.2.4.3	L'amour et le plaisir	24
2.2.4.4	La dissimulation	24
2.2.4.5	L'ennui	25
2.2.4.6	L'apprentissage de la jeune fille.....	25
2.2.4.7	Conclusion.....	26
3	Deux « parcours de formation » au libertinage	27
3.1	Les débuts du libertinage.....	27
3.1.1	Le début du libertinage dans les romans de la bonne compagnie	27
3.1.1.1	Le premier contact avec le monde.....	27
3.1.1.2	Le désir naissant	28
3.1.1.3	La satisfaction des désirs.....	29
3.1.1.4	Les ruses des petits-mâîtres et des roués	31
3.1.2	Le début du libertinage dans les romans de l'ascension de la jeune fille.....	32
3.1.2.1	La fille et ses passions	32
3.1.2.2	L'augmentation de la curiosité par le voyeurisme	34
3.1.2.3	Autres instruments qui agrandissent les désirs de l'héroïne ou qui contribuent à son apprentissage.....	35
3.1.2.4	La satisfaction des désirs et de la curiosité	36
3.2	La pratique du libertinage.....	38
3.2.1	Le goût combiné avec la liberté ou avec des règles strictes.....	38

3.2.1.1	Le goût.....	38
3.2.1.2	La société, ses règles et la dissimulation.....	41
3.2.1.3	Le but de l'aisance.....	42
3.2.2	L'apprentissage de la sexualité.....	43
3.2.3	La succession d'amants.....	44
3.2.4	L'homme et la femme à la mode.....	45
3.2.5	L'ennui.....	47
3.3	L'évolution du libertinage.....	48
3.3.1	L'évolution dans les romans de la bonne compagnie.....	48
3.3.1.1	La désillusion.....	49
3.3.1.2	La succession des maîtresses.....	51
3.3.1.3	Le dégoût.....	52
3.3.2	L'évolution dans les romans de l'ascension de la jeune fille.....	53
3.4	Conclusion.....	53
4	Le « système » libertin.....	55
4.1	Les romans de la bonne compagnie.....	55
4.1.1	L'usage du monde.....	55
4.1.1.1	L'enseignement de Versac.....	56
4.1.1.2	L'usage du monde selon le duc de ***.....	60
4.1.2	L'usage du monde, moyen de se divertir.....	64
4.1.3	La représentation des femmes.....	65
4.1.3.1	Les ruses des femmes.....	65
4.1.3.2	La femme comme victime.....	69
4.1.4	Les obstacles.....	71
4.1.5	Le retrait de la vie mondaine.....	72
4.1.6	Conclusion.....	74
4.2	Les romans de l'ascension de la jeune fille.....	74
4.2.1	Les conseils aux filles.....	74
4.2.2	Le libertinage comme moyen de se procurer une vie aisée.....	77
4.2.3	Les ruses des hommes.....	78
4.2.4	Le regard sur leur propre situation.....	79
4.2.5	Le retrait du monde.....	81
4.2.6	Conclusion.....	82
4.3	Conclusion.....	83
5	L'éducation du lecteur.....	84
5.1	Les remarques des auteurs.....	84
5.2	Les personnages s'adressent aux lecteurs.....	85
5.3	Les avis aux personnages.....	89
5.4	La critique de la société.....	90
5.4.1	Le libertinage.....	90
5.4.2	La société elle-même.....	91
5.4.3	La critique de la religion.....	92
5.4.4	La bourgeoisie.....	95
5.4.5	L'image des hommes et des femmes.....	96
5.4.6	Conclusion.....	98
5.5	Les lectures des personnages.....	98
5.6	Conclusion.....	99
6	Conclusion.....	100
7	Bibliographie.....	103
8	Table des matières.....	107

